UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti48pari

8017

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XLVIII

Philol.
R

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
INSPECTEUR DES EAUX ET FORÊTS

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTE-HUITIÈME

209153
17:2:27

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

—

1915-1916

OBSERVATIONS

SUR

le développement du langage chez l'enfant

Mon fils, Elie-Paul Vinson, — je ne donne ici que le premier et le dernier de ses prénoms parce qu'ils le rattachent à ma famille et à celle de sa mère, — a aujourd'hui 1 m 77, licencié ès-lettres, et il a obtenu quatre autres diplômes universitaires, caporal, blessé deux fois en Champagne il vient de recevoir la croix de guerre.

Il a la parole facile, et son seul défaut est de parler parfois un peu trop vite, sous l'effort et l'abondance de sa pensée. Ses deux grands-pères et moi, nous avions l'habitude de la parole publique, et notre langage a toujours été exact et correct, comme aussi celui de sa mère et de sa grand-mère maternelle, la seule qu'il ait connue. Mon père et ma belle-mère avaient un peu l'accent gascon, mais les autres membres de la famille n'avaient point d'accent marqué. Ma famille est originaire de la Charente et celle de sa mère du Médoc.

L'enfant a entendu parler chez moi, outre le français, plusieurs langues : l'espagnol, l'anglais, l'allemand, l'italien, le tamoul et le basque.

Depuis la naissance de mon fils jusqu'à son troisième anniversaire, j'ai observé, jour par jour, et presque

heure par heure, la formation et le développement de son langage. A cet effet, j'avais toujours sur moi un carnet de poche où je notais mes observations. Ce sont ces notes que je reproduis ci-après, à l'aide d'un système de transcription phonétique, qui n'embarrassera pas mes lecteurs : *s* et *g* toujours durs, *ö* pour *eu*, *u* pour *ou*, etc. Les voyelles nasales sont distinguées par un tilde. Ces notes ont été rédigées, aussi impersonnellement que possible en 1899.

J'y joins quelques détails sur son développement physique, taille, poids, progrès de la première dentition.

L'enfant, chez lequel je me propose d'étudier la formation et le développement du langage, est né à Bordeaux, le 13 novembre 1893, à midi moins un quart. Bien constitué et bien conformé, il pesait, quatre jours après sa naissance, 3875 grammes et mesurait $0^{m}53$. Il a offert un développement régulier, ainsi qu'on peut en juger par les poids et mensurations suivantes prises pendant les premiers mois :

Poids :	23 novembre...	4080	grammes.
—	2 décembre...	4248	—
—	6 — ...	4173	—
—	13 — ...	4593	—
—	19 — ...	4663	—
—	25 — ...	4880	—
—	2 janvier 1894.	5300	—
—	22 février.....	6050	—
—	10 mars.....	7050	—

Le 22 février, il mesurait $0^{m}64$; la longueur de sa

main était de 0m 07, et la circonférence de son poignet 0m105. Son indice céphalique était 0,87 (d. t. 118, d. a. p. 134).

Sa première dent, l'incisive inférieure gauche, sortit le 2 mai 1894; la deuxième, incisive inférieure droite, parut le 18 mai. Ce fut le 19 mai qu'il tendit les bras à sa mère pour la première fois. Le 11 juin, il prit son biberon à deux mains. Il était nourri en effet, partie au sein, partie au biberon, avec du lait stérilisé par le procédé Budin.

Au point de vue héréditaire, les antécédents étaient généralement bons : on ne peut signaler de maladies organiques du côté paternel ni du côté maternel. Les ascendants, de part et d'autre, ont vécu en général longtemps et dans de bonnes conditions. Les seuls défauts qu'on puisse signaler sont la myopie du père et du grand-père paternel.

Pendant les six premiers mois, le langage de l'enfant ne s'est naturellement composé que de cris plus ou moins articulés et distincts, où dominait presque exclusivement la voyelle *a*. Vers le 6e mois, le son *é* fait son apparition et on a pu relever, dans les balbutiements, les articulations et groupements suivants : *nênê, aï aï aï, mé, e, hé, a.* Dans le courant du 7e mois, on a observé un son guttural rauque qu'on peut transcrire *gö (gue).* Le 25 mai, il a dit nettement *bébé;* le 30, *gigi (guigui);* le 1er juin, *ayö (ayeu);* sans que ces syllabes paraissent, d'ailleurs, avoir une signification consciente. Nous avons noté, depuis, les combinaisons ci-après : 6 juin, *a, ä, é, è, ö, bü, gi, ayö;* du 6 au 8, *bü, blü, bö, blö, bé, apé, apü;* le 8,

mămmă avec un *a* très bref ; le 12, *marbü*, *blu*, *brrr*, *mé ;* le 13, il a semblé que ce *brrr*, entendu la veille pour la première fois, était particulièrement émis, par une sorte d'impulsion réflexe, comme une réponse aux paroles qui lui étaient adressées ou qu'il entendait autour de lui. Nous relevons encore : 20 juin, *ambu, mamm, ba, mamme, d'id'i.* Du 20 au 25, s'accentue la production, avec une salivation abondante des dentales mouillées. Le 1er juillet, il dit *mmm*, *ad'id'i, a...a...a..., é...è :* le mouillement, toujours marqué, produit des *bl...bl* remarquables.

Le 19 et le 29 juillet, sortent les 3e et 4e dents, savoir respectivement : l'incisive supérieure gauche et l'incisive supérieure droite. Le 2 et le 3 août, les 5e et 6e dents, incisives supérieures latérales gauche et droite. Le 10 août, l'enfant a 75 centimètres de long. Le 30 juillet, il avait applaudi, par imitation, en tapant dans ses mains. Le 20 août, il s'agite et danse pour ainsi dire en mesure aux sons d'un sifflet qui lui produit une grande sensation de plaisir et dont il provoque visiblement la répétition. Le 31, il attrape pour la première fois le chapeau que porte son père. — Pendant ce mois, on a recueilli les cris suivants, toujours inexpressifs, 19 juillet : *âââ... bababa... böbö, bü, mbü, mé, ä... ä... ä..., bébé ;* 3 août, *bébé, baba, appa, amma, tété ;* 4, *bap, glöglö, ma ;* 11, *abababa, ammé, ambé ;* 17, *grüngrüngrün, brrü, unnn ;* 21, *gölögölögölö, gögün ;* 26, *da ;* 28, *bam, kö.* Le 25 août, on a cru remarquer que le cri *mêmémamä* comportait clairement une expression de douleur ou de gêne, et que *brünbrän* correspondait à une demande, à un désir,

à quelque chose comme notre adverbe « encore ».

En septembre, il pesait (le 13) 9850 grammes. Depuis quelque temps, on lui fait les « marionnettes » ; il répond en battant des mains ; il applaudit quand on dit : « bravo ! » ; il reconnait certainement des raisins et des poires. Il répète les *da* et *ba* qu'on lui dit. On cherche à lui apprendre à répondre au cri : « coucou ! » par le classique : « ah ! le voilà ! » ; il arrive à dire nettement : *awaa*, et répond toujours ainsi au cri « coucou ! ». Son vocabulaire se résume en *da, baba, ma, uu, brbrbr*.

Le 7 octobre, il a eu sa 7e dent, l'incisive inférieure latérale droite. Le 10, prenant un sifflet il le tend pour qu'on en siffle. On commence à le sevrer le 11. Le 13, à onze mois juste, il pèse 10300 avec ses vêtements, soit environ 10 kilos net. Le 22, il mesure 0m76 ; son tour de tête est 0.48 ; son tour du poignet, 0.13, et sa main a 0.11 de long. On note les « phrases » suivantes : 11, *papa* (très bas, avec *p* incertain), *bablö, ktkt...* ; 12, *pik* ; 16, *tatété* ; 25, *tyakya... papa... mama* (avec une vague nasalisation finale) ; le 19 et le 20, j'ai recueilli les deux séries de sons : *kakagagalélévrrr... hö !... gak... pa... k'a* (*k* mouillé) et *kakagagagak... kwa... gwa... ghr* (gutturale grasseyée, la bouche ouverte). Les syllabes *gölögölö* expriment certainement la satisfaction.

Pendant les deux mois suivants, il semble y avoir un progrès réel dans l'application des cris à un sentiment : *lélé* indiquant tantôt le contentement, tantôt la plainte ou le désir ; la douleur est exprimée par *dada* ; le besoin, la contrariété par *mama* ou *mama-*

mababapapakaka. Les cris neutres abondent toujours d'ailleurs ; relevé *bölö, bêleu bellu, bolo,* Le 8 novembre, il a eu sa 8e dent, l'incisive inférieure latérale gauche. Le 13, pour l'anniversaire de sa naissance, il mesure 0m77, sa main a 0.085, son poignet 0.125 de tour, sa tête a 0.48 de tour, l'indice céphalique est 0.82 (119 sur 136); son poids est de 11000 gr., soit environ 10750 net.

Depuis le mois d'octobre, il se traîne à terre ; il ne rampe pas et ne marche pas à quatre pattes, mais reste assis sur son séant et avance en s'appuyant successivement de chaque côté et en projetant en avant l'autre partie du corps : il reste toujours sur son séant. A la fin de décembre, il commence à marcher soutenu. Il imite les gestes ; il offre des objets ; il montre de la main ce qu'il désire ; il ôte les clefs des serrures et les remet ; il prend mon lorgnon et le porte à son œil ; il me décoiffe puis me remet sur la tête la coiffure qu'il en avait ôtée. Il comprend certains mots, car, lorsqu'on parle de l'oiseau, il tourne la tête pour chercher la cage.

En janvier 1895, il commence à se dresser seul, à s'asseoir sur un tabouret, à marcher en s'appuyant d'une chaise à une autre. Le 23 janvier, il a parcouru seul, sans soutien, une distance d'environ sept à huit mètres, de sa chambre à la salle à manger ; arrivé là, il a eu peur, s'est arrêté, a crié et serait tombé si l'on n'était venu à son secours. Son langage se développe ; il désigne de l'index les objets qu'il désire en disant *mámă.* Ses cris sont nuancés : doux, forts, vifs, aigus, graves, chantants ; on y distingue *dadéda* (dominant), *llélle, gid'i, mámmă.* Quand il parle, la salivation est

abondante. Nous avons noté ces phrases : le 7, *âllahünghrhéléléalléhündadaeççgiyablablahünhähat't'öhanlillă... ähä... hella... ghrblaahblaahhellaahgödadö..... mmmohllapppddat'at'a... tölöllöahahâhhöhökulla ;* le 9, *tappödöda... çççç... hellellé.... hildöhilda... l'oillö... ahhöhökit't'iddöggödahonennéhildaillölöñä.*

En février, j'ai noté *dödödeda* sans signification et les syllabes significatives *ba* « ceci », *mama* « je veux », *ô ! ô !* « je suis content », *aua* (bas et doux, avec salut de la main) « merci, bonjour, au revoir » (*aua* est imité de « au revoir »).

Les quatre petites molaires ont apparu dans l'ordre suivant : 20 février, l'inférieure droite et la supérieure gauche ; le 28, l'inférieure gauche et le 11 mars, la supérieure droite. Le 27 mars, il mesurait 77 centimètres ; le 31, il pesait, avec ses habits, 13 k. 200.

A cette époque, il commence à distinguer des clefs, celle d'un certain placard par exemple ; il reconnaît et apporte des objets qu'on lui demande. Il fait beaucoup d'actes par imitation : souffler une bougie, mettre du charbon dans le feu, fait avec la main sur la table le mouvement de la brosse pour enlever les miettes ; prendre un crayon (des deux mains, mais surtout de la droite) et cherche à écrire avec le bout taillé. Quand il a un crayon à la main, il cherche à avoir du papier. Quand il veut écrire, il regarde si le crayon est taillé. Il prend un livre et fait comme s'il lisait. Il salue les gens, leur sourit par la fenêtre et joue à cache-cache avec eux au moyen du rideau. Il salue les portraits peints, et même gravés, en disant *aua* « au revoir ». Ayant vu déclouer un objet, il apporte d'office le

lendemain, quand on veut reprendre ce travail, le marteau et le ciseau. Il crie et pleure quand on sort et pour empêcher qu'on ne le quitte serre son père ou sa mère dans ses bras, par les jambes qui se trouvent à sa portée. Il apprend à se moucher. Il aime particulièrement le saucisson et les pommes de terre frites.

Son langage se précise. Il applique très exactement *mama* et commence à dire *papa*, en répétant *pa pa, pa pa* (très bas). Il dit *pom* pour « pomme » ou « orange ». *Brrr, brünbrün* est souvent employé pour exprimer un désir, « je veux, je voudrais ». *Aua, avua,* sert toujours pour « bonjour » et « merci », mais il ne peut le dire sans remuer la main : quand on lui dit : « dis merci », il pose l'objet qu'il tenait et dit *avua, uvua* en saluant de la main. Cris sans signification apparente : *dödöla, mam, dö..dö...llâ* (*l* avec un fort roulement de la langue).

En avril 1895, il essaie de se servir d'une fourchette. Il va à une bibliothèque, prend un livre au hasard, l'ouvre, tourne quelques pages, puis le remet à sa place. Il comprend un assez grand nombre de mots; quand on lui demande : où est ton pied, ton soulier, ta main, ton chapeau, ton nez ? il les touche ou les montre du doigt. S'il entend parler de fleurs, il se retourne et cherche; d'oiseau, il va à la cage; de chocolat, il s'approche; de sucre, il se dirige vers le buffet. Il use communément du mot *maman.* Il paraît dire *ala* pour « chocolat », *aba* pour « à boire », *apo* pour « chapeau » et dit très certainement *põ ou põ̃* (avec nasalisation) pour « pomme, orange ». Il exprime

un désir ou un besoin par *k'éé* (avec *k* mouillé) ou par *ch* mouillé.

En mai, il parle beaucoup et fort ; il répète longtemps *gölogölagöla* ou plutôt *kölökölö*. Il cherche à imiter les cris des marchands de la rue. Il emploie encore, avec un geste de la main, *awaawa*, pour « au revoir » et « merci ». Son vocabulaire comprend *pápà*, *mámà ; pa*, *pã* ou *pé* « pain » ; *ala* « chocolat » ; *ch...kk* « sucre » ; *ko* « œuf ». Il appelle *bèt* sa bonne, dont le nom est Rosalie, probablement parce qu'il a vu et voit encore assez souvent une domestique appelée Berthe. Il dit très nettement *non*, *non*. Le 10, le 12 et le 19, il a eu ses 13e, 14e et 15e dents (canines supérieure droite, supérieure gauche, et inférieure droite). Il a vu aux Tuileries des enfants sauter à la corde et veut les imiter avec sa ceinture de cuir. Il court et se cache pour se faire chercher. Il s'amuse beaucoup en sortant et en remettant le bouchon d'une bouteille. Il va chercher des objets, par exemple un journal qu'on lui demande. Il se souvient où il a mis, la veille, des soldats en caoutchouc avec lesquels il joue ; il va les chercher et les rapporte, tous les six, trois par trois, à la place accoutumée. Il va chercher son petit fauteuil, s'assied devant sa petite table et demande à écrire. Pour s'asseoir à terre, il s'adosse contre le mur ou contre un meuble et se laisse glisser doucement.

En juin, sa dernière canine (inférieure gauche) pointe le 8 ; le 13, il mesure 0m 80. Je le mesure ordinairement contre la paroi d'une grande étagère. Le voyant, un jour, reconnaître la marque que j'ai faite sur

la planche, il va de lui-même se placer contre. Il salue de la main sans dire *aua*. Il a remarqué que je mets ma monnaie de bronze dans une poche de mon gilet et vient y prendre des sous. Il cherche à dire le mot « soldat » et prononce deux syllabes où apparaissent surtout *a* et *o* quelque chose comme *lota*. Pendant ce mois, son vocabulaire s'augmente des mots suivants : *pé* « pelle », *tey* « bouteille », *gogo* « œuf », *ga* « ceci », *pa* « balle » ; le 14, il tendait la main vers mon bureau ; je lui offre un couteau à papier, mais il refuse en disant *non! pa;* il crie d'ailleurs énergiquement en disant *nonono* et en remuant fortement le bras ; (le 11, refusant de se coucher, il a dit *no dodo*, c'est-à-dire « je ne veux pas aller au lit »). Vers la fin du mois, il a *pa* ou *ba* « balle », *baba* « cuillère », *qa* « canne », *ké* « crayon », *khro* (*r* grasseyé) ou *kho* « couteau », *khrakhra* (*r* grasseyé) « carafe à eau » et par application « à boire » ; par imitation, *tatã* « tante ». Il cherche à lire et prononce des sons nuancés. Il a vu son père sortir de terre des cailloux avec un couteau ; le jeu l'avait amusé, et, revenant au même endroit le lendemain, sa première parole est « *papa! kho!* ».

Le 3 juillet, il prend un livre et lit *balabalablambouambrün*. Du 3 au 11, nous observons les mots suivants : *gé* « clef », *bũbũ* « bonbon », *atõ* « encore », *bé* « pelle », *pépé* « poupée », *huhu* « chien », (il a fait *ãã* pour imiter le cri de l'âne) ; *kéké, kiki* et *a ké* « oiseau », *a ta* « table », *a ka* « canne » : ici *a* préfixé joue évidemment le rôle déterminant de l'article. Dans les groupes de deux syllabes, il met l'accent sur la première.

Le 9, on a observé un acte intéressant de mémoire : la veille, on avait posé dans un certain endroit des balles pour jouer au lawn-tennis ; en repassant au même endroit, il a dit *ba*. Le lendemain, il entend dire le mot « oiseau » et va tout de suite dans un petit cabinet où l'on a mis, vide, la petite cage qui a servi à apporter un oiseau ; il montra la cage et dit : *a ké*.

Son père ayant dû s'absenter pendant le reste du mois, il reconnaît son portrait sur la cheminée et le montre quand on lui demande : « où est papa ? ». Il y a mieux ; sa mère reçoit une lettre et quelqu'un dit : c'est de J... (le prénom de son père), il répond immédiatement *papa*.

Pendant le mois d'août, ces progrès sont rapides ; il commence à faire des composés : (le 16 *kha lé*, en se réveillant) « à boire, du lait » (le 28) *api papa* « le parapluie de papa ». Il dit *pépé* « poupée » quand on lui montre un dessin, un portrait, une figure humaine ; il touche une photographie où il est représenté sur les genoux de sa mère en disant « *mamã, bébé* ». Il comprend et exécute bien tous les ordres qu'on lui donne. Il imite son parent jouant de la flûte, avec une quille qu'il met à sa bouche dans la position voulue, en chantonnant. Le 15, il voit un pain sur la table ; aussitôt, il va à un placard de la salle à manger, l'ouvre en disant *ko*, prend un couteau et revient au pain.

Se promenant au bord de la mer, il voit arriver des vagues moutonnantes. Il veut les chasser en les écartant du bras et en disant *da da da*. Il s'amuse mieux avec les chiens qu'avec des enfants. Dans un dessin de

rébus en couleurs du *Petit Journal*, il reconnaît un coq et une petite fille et dit *co, bébé*. On cherche à lui faire prononcer, en deux syllabes, *ga teau;* il écoute attentivement et dit *ka-dö*. On lui apprend à compter et il répète : *ön dö twa kat*, mais quand il veut compter, il dit ordinairement *dö kat, ka dö*.

Voici la liste des mots qu'il a le plus souvent employés : *po, pho* « pot », *a lé* « du lait », *ki* « quille », *kiki* « oiseau » *ké* « sucre », *até* « entrez » (quand on frappe à la porte), *téé* « thé », *mé* « main », *pé* « pied », *pé* « pelle », *a pün* « des prunes », *ada* « gendarmes » (un jouet), *lo* « autre, l'autre », *ké* « clef », *chu* (avec *ch* très mouillé », « des sous », *té* « à terre », *kha, ka* « à boire », *ku* « cailloux », *ché, lé* « salière », *a né* « le nez », *bébé* « enfant, moi », *houhou* « chien » et (de loin) « vache » et « âne », *api*, *apüi* « parapluie », *lo* « eau », *a tẽ* « train », *ka* « ceci, cela », *ka* « canard », *cho* « seau », *to* « rateau, bateau ».

Il dit plutôt *mömã, pöpa*, que *maman* et *papa*.

Le 13 août (21 mois), il avait 0m81 de hauteur, 0,48 de tour de tête, 0,12 de tour du poignet, 0,10 de longueur de main et 0,45 de longueur de jambe (de la taille au pied). Le 13 septembre, il avait 0m82, et le 22 du même mois il pesait 12 kilos avec ses habits.

En septembre, il a commencé à appeler sa bonne par son nom : *ali, ayi, i* pour « Rosalie » ; depuis quelque temps, il l'appelait *po, pon, bon, bo* « bonne », et pourtant, autour de lui, on ne l'appelait jamais que par son nom. Il compte *ka 'dö ka 'dö* en battant la mesure. Il voit des fleurs, va les sentir, en prend une et fait le geste de la mettre à sa boutonnière. Il prend un

mètre en toile vernie, va l'appliquer sur un arbre et semble en prendre la mesure du haut en bas. Il prend un mouchoir, va le tremper dans l'eau, se l'applique sur la figure et revient en riant et en disant *a né* « le nez ». Il a vu acheter des sucres d'orge dans une boutique qui est au rez-de-chaussée de l'hôtel ; je lui donne un sou, il va à la boutique et met le sou sur le comptoir en disant *pōpō* « bonbon ». On lui donne un nouveau jouet, un mouton avec une petite pédale à l'aide de laquelle on le fait crier ; il apprend tout de suite à faire jouer la pédale ; il joue beaucoup avec son mouton et lui donne à boire en disant *tō kha* « mouton bois ».

Nous remarquons dans son vocabulaire : *kho* « couteau », *ko* « coq », *koko* « œuf », *ko* « gros, grand » ; — *ta, te, tẽ* « train » ; — *to* « bateau, rateau » ; — *pa* « balle », *pã* « pain » ; *po, pon* « bonne », *pho* « pot », *po* « chapeau » ; — *pé* « pied, pelle » ; — *cho* « seau », *cho* (*ch* mouillé) « chaud », *chõ* « bouchon » ; — *né* « nez » ; — *ala* « chocolat », *álà* « voilà » ; — *kè* « sucre », *ké* « bouquet, fleurs » ; — *ki* « quille » ; — *pum* « pomme, pêche, poire » ; — *té* « tête, terre » ; — *lo* « eau, autre » ; — *ku* « cou » ; — *ãko* « encore » ; — *bébé* « enfant, moi » ; — *cha* « chat, chien » : commence cependant à dire *tutu* « chien », mais il appelle *huhu* son chien en caoutchouc ; — *ché* « chaise », *chẽ* « raisin » ; — *ké* « clef » ; — *chu* « sou, joujou » ; — *pip* « Rip, nom d'un chien » ; — *dé* « André ». Il use beaucoup du *ch* mouillé. Il emploie certainement *a* comme un article « un » ou « le » : *a né, a lé, a cho* « le nez, du lait, un seau ». Les nasales sont peu marquées.

Quand il a fini quelque chose, qu'il a assez d'un jeu, etc., il s'écrie : *la!* A force d'entendre crier le nom de la gare *Guéthary*, il cherche à répéter ce cri et dit *khét i* avec un intervalle très marqué entre *t* et *i*.

En octobre, il commence à associer fréquemment des mots : *apüi papa* « parapluie de papa », *a kha lé* « à boire du lait », *lo ké* « eau sucrée », *bébé tẽ* « bébé (veut voir) le train », *api papa lo* « le parapluie de papa est mouillé », *papp tür tẽ* « papa est allé en voiture prendre le train » ; *papa lé* « papa va boire du lait » et *lé papa* « le lait pour papa » ; *pã té mamã* « pain pour le thé de maman » ; *ãko aba* « qu'on aille en chercher d'autre en bas » ; *ché tẽ dö kat* « cassé plusieurs roues de wagons » (jouet) ; *bi ça bébé* « donnez ce livre à Bébé » ; *nõ, to papa ãko* « je ne veux pas (me coucher)... les bateaux... papa en fera encore ». Un jour, à table, il lui prit fantaisie d'empêcher une vieille parente de boire : chaque fois qu'elle portait son verre à ses lèvres, il lui criait : *nõ kha* « ne pas boire ! » en levant les bras d'un air de menace. Je lui fais avec les mains des ombres sur les murs ; il reconnait le canard, *kã*. De même, il reconnait certains animaux dans des dessins : un mouton qu'il appelle *a tõ;* il montre une mouche quand on le lui demande mais ne sait pas la nommer. Traversant en voiture un passage à niveau, plus de quinze jours après avoir quitté Guéthary, il crie : *khét i!* Quand il voit des tasses, il dit *a té* « le thé » ; quand on parle de cruche, il dit *a té* « la tête » (par allusion aux Basquaises qui portent la cruche sur la tête). Il répond

très exactement à la question : « qui t'a donné ça ? ». A propos d'un bouton, quelqu'un lui demande : « à quoi ça sert-il ? » : il porte aussitôt la main sur sa manche.

Le 15 et le 16 octobre, on lui a appris à reconnaître un *o* dans le titre d'un journal ; il le reconnait dès le lendemain. Le 18, on lui montre *i* et *é ;* le 25, il les sait, et, dans un livre, il les reconnait : *ti o* « petit *o* », *ti i* « petit *i* » ; le 25, il reconnait l'*a*.

Il sait distinguer les parapluies des divers habitants de la maison : *api papa, api mamã, api pon* (bonne).

Pour « beaucoup » il emploie la formule *dökat : tẽ dökat* « beaucoup de trains », *api dökat* « beaucoup de parapluies ».

Mots nouveaux ou mieux prononcés : *ché* « soleil », *a ü* « la lune », *achõ* et *at'õ* « attention », *kã* « canard », *chõ* et *kõ* « crayon », *'ché* « assiette », *ché* « saucer, casser », *chü* « jus », *acho* « asseoir », *achã* « descendre », *chẽ* mais surtout *tutu* « chien », *ki, aki, éki* « écrire » et « plume », *pé* « papier », *tõ* « bouton », *lé* « lettre », *pi* « bille », *pé* « brouette », *ko* « corde », *ko* « gros », *ti* « petit », *papi* « parapluie », *pa* « balle », *chõ* « pigeon », *apẽ* « lapin », *atür* « voiture », *trã* et *trẽ* (avec un *l* encore peu sensible) « train », *chüchü* « joujou », *bi* « livre », *ka* « boite » *ké* « domino ». Il n'a ni *p* ni *b*, ni *t* ni *d* francs ou du moins sa prononciation oscille entre la dure et la douce, mais elle est généralement plus proche de la dure.

Le 13, il mesurait 84 cm. et le 17, il pesait un peu moins de 12 k. 500. Un mois après, pour le deuxième anniversaire de sa naissance, il a 85 centimètres.

Vers cette époque, on a commencé à lui faire mâcher un peu de viande qu'il appelle *ké*. Il regarde des dessins dans un livre de leçons de choses : voyant une oreille, il dit : *ey* et porte la main à son oreille ; voyant des lunettes, il dit *né papa* « sur le nez de papa ». En voyant une locomotive, il dit *kétaï, kétéï* (et non plus *khét-i*) « Guéthary » ; il dit la même chose en voyant un fer à repasser, en entendant que cela s'appelle *fer*. Il remercie seulement en saluant de la main. Mots nouveaux : *bõ* « bouillon », *aché* « assiette », *chè* « fourchette », *chü* « jus, sauce », *chin* « machine, locomotive », *sochõ* « saucisson », *chosõ* « chausson », *pié* « pied », *ko-to* « couteau », *ka-u* « caillou », *ko* « colle », *abi* « ouvrir », *a o* « en haut », *mé* « mètre, allumettes », *siñ* « cygne », *mõt, mõ* « montre, pendule », *chini* « Eugénie », *pé* « promener ». Il remplace constamment *f* et *s* : *sé* « fer », *sã* « éléphant », *sö* « feu », *sibi* « figue », *tu 'çé* « tour Eifel » (et il ajoute immédiatement *khãkhã* « grand, grand, très grand ») ; il entend dire dans la rue « foutre ! » et répète aussitôt *sut*.

Phrases : *kiki, mamã, pẽ* « Maman a donné du pain aux oiseaux (des Tuileries) », *chü bébé* « de la sauce pour Bébé », *à ta* « à table » (me prenant par la main pour m'y conduire « *a u trẽ* « la roue du train », *ka tine* « boîte de phosphatine », *mamã pã* « maman, prends-(moi) », *ama mamã* « armoire de maman », *china ké* « la clef de la machine » (pour remonter sa petite locomotive à ressort), *coucou a ü* « la lune se cache », *o ké a ü* « au clair de la lune ». Voyant son père ouvrir les rideaux d'une des deux fenêtres de la chambre, il lui crie : *papa, à l'o do* « papa, l'autre rideau (le rideau

de l'autre fenêtre) ». Il explique ainsi qu'il suit une image représentant une petite fille qui souhaite la fête à sa mère : *bébé se mamā* « bébé, fleurs, maman ; un enfant qui offre des fleurs à sa maman ».

Il dit toujours *bébé* en parlant de lui ; il connaît cependant son nom. Quand on lui demande : « comment t'appelles-tu ? », il répond *Pô* « Paul ».

Il connaît bien la valeur du nombre « deux », *dö ;* mais il ne sait rien évaluer au-delà. Il dit bien *ta* « trois » par imitation, mais sans savoir ce que ce mot veut dire. « Quatre » c'est-à-dire *kat*, c'est pour lui « beaucoup ».

Il distingue les principales couleurs. Ainsi, on lui a donné quelques livres à images (leçons de choses, objets usuels, alphabets, etc.). Il les reconnaît à la couleur de leur couverture : *bi uch* « livre rouge », *bi chôn* « livre jaune », *bi pö* ou *bö* « livre bleu » ; il y a aussi *bi kaii*, mais nous n'avons pu comprendre ce que signifiait cette appellation : il s'agit d'un alphabet des animaux.

Sa mémoire est toujours vive. Quand on lui montre une petite cruche achetée à Saint-Jean-de-Luz et qu'on lui demande : « que fait-on de cela ? », il répond *a té* en mettant sa main sur sa tête. Le dessin d'un lion à crinière lui rappelle le chien qu'il voyait à Guéthary, et il dit *tutu pip*.

Il connaît bien les quatre voyelles, *a, é, i, o*. On lui a fait des alphabets en collant des lettres, majuscules et minuscules, découpées d'affiches ou de titres de journaux, sur des carrés de carton qu'il appelle *kaé kai*. On lui a donné aussi une boite de cubes alphabé-

tiques qu'il appelle *kü*. En moins de six mois, il avait appris toutes les lettres, capitales et autres ; on lui a appris à nommer les consonnes, *be, de, ke*, etc., et non *bé, dé, ka,* etc.

Deux expressions remarquables : il dit *cho* « chaud » quand il ressent une impression de froid ; il appelle un cheval *u tcha* ou *u tra*, peut-être parce qu'il a entendu crier : « *hue ! dia !* ».

Voyant dans un livre le dessin d'une croix d'honneur, il porte la main à sa poitrine. Il a dû remarquer cette décoration dans la rue, mais il n'en sait pas le nom.

Il ne prononce le *r* que dans *trẽ* « train », et peut-être dans *u tra* ou *utcha* « cheval ».

En décembre, il commence à prononcer le *r* avec une légère vibration de la langue : pour « montre », il dit d'abord (le 3) *mõt'*, puis (le 4) *mõtr* avec *r* mouillé ; le 7, il dit *notr, l'otr* « notre, l'autre ». Il améliore ainsi la prononciation des mots suivants : *bét* « bête », *tét* « tête », *mét* « allumette », *ido* « rideau », *chõnö* « jaune », *apo* « chapeau », *gato* ou plutôt *kato* « gâteau », *kat* « boîte », *pöti* « petit ».

Notes et expression nouvelles : le 3, *chinchina* « machine », *dõdõ* « dindon », *bi cok* « le livre où est le coq », *uch* ou *uïch* « rouge » ; le 6, *bé* « verre », *ti bé* « petit verre » ; le 13, *kuto* « couteau » *kõtür* « confiture », *baõ* « ballon », *ãp* « lampe », *baï* « balai », *kö* « queue » ; le 22, *chãbõ* « charbon », *aso* « oiseau » (il dit néanmoins également *kiki*), *ko* « *colle* », *saõ* « salon », *tõbé* « tombé », *péké* « piqué », *chö* « cheveu » ; le 23, *tẽpoch* « timbre-poste », *sén* « Seine », *acha*

« s'asseoir », *achã* « descendre », *tun* « tourne » ; le 24, *potõ, botõ* ou *butõ* « mouton », *ak* « nègre » ; le 25, *bös* « bœuf », *kaav* « carafe », *pa* « poire », *pink* « épingle » (et pourtant *di pank* « tire l'épingle »); du 27 au 30, *kòkò* « colle » et *kéé* « coller », *köék* « couvercle », *tēda* « éteindre », *bichi* « bougie », *pötikâsõ* « petit garçon » ; le 31, *chaa* « cheval », *kéek* « couvercle ».

Il emploie toujours *a* comme déterminant : *dö a ü* « deux lunes », *dö a u* « deux roues », *lot a pôt* « l'autre porte », *a kat* « la boîte ». On aura remarqué *lot* pour *lotr ;* de même, quoiqu'il dise *bato* ou plutôt *pato* « bateau », il dit *pöti ato* « petit bateau ». Il répète toujours : *gã gã tu 'ché* « grand grand tour Eiffel ». Sur un timbre-poste de Napoléon III, il voit Monsieur *chö ;* sur un de 1868, il reconnaît une dame *da.* Il connaît bien deux couleurs, le rouge et le bleu, *uch* et *bö* ; il commence à connaître le jaune, *chönö.* Il aime beaucoup un dessin représentant un coq qui tire un Monsieur par le pan de son habit : *kokc hö bi.*

Le 17, je lui offre une datte ; il n'en a jamais vu et dit *kochõ*, la prenant pour un cornichon ; le même soir, voyant le dessin d'un cornichon, il dit *kochõ* puis *dáttã.*

On lui chante souvent, pour l'endormir, la chanson de Malborough ; il en a retenu des fragments qu'il arrange ainsi : *abu dã sa gé dõ dõ dènë dõ, a bu sã a pachö dõ dõ a déne.*

Le 13 (25 mois), j'ai fait le tableau suivant de son alphabet : *a, é, i, o, ü ö, ã, õ; b, p, k, t, q, d. t'* mouillé ; *m, n; s, ch* mouillé ; *l* initiale ; *ñ* imparfait *(ññ).* Ce jour-là, il pesait 13 k. 550 et mesurait 0m855.

Le 24, j'ai noté toute une causerie : *chuchu... chẽ, tutu... gôgô... ach... apẽ... piticha... patin... bato... maẽ... kâsé... kôkô... bikok .. pitikõ... gãkõ... dônö... pâki... papa, kuto... bi a ü... bi bö... papa, pã... aki... gõ mõtr... põtitö mõtr... tu ché... módü* « (je voudrais mes) joujoux (en caoutchouc)... (voici) le chien... il est gros... la vache... le lapin... le petit chat... Il ne tient pas !... (Je voudrais) le bateau... (voilà) le marin (en bois)... (Il lui casse la jambe) : cassé !... colle, colle !... (je voudrais) le livre du coq... le petit crayon... le grand crayon... donne... il n'écrit pas... Papa, (taille-le avec) ton couteau... (donne) le livre de la lune, le livre bleu... papa, prends (le crayon)... écris (dessin)... une grosse montre... une petite montre... la tour Eiffel... je me suis mordu ! »

En janvier 1896, les mots nouveaux abondent. Je ne relève que ceux qui offrent un intérêt linguistique : du 1er au 8 : *béé* « brûlé », *pée* « poulet », *pé* « promener », (*ãko pé*, quand il trouve qu'on rentre trop tôt), *do* « eau », *chaa* « cheval », *chada* « soldat », *pochõ* « monsieur », *vĩ uch* « vin rouge », *chaét* « charrette », *chaad* « salade » et *chaad-dé* « saladier », *koot* « culotte », *chaét* « serviette », *pié* « soupière », *pééké* « perroquet », *channö* « chambre » ; — du 9 au 15, *pötey* « bouteille », *kété* « côté », *pochõ* « bouchon », *supié* « soupière », *bi* « oui », *chamach* « fromage », *koõ* « crayon » *capo* « chapeau » ; — du 15 au 26, *bachin* « machine », *bacho* « morceau », *péké* « piqué, accroché », *kéék* puis *kukk* « couvercle » ; — du 27 au 31, *pün* « prune », *samaj* « fromage », *ap pöçõ* « lampe Pigeon », *baï* « Marie », *achä* « s'asseoir », *bachanne*

« marchande », *somach* « fromage ». Le 18, on lui a fait voir au Jardin des Plantes un rhinocéros qu'on a appelé par erreur « hippopotame » ; ce mot l'a beaucoup amusé, et il répète souvent depuis, en riant, *põpotach* (avec ch mouillé, *ç*).

Expressions et phrases : *pötitö ap* « petite lampe », *kin nor* « cousine Laure », *kaché bi kok a kamöné* « on a caché le livre du coq dans le cabinet », *tâtine kõtür* « tartine de confiture », *böché né* « mouchez-moi le nez », *dodo* « chanter » (parce qu'on chante pour l'endormir). Il appelle maintenant la lune *a kė a ün* « le clair de la lune ». Il explique les images qu'il voit : *lé a paté* « du lait par terre », *piti bébé kato a buch* « petit enfant qui a un gâteau à la bouche », *cha mãch potach* « un chat qui mange du potage » (en réalité, c'est un chat qui boit du lait dans un vase ressemblant à une soupière.

Il commence à compter. Il dit très exactement *dö* « deux », puis, pour « beaucoup », *kat, sis, set* « quatre, six, sept » (il n'a dit ni cinq ni trois) au hasard. Il lui est même arrivé de dire *ös* « neuf ».

Il continue à apprendre à lire. Il connait *a, é, i, o, u ; b, s, m, t, p.*

Le 25 janvier, il a eu sa dix-septième dent (grosse molaire inférieure gauche). Le 13 février, il pesait 13 k. 350 et mesurait $0^{m}86$. Son langage se perfectionne de plus en plus ; il fait des phrases longues et complètes : le 6, *papa a keé* « papa a collé » ; le 26, après être tombé accidentellement de son berceau : *po pëti kasé tèt bébé beso a paté tõbé pum là là* « pauvre petit, bébé est tombé du berceau par terre en faisant :

poum ! là, là » ; le 29, *duté sosé pã bébé* « du thé pour saucer le pain de Bébé » ; *ubi a pôt pã chaét bagach tu* « ouvrez la porte que je prenne la charrette, les bagages, tout » ; *a suï mãch gã pöti baso batã biẽ suï alé* « la souris mange le grain du petit oiseau, va-t-en vilaine souris, allez » ; *a tà papa alõ* « à table, papa, allons » ; *ati saét* « sortez-moi ma serviette » ; *butéé koot* « boutonnez ma culotte ».

Il nous a vus souvent regarder le thermomètre ; il va se placer devant et dit : *dögé set* « sept degrés » ou *chis dögé* « six degrés ». Il aime beaucoup à regarder les illustrations d'un Lafontaine, et expliquer les images : *öna mãch chamaj a buch* « le renard mange le fromage qui est dans la bouche » ; *péét lé a pa té* « Perrette (a renversé) le lait par terre ». Il commence à employer des propositions : *dilo* « de l'eau », *dülé* « du lait », *dupẽ* « du pain », *sé dã ös* « sel dans l'œuf », *dodo a'k papa* « je suis au lit avec papa ».

Il aime beaucoup à dire : *papachaï* « papa chéri », *mamachaï* « maman chérie ».

Il sait le nom des diverses pièces de l'appartement : *saõ* « salon », *samaçé* « salle à manger », *kamöné* « cabinet », *kinö* « cuisine ». Et il reconnaît ces diverses pièces dans les diverses maisons où on le conduit. Plus tard, il a dit d'office *kamöné papa*, parce qu'il a entendu beaucoup de personnes appeller cabinet certains endroits réservés.

Mots nouveaux : du 1er au 6, *kokoko* « colle », *tupi* « toupie », *a sé* « le fouet », *a çö* « orange ». *çoka* « chocolat » ; du 7 au 10, *pué* « poulet », *tõpet* « trompette », *suï* « souris » ; du 15 au 25, *ümet* « allumette », *été*

« éteindre », *alé* « allez », *alõ* « allons », *désã* « descendre », *tibuchõ* « tire-bouchon », *abédé* « Amédée », *chãtr* « chambre », *chaer* « salière », *baü* « noix », *suchét* « fourchette », *muč* « moulin », *paka* « placard », *nèn* « laine ».

Il a entendu quelquefois faire à une domestique qui a laissé tomber une pièce d'argenterie une plaisanterie qui consiste à dire : « cinq sous (d'amende) ! ». Une servante ayant laissé tomber devant lui une cuillère, il s'écrie *kasé* « cassé ! » et ajoute aussitôt *sẽsu* « cinq sous ».

On l'a fait monter une ou deux fois sur les chevaux hygiéniques des Tuileries ; il aime beaucoup ce jeu qu'il appelle *ü koko* « hue ! coco ! ».

En mars 1896, il cherche à écrire et à dessiner, et pour cela il se sert plutôt de la main gauche que de la main droite. Il mange à peu près indifféremment des deux mains.

Il continue, lorsqu'on le mène chez des amis, à reconnaître et à nommer soit le salon, soit la salle à manger. Voyant, dans un dessin, un homme qui tient une lanterne carrée, il dit : *gëït* « guérite ».

Il a un ami de six ans, Amédée, qu'il aime beaucoup. Le frère aîné d'Amédé, il l'appelle *gã Abédé* « le grand Amédée ». On lui demande un jour : « Connais-tu Geneviève (la sœur aînée d'Amédée et d'André) ? » Il répond *Nô, Abédé*, ce qui prouve qu'il a fort bien compris de qui on veut lui parler.

Quand sa mère joue du piano, il applaudit en disant : *babo* « bravo ! » et chante harmoniquement. On veut lui apprendre à jouer sur le piano les premières

notes de la gamme, *do, ré, mi, fa, sol;* ce qui l'amuse. Et toutes les fois qu'il veut le recommencer, il dit : *mi sa so.*

Pour imiter les marchands de la rue, il s'attache au cou une serviette figurant le tablier, et traine un objet quelconque en criant : *pom ! sẽ su a duzén* « pommes ! cinq sous la douzaine ! » ou *kat su lé go chu sö* « quatre sous les gros choux-fleurs ! ».

On lui a donné, pour serrer quelque argent, un petit tube de bois. Il l'appelle *büté ;* je veux lui faire prononcer correctement « tube » ; il dit *tü, tüp, tüb.* Un moment après, cherchant à se rappeler le mot, il dit *pü,* puis *büs,* et rit le premier de son erreur. Quelques jours après, voyant de la monnaie entre les mains de sa mère, il lui dit : *ubi ama pu mét su a büs,* puis il reprend : *tük, tüp* « ouvre, (maman), ton armoire, pour mettre les sous dans le tube ».

Voici quelques autres phrases qu'il a dites ce mois-ci : *lésã a bü zadẽ pãt alé pato* « j'ai vu un éléphant dans le jardin des plantes où je suis allé en bateau ». C'est vers le 5 qu'il a dit pour la première fois « moi », *mõ : mõ tu sö* « moi tout seul » ; mais il ne s'en sert qu'au direct; à l'indirect, il emploie encore le mot *bébé, pu bébé* « pour Bébé ». Il se sert mieux de particules : *lo abéc anizét* « de l'eau avec de l'anisette », *pötét* « peut-être », *dã, abéc, pu, à, sũ* (su) : *apé ki dösu* « papier pour écrire dessus » ; voici quelques-unes de ses phrases : *sé pa* « je ne sais pas, je ne peux pas », *pa bõ* « je n'aime pas, je ne veux pas », *ana* « il y en a, il y a », *ana baso zadẽ boku* « il y a beaucoup d'oiseaux dans le jardin (des Tuileries) », *kakã zadẽ*

pãt ana « il y a des canards au jardin des plantes », *mamã chéï mẽ bülé abéc pataj* « maman chérie s'est brûlé la main avec du potage ».

Mots : *bué* « bonnet », *bato* « marteau », *buét* « brouette », *tabué* « tabouret », *gunu* « grenouille », *junu* « genou », *zadẽ* « jardin », *a pés* « de l'argent », *çokola* « chocolat », *tos* « os », *tane* « âne ». Ces deux derniers mots sont remarquables par leur initiale ; il y a là un phénomène phonétique intéressant. L'enfant n'emploie pas le *u* ou le *y* entre deux voyelles ; il dit *tué* « trouver », *bué* « mouiller », *kà-u* « caillou ». Les nasales finales commencent à être très marquées : *bẽ*, *bâ*, *bẽnğ* « bain ».

Vers le 26, il a dit *kana* et non plus *kãkã* « canard ». En même temps, il a employé un pronom démonstratif pour la première fois : *gã butey à ta sel bébé à pa tè* « La grande bouteille est sur la table, celle de bébé est par terre ».

Le 13 mars, il mesurait 0m 87 ; le 13 avril, 88 cm. Le 2 et le 14 avril, il a eu sa 18e et sa 19e dent, les grosses molaires « inférieure droite et supérieure gauche ». Il prononce le *r* grasseyé après *t* et *g*. Il se sert des prépositions *de*, *du*, *le*, *la*. Il lit, dans les rues, les lettres en commençant par la fin des mots ; par exemple, il déchiffre ainsi le mot *océan : n*, *a*, *é*, *c*, *o*. Il emploie *ma* « moi » autant que *bébé*. Il commence à dire *si* « oui ». Il se sert d'adjectifs possessifs : *mé dã* « mes dents ». Il dit encore *dö kat chis* « deux, quatre, six » pour « beaucoup » : *ana jimaj boku dö kat chis* « il y a beaucoup d'images », *pöti gàsõ boku dö kat chis doné bõbõ kato ma* « à l'école maternelle, il y a beaucoup

de petits garçons ; donnez-moi des bonbons et des gâteaux ». Les expressions suivantes offrent de curieuses mutations phonétiques : *pöti nan* « petit âne », *edrodõ* « édredon », *sué* « soulier », *moné* « bonnet », *büsé* « buffet », *béar* « baignoire », *ahõdel* « hirondelle », *papë* « poivre » *pessö* « messe », *obak* « Hovelacque », *çaot* « Charlotte », *çakin* « Jacqueline ». Il dit exactement *mõ çapo* « mon chapeau ». J'ai noté les phrases et expressions ci-après : *à nu dö* « à nous deux », *sé vré* « c'est vrai », *i so sé dodo* « il faut faire dodo, il faut dormir », *bébé tos* « Bébé voudrait un os, donnez un os à Bébé », *trẽ ataçé ũ dö kat ombüs tu seul* « un train, c'est beaucoup (de voitures) attachées (l'une à l'autre) ; un omnibus est tout seul », *kokin maï vatã à kin* « (à sa bonne) coquine de Marie, va-t-en à la cuisine », *maï mét lö baso dã la pötit kaj lot baso chãt pü* « Marie a mis l'oiseau dans la petite cage ; l'autre oiseau ne chante plus » ; *ké dõ pip* « cré nom d'une pipe ! »

Il dit *butõ* pour « mouton » et, en revanche, *mutõ* pour « bouton » ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il emploie *aböyé* pour « habiller » et « déshabiller » et *mutoné* pour « boutonner » et « déboutonner ».

Dans les premiers jours de mai, il a, pour la première fois, dit *süi-là* « celui-là ». Il met volontiers le pronom sujet à la fin de la phrase : *ãtãd biik ki chãt ma* « entendu musique qui chante, moi » c'est-à-dire « j'entends la musique (l'orgue de Barbarie dans la rue) ». Il use beaucoup de possessifs *mõ*, *ma*, *mé*. Vers le 8, il a employé *il* pour la première fois : *pöti gãsõ i môt*, *i mãj* « le petit garçon montre l'image ».

Il ne prononce encore le *r* que grasseyé dans les groupes *tr*, *gr*, *pr* : *jë vu pri* « je vous prie », *patri* « patrie », *magrit* « Marguerite » ; mais *idɔ* « rideaux », *bülé* « brûler », *saét* « serviette », *to dü* « trop dur », *tini* « tenir », *étẽlé* « éteindre », *tãkril* « tranquille ». Vers le 20, je ne sais pourquoi il a dit *sut* pour « sou » et *gétarit* pour « Guéthary » ; mais cet accident vocal n'a pas duré. Il durcit volontiers les explosives finales : « *tüp* « tube », *bak* « bague », *salat* « salade ». Le 26, noté *lâb* « arbre » et *log* « ogre ».

Quelques mots remarquables : *juyé* « jouer », *sers* « cerf », *dié* « dire », *ɔgeil* « oreille », *bué* « brouiller », *bébé abec sõ papa* « un enfant avec son père (image) ».

Il commence à bien retenir les noms propres. Il habite en face de M. G. Cavaignac, dont il a souvent entendu prononcer le nom ; le 7 mai, il a dit, d'office, en allant à la fenêtre vers la tombée de la nuit : *sé na o ! Kaménak na* « il fait noir, oh ! chez M. Cavaignac, il fait noir », et le 26 *zadẽ dé Tüili* « jardin des Tuileries » après avoir dit *qã zadẽ* « c'est un grand jardin etc. ».

Le 13 juin est sortie sa vingtième dent, la grande molaire supérieure gauche ; mesuré le 6, il avait 88 centimètres et demi.

Le 8 et le 26, il a fait inconsciemment ce qu'on peut appeler des calembourgs. Le premier jour, il avait cassé quelque objet et sa mère l'appelle « petit scélérat ! » et il répond : *sé pa lé ra sé bébé* « ce n'est pas les rats, c'est bébé ». La seconde fois, il entend donner un rendez-vous à la statue de Gambetta, aux Tuileries ; cette assonance *gambetta* qu'il confond avec

« grand bêta » lui rappelle une chanson bien connue, et il se met à chanter : *mamã, lé pöti bato* « maman, les petits bateaux », en faisant allusion au refrain : « eh ! non, petit béta... ».

Le 17, il dit pour la première fois « toi », *ta*. On apporte son lait et je lui dis : « c'est pour moi » ; il me répond aussitôt : « ce n'est pas pour toi », *sé pa pu ta*.

Le 20, il prononce le nom « Cavaignac » *Kaménak ;* on lui demande : « qu'est-ce que ce Monsieur ? » Il répond : *lö minis dö la gé* « le ministre de la guerre ».

Le 26, on le conduit au Jardin des Plantes ; on lui montre successivement plusieurs animaux sur lesquels on lui donne divers détails. Il demandait chaque fois, en passant à l'animal suivant : *é sa* « et ça ? » Il a reconnu le lama et le zèbre, dont il a vu le dessin dans un de ses livres.

Le 20, voyant entre mes mains un petit morceau de carton de couleur, il s'écrie *kopodãs* « correspondance ». Il a cru reconnaître une correspondance d'omnibus. Nous remarquons à ce propos que certains mots qu'on prononce devant lui et auxquels il ne paraît pas faire attention se gravent cependant dans son esprit et en jaillissent, pour ainsi dire mécaniquement, à un certain moment.

Il compte *ũ, dö,* puis *boku* ou bien *dö kat chis,* au hasard ; il a dit *ïci* « huit » pour un nombre quelconque au delà de deux.

Au commencement du mois, pendant qu'il cherchait à dessiner, il a fait par hasard un trait en zigzag et il a dit à l'instant : *sö ;* ce trait, en effet, représentait à peu près un grand s.

Il imite toujours les marchands des rues; il crie *pabé* « pois verts » en mettant sa main près de sa bouche et en imitant le dandinement du marchand.

Il commence à connaître les diverses nuances des temps : *i plövé à torã* « il pleuvait à torrents », *i plövé tou ta lör* « il pleuvait tout à l'heure », *il avé bu* « il avait bu ».

Le 25 juin, il s'écrie : *i plö sé tãbétã* « il pleut; c'est embêtant » ; on lui fait observer que c'est là mal parler et il se reprend : *sé ãniyö* « c'est ennuyeux ».

Mots intéressants : *émalid* « Invalides », *à ba* « au revoir », *mari bala nu* « Marie, nous voilà ! », *bígote* « papillote » (il a formé ce mot à la fois de « bigoudis » et de « papillote », faisant ce que nous appelons une composition syncopée), *monom* « bonhomme », *ména* « baignoire », *zö vö* « je veux », *sé tré choli* « c'est très joli », *sé tré lé* « c'est très laid ». Pour demander à à dormir, il dit *dã lé bra* « dans les bras ».

Il commence à retenir les chansons qu'on lui chante : *a ké de la lün — mo nami péyo — pétö ma ta püm — pu éki a mo — ma sandé môt* « Au clair de la lune, etc. ; *Sü lö põ dabiniõ — õ i dãs õ i dãs — tus ã rõ — lé bösö sõ kom ça* « Sur le pont d'Avignon, etc. ; les messieurs font comme ça ».

En juillet, il sait la première chanson tout entière : *O ké dö la lün — mo nami péyyo — prêt ma ta püm — pu éki ã mo — ma çãbel è môt — jö né pu dö sö — uv ma la pôt — pu lamu dö dyö ;* puis il applaudit en disant : *babo ! babo !* Il connaît aussi Cadet Rousselle; *savé vu pãté lé chu — à la mod dö ché nu* « savez-vous planter les choux, etc. » ; et *dẽ dõ dõ —*

sãté lé matin « din den don, chantez les matines ».

Un mot nouveau a été *lame* « larme » ; relevé aussi *jö ka* « je crois », *sé la kabiyole* « faire la cabriole », *pié* « pierre », *lié* « lire » *dié* « dire », *kudé* « coudre », *zinimitasiõ* « illuminations ».

Il trouve un morceau de gomme à effacer et dit : *pom sali.*

Si on lui demande les noms de ses amis, il répond : *Adé* « André » — quel André ? = *ãdé d'abédé* « André (frère) d'Amédée ».

Vers le 25, il a dit « tu » à sa mère pour la première fois : *tü mö kach la lümié* « tu me caches la lumière ». Cette phrase est bien construite ; mais il a encore des constructions singulières : *jö võ ma sa nalé à mésõ* « je veux m'en aller (moi s'en aller à (la) maison » ; *a bü hiè lé põpié mamã a pö* « j'ai vu hier les pompiers, (étant avec) maman, un peu ».

Le 30, il a dit *z'iré* « j'irai » mais inconsciemment, par écho. Il ne paraît pas avoir l'idée du futur et ne désigne nettement que le présent ou le passé : *z'a mãzé* « j'ai mangé » ; *sé buyé õ a pa aozé i la plövé* « c'est mouillé ; on n'a pas arrosé ; il a plu ».

Il emploie les adjectifs possessifs : *a sali tõ pãtalõ* « (la boue) a sali ton pantalon » ; il se sert des pronoms démonstratifs : *sö-çi* « ceux-ci », *si-la* « celui-là ».

Je remarque toujours sa tendance à durcir les explosives finales : *rop* « robe » *tap* « table » *sap* « sable ». Entre autres mutations singulières, il a trouvé une cerise *mütö* « mûre ».

Il se reconnait fort bien dans les rues et reconnaît les maisons où il est allé plusieurs fois.

Comme le f est à peu près la seule lettre qu'il ne prononce pas encore, je lui montre un grand F que je lui ai dessiné et colorié en rouge, en lui disant : « dis f »; il me répond : « je ne peux pas »; je répète : « dis f » et il fait « sö » et ajoute : « je ne peux pas ».

Le 16 juillet, sa taille atteignait 89 cm. 1/2. Le 3 août, il pesait 13 k. 600.

Le 3 août, il grasseye encore : *getari* « Guéthary », *pari* « Paris ». Il prononce *mit* le nom « Miss » d'une chienne. Il dit *lab* « arbre », *lasiét* « assiette ». Le 19 août, il m'a dit *döyor* pour « dehors » et le 23 *el donöya* pour « elle donnera ». A la fin du mois, il fait des groupes avec *r* : *frit* « frite », *gro* « gros »; mais pas avec *l*; quand on veut lui faire dire, par exemple, « gland », il dit d'abord *gã*, puis, si l'on insiste, il fait un nouvel effort et dit *gálá*. Il prononce « brigand » *bigrã*. Il dit encore *tanõ* « âne », *tos* « os ». Le 26, il a commencé à dire *mwa*, *twa*, *kwis* et non plus *ma*, *ta*, *kis* « moi, toi, cuisse »; le 27, il a dit *swa* et non plus *sa* pour « froid ». Cependant, depuis le 20, on lui a appris à prononcer le *f* en lui faisant souffler sur le feu; il l'emploie devant *a*, *o*, *ü*, *ö*; le 28, il a même dit *éfafé* pour « effacer ».

Il dit *a* ou *ã* pour « un, une ».

Il apprend beaucoup de mots nouveaux et demande souvent : *komã sa sapél* « comment ça s'appelle ? ». Il dit souvent *kék choz* « quelque chose ». Il répète des mots et des phrases qu'il a apprises on ne sait où ni comment; ainsi, il s'est écrié un jour sans motif : *saké nõ !* « sacré nom » : on l'a grondé, en lui demandant : « qui t'a appris ça ? » et il a répondu,

phrase qu'il emploiera souvent désormais : *sé lö bösyö de la rü* « c'est le monsieur de la rue ».

Phrases notées : le 4, *z'a été ã asãsö* « j'ai été en ascenseur », et à la question : « qu'est-ce que ça fait l'ascenseur ? » il répond : *i désã dusemã dusemã* « il descend doucement, doucement » ; le 5 : *z'a pa bü göbél dö lõtã* « je n'ai pas vu Geneviève depuis longtemps », mais le 10, il a dit *jööbél* pour « Geneviève » ; le 7, *kã z'oré mãzé* « quand j'aurais mangé » ; le 10, il chante la chanson « au clair de la lune » et dit *ma chãbel é môt* pour « ma chandelle est morte » ; le 17, *la lün é-t alümé* « la lune est allumée » ; le 20, *papa, acha-ta pu juyé* « papa, asseois-toi pour jouer » ; le 22, *juyé à lé zomino* « jouer aux dominos ». *lö pöti ça ki chãt* « le petit chat qui chante (crie) », *so mö satig dö liyé* « ça me fatigue de lire », c'est-à-dire : « qu'on lise » ; le 25, *jö tém dö tu mõ kör* « je t'aime de tout mon cœur ». — « Comment ? » — *kom ün gros pom dö ter* « comme une grosse pomme de terre » ; le 25, *zö vö tabasé* « je veux t'embrasser » ; le 27, *il é tétẽ lö soley* « il est éteint, le soleil », *larü sẽ tominik* « rue St-Dominique ».

En septembre, la prononciation du *f* s'affirme ; il dit *fok* et non plus *sok* « phoque » ; il a dit même *kof*. Il a prononcé *fafile* « facile », *efiyé* « essuyer ». Il a cependant changé « facteur » en *kastör*. Il a dit *chofés* pour « Joseph ». Ce qui l'a amené à articuler distinctement le *f*, c'est qu'un jour où il voulait se servir d'un soufflet, on lui a dit : souffle avec ta petite bouche et dis feu. Il l'a essayé et le *f* s'est produit naturellement.

Il ne tutoie que sa mère et son père ; avec les autres,

il parle d'une manière pour ainsi dire impersonnelle et emploie beaucoup le mot *on* « on ». Vers le 8, il commence à dire « vous, votre, tenez » et à mêler « vous » au tutoiement et à la conversation indirecte.

Il ne dit plus *katö* pour « boîte », mais exactement « buatö ».

Il a entendu un parent dire à sa femme « ma femme » et il appelle sa mère *ma fam*.

Il aime beaucoup à lire, à épeler les lettres, mais il commence toujours par la droite. Il écoute attentivement la lecture qu'on fait à haute voix et l'on voit qu'il comprend des mots et des phrases courtes. Cependant, au bout d'un certain temps, cela l'ennuie et il dit : *sa mö satig dö liyé... ḳom à Pari.*

Quand on lui chante et qu'on lui fait chanter le pont d'Avignon, il ajoute : *lé dam él zõ dé rob, lé bsiö il zõ dé zàb* « les dames, elles ont des robes ; les messieurs, ils ont des jambes ».

Il voit dans un catalogue de grand magasin le dessin d'une bibliothèque et dit : *Bioték... pur lé bi dö papa* « Bibliothèque... pour les livres de papa ».

Phrases et constructions remarquables : *mé tõ nê à lë tyẽ dö mwa* « mets ton nez contre le mien », *ja bü dü lé pa* « je n'ai pas bu de lait », *papa pa sé rasé* « papa ne s'est pas fait raser », « as-tu dit merci ? » *za di pa* « je ne l'ai pas dit » ; *s'ã va pas* « ne t'en va pas ».

Le 14, sa taille atteignait 91 centimètres, et le 16 il pesait 14 kilos.

On lui fait apprendre la fable du renard et des raisins ; et il dit « un peau *mavey* » pour « vermeille ».

Le 13 octobre, après qu'il est couché, sa mère lui demande : « Es-tu bien couvert? », il répond : *dün po vemay* « d'une peau vermeille ».

Il me demande de lui dessiner un cheval. Mon dessin mal fait ne lui plait pas et il me fait l'observation suivante, qui est très juste : « on dirait un mouton ».

Le 2 octobre, il voit un ours que promène un bateleur. Surpris de le voir debout faire divers exercices, il demande : *pukwa kil mâch kom ũ bsyö* « pourquoi qu'il marche comme un Monsieur ? »

Le 9, on l'amène visiter un couvent de Bénédictins ; à la chapelle, il voit une petite statue habillée. La prenant pour un enfant, il va la toucher mais ne fait aucune observation. Voyant un moine joindre les mains pour faire une prière, il dit *tutu ;* ce geste lui rappelle la manière dont on s'y prend pour avoir sur un mur, à la lumière, l'ombre d'une tête de chien.

Il se trouve en ce moment, en plein pays basque, à l'hôtel avec des anglais et des espagnols. Il ne retient aucun mot basque, mais il apprend quelques mots anglais « thank you », « god night », « oh! yes » qu'il prononce : *tyãku, gudönnït, ôyés.* Il a entendu espagnoliser les mots, par manière d'amusement, en y ajoutant *a, o, os.* Et le soir, dans son lit, avant de s'endormir, il bavarde : *adios,* « bonsoir good night adios paparos et mamaros tout le monde os » et il rit. Il cherche à prononcer la *jota* et arrive à dire *pasaret* pour « Pasajes ».

Mots et phrases : *Barist* puis *Biarist* « Biarritz », *pason* « personne » *mikrostopik* « microscopique », *lö per pasil* « le père Basile », *jö vö pa kö tis tã va* « je

ne veux pas que tu t'en ailles », *âkö mamã* « avec maman ». Il est arrivé un accident à une dame qui est tombée en se baignant à la mer ; il raconte ainsi l'accident : *la madam él é maḷad, él a vulü sö pröné à lo, él a tombé* « la dame est malade ; elle a voulu se prendre à l'eau, elle est tombée ».

En novembre, j'ai noté cette phrase : *lé pôpié été lö fö mi par lé bon bét* « les pompiers éteignent le feu mis par les bonnes (domestiques) bêtes ». Il confond « demain » et « hier » sous le même mot *demẽ* « demain ». Il ne prononce encore exactement ni *j* ni *z* ; c'est plutôt *ch* ou *s*. Nous remarquons sa grande mémoire et le jaillissement accidentel de mots qu'on croyait inconnus ou oubliés.

Il faut retenir sa grande admiration pour la lune ; il s'occupe, au contraire, fort peu du soleil. On sait quel culte pour la lune avaient les peuples primitifs.

Le 13 novembre, à l'âge exact de 3 ans, il avait 0^m93 1/2 et pesait 16 kilos net. Le 13 février 1897, le 13 mars, le 21 avril et le 20 mai, il a eu respectivement 0^m94, 0^m94 1/2, 0^m96 et 0^m97. Le 21 avril, il pesait 18 kilos (avec ses habits). En juin 1897, il pesait, net, 15 k. 800 et 16 kilos le 13 août. Le 13 juillet, il avait 0^m99 et a atteint la taille de 1 mètre le 26 août.

A partir de ce moment, son langage étant à peu près fixé, nous n'avons plus fait que des observations partielles. Je note ici les plus remarquables, et je juge inutile de me servir désormais de l'écriture phonétique.

En mai 1897, il emploie *hier* pour marquer un temps

passé quelconque. Il connaît bien les couleurs suivantes : rouge, jaune, bleu, vert, gris ; il appelle bleu le violet.

Il a inventé le mot *déprocher* pour « s'éloigner ». En juillet, il a dit *capricerie* pour « accès de caprices ». Pour aller à Dieppe, il a pris la gare *Saint-Trazare;* et en passant à Rouen, où le train s'est longuement arrêté, il a dit d'office : « C'est ici qu'on a brûlé Jeanne d'Arc ! » En revenant, le 24, il a reconnu l'Opéra par derrière; il ne l'avait jamais vu de ce côté-là, et, en arrivant de la gare en voiture, il a dit : « ce doit être l'Opéra » ; il y a donc là ou un souvenir très précis de la forme et de la dimension des choses ou une orientation exacte. Quelques jours après, voyant une photographie de l'obélisque, il a dit : « la Concorde ! »

Pendant ce mois de septembre, on a remarqué le mot *débâtir* pour « démolir » ; il dit *la rue divoli* pour « la rue de Rivoli ». Il appelle une ligne de pêche *une pêche.* Entre autres expressions à noter, il y a celles-ci : *le feu est débriqué* (dérangé) ; *j'aime à me poissonner* (poisser) *de pêche ; il y a beaucoup de la fumée, il faut aller chercher les fumiers* (fumistes). Il pèse 15 k. 850 le 13 septembre et 16 kilos le 16 octobre.

En octobre, on a remarqué un genre d'abréviation qui lui est familière : *collette* pour « côtelette », *mallot* pour « matelot », *mallène* pour « madeleine » (gâteau), *Fon'no* pour « Fonteneau ».

En novembre, il s'est rappelé, en revenant de Bordeaux à Paris, qu'on avait acheté des Cotignacs aux Aubrais, près d'Orléans; et il demande si l'on ne va pas arriver bientôt *aux Auberges.*

Son grand-père paternel, qu'il avait quitté le 5 octobre, est mort presque subitement le 8 ; on ne ramena l'enfant à la maison que quelques jours après, lorsqu'on se mit à table, voyant son père prendre la place du grand-père, il lui dit vivement : « pourquoi tu te mets-là ? ce n'est pas ta place ? »

Le 13 janvier 1898, sa taille s'élève à 1m04.

Il aime beaucoup à regarder les illustrations des Fables de la Fontaine. Il nous dit chaque fois que celle du loup et de l'agneau l'*impressionne*. Il emploie souvent des expressions d'une élégance rare chez un enfant : *la catastrophe se produit*. En récitant le loup et l'agneau, il a, de lui-même, remplacé le mot « forêts » par le mot « bois », ce qui fait voir qu'il connaît très bien les deux mots.

Le 18 janvier, il s'essaie pour la première fois à écrire et à dessiner. Il se sert essentiellement de la main gauche, et fait souvent les lettres de droite à gauche. Actuellement encore, il lui arrive, quand il veut écrire, d'écrire les mots spontanément, entièrement de droite à gauche.

Dans le courant de ce mois, il a inventé une histoire de toutes pièces. Il vient trouver son père dans son cabinet et lui dit : « Maman demande si tu iras voir Mme H... ? » — « Oui ». Il sort et revient : « Maman dit que tu m'emmènes ». Or, c'est parfaitement inexact.

Mots nouveaux, en janvier et février 1898 : *maquemonde* pour « mappemonde », *ramolir* « reconstruire », *il prena* « il prit », *ils se mettérent* « ils se mirent », maman a *décordé* mes cubes géographiques qui s'accordaient (pour « a dérangé »), *eau de réséda* (d'Orezza).

Le 21 janvier, il a dit, d'un ton convaincu : « j'ai aujourd'hui beaucoup de choses à faire ? » — « Et quoi donc ? » — « Jouer aux chemins de fer, jouer aux cubes, jouer au ménage... ».

Du 12 janvier au 1er mars, il n'a grandi que de 2 millimètres 1/2. Le 15 mars, il pèse 21 kilos avec ses habits.

En mars et avril, il a forgé les mots *boivant, il buva, il disa, il metta.* Il fait de curieuses réflexions. Ainsi, le 3, en se promenant avec sa mère, il lui demande : « et si tu trouves tes armoires cambriolées ? » ; le 11 : « tu es pratique » ; le 13, on lui a donné deux bananes, il en mange bien vite une et dit : « J'ai du chagrin d'avoir mangé ma *banade* (*sic*) » afin qu'on lui permette de manger l'autre ; le 14 : « je lis doucement, mais je ne comprends pas, parce que je ne peux pas m'entendre » ; le 21, « nous sommes en France ! » Le 15 avril, voyant un portrait de M. Mathias Duval, il demande : « C'est lui qui a donné son nom au restaurant ? ». Le 25, il veut faire quelque chose de dangereux ; son père lui dit : « Si tu fais cela, tu te tueras et j'aurai beaucoup de peine de ne plus avoir de bébé » ; il répond tranquillement : « Oui, tu as eu du chagrin quand ton père est mort. »

Parlant à sa bonne, il ne dit jamais « maman » ou « papa », mais « Madame » ou « Monsieur ».

Vers la fin du mois, il a été pris de ce qu'on pourrait appeler un caprice linguistique : « Je vais te dire ça en danois », et il n'a rien dit. Le 26, jouant dans son lit, il appelle sa bonne et lui crie : « *tim-la-la !* ça veut dire quatre-vingt-dix-neuf en anglais ! »

Il commence à lire couramment sans épeler, car il a appris les syllabes en bloc, d'un seul trait. Il prononce d'ailleurs bien et clairement et apprend assez facilement les sons étrangers ; il retient aisément des mots anglais, espagnols et arabes dont il comprend bien le sens et qu'il emploie quand il le faut.

D'autres réflexions intéressantes qu'il a faites dans le courant de l'année : Un jour que sa mère l'habillait et lui demandait : « Où allons-nous nous promener? », il lui a répondu : « Allons bouquiner ! ». — On lit devant lui une lettre invitant ses parents à aller passer quelques jours à la campagne, il s'écrie aussitôt : « Partons ! je lâche mes études ! ». — Un jour qu'on lui reproche d'employer de vilains mots : « Je conserve les autres » ; et si on lui dit : « Tu as fait des bêtises ; est-ce que tu fais celà à Paris? », il répond : « Ici, je suis en vacances ! »

Il a dit *comparager* pour « comparer ». Une phrase dont il use fréquemment, c'est : « je te pardonne » pour : « je te demande pardon ».

Le 13 mai (à quatre ans et demi), sa taille est de 1m055; le 13 juin, 1m065 ; le 9 octobre, 1m08. Le 8 septembre, son poids est de 19 kilos, et le 29 de 20 kilos.

(A suivre.) Julien Vinson.

LES MOTS
ARABES ET HISPANO-MORISQUES
DU « DON QUICHOTTE »

ERRATA

1907

P. 241, au lieu de Galathée, lire : Galatée.
244, — ch. LXVII, — ch. LXVIII.
245 *in fine*, après Le dictionnaire espagnol, ajouter : tant ancien que moderne.
246, au lieu de *por la vacio*, lire : *por lo vacio*.
252, — El-Achbîhy, — El-Abchîhy.

1908

P. 58, au lieu de Zanguas, lire : Yanguas.
64, — d'après Alcalá, lire : d'après Cobarruvias.
66, au lieu de et même du *Ḥa*, lire : et même du *Khâ*, du *Zain* et du *Yâ*.
127, n. 1, au lieu de *Arḍ Moʿdéha*, lire : *Arḍ Moʿḍéha*.
128, n. 2, après à tort, ajouter : ou à raison.
129, n. 2, au lieu de ch. Atir XLIX, lire : ch. XLIX.

1909

P. 24, n., au lieu de Roma MDXI, lire : Roma MDCXI.
28, — *Fertâch*, — Firṭâs.
30, n., — TAMCHÎ, — TAMEJÍ.
202, — *maginaçote*, — *maginacete*.
203, n., Heydt, — Heyd.
204, après Thsiouan-tchou-fou, ajouter : (Ts'ioun-tchéou.)
206, après interrogati, ajouter : Romani.
208, — καυιάρυ — dès le XIIe s., moderne χαβιάρι.
277, au lieu de Tommasei, lire : Tommaseo.
278, — *Soûq el-Margoûch*, lire : *Soûq Margoûch*.
279, au lieu de Ὁμοτάριχον, lire : Ὠμοτάριχον.

1910

P. 52, au lieu de Ἰανιξάρία, lire : Ἰανιζάρία.
56, — pour *susum*, lire : opposé à *susum*.
57, — gonfanon, — bouclier.
117, — (Bochtor), — (Bocthor).
197, — celle de Barcelone, lire : celles de Barlone.
203, au lieu de *el-Ḥaïwān*, lire : *el-Ḥayawân*.
206, après métamorphosés, ajouter : (*Coran*, II, 61; V, 65; VII, 165).
206, le renvoi à la note 2 s'applique à la phrase qui suit.
279, au lieu de rien moins que de l'arabe, lire : rien autre que, etc...
280, au lieu de Tommasei, lire : Tommaseo.

1911

P. 61, au lieu de *jupon*, lire : *jubon*.

61, n. 1, au lieu de (lire *ghilâla*), lire : (diminutif de *ghilâla*).

145, n. 2, au lieu de *chase..... chaiire*, lire : *chaise... chaire*.

150, après Peut-être est-il arabe, ajouter en note : Cf. H. Derenbourg, *Ousâma*, 1re pie, p. 43, n. 7.

151, au lieu de qu'il y a peut-être lieu de, lire : qu'il y a évidemment lieu de.

156, au lieu de *Orientalischen Studien*, lire : *Orientalische Studien*.

206 *in fine*, au lieu de comitat Tolna, lire : comitat de Tolna.

1912

P. 55, n. 3, ajouter : Cf. Masʿoûdy, *Prairies d'or*, IV, p. 92-93.

121, au lieu de *arminy*, lire : armany.

211, — de l'article. Dozy, lire : de l'article, Dozy.

213, — sonnant aux oreilles, de même façon, lire sans virgule.

266 *in fine*, au lieu de désigne, lire : désigna.

267, au lieu de « fonlards d'or », lire : « foulards d'or ».

» — Haido, — Haedo.

» — *beniya*, — *beniga*.

» n. 1, au lieu de manto de donne, lire : manto di donne.

270, au lieu de *Ofʿîya*, lire : *'Oçfîya*.

271 *in fine*, au lieu de *sâbâna*, lire : *sâbana*.

1913

P. 65, titre, au lieu de **Mojate** lire : **Mogate**.

66, au lieu de en un acte, lire : religieuses (mystères).

71, au lieu de surtout des Mores, lire : surtout les Mores.

199, au lieu de *charadja*, lire : *chaʿradja*.

200, n. 2, ajouter : A. Hanoteau, *Essai de grammaire tamachek*, Alger 1896, p. 232.

204, au lieu de *Geld* pour *Djild*, lire : *Geld* (pour *Djild*).

» au lieu de LTAYM, lire : TALYM.

205, au lieu de « un *taheli* », qui est, lire : « un *taheli*, qui est.

207, placer le renvoi à la note après Ibn-Baṭoûṭa (III, p. 387).

208, au lieu de « conjuration, lire : « conjurations.

209, — conjuration, — conjurations.

210, — yponme, — Y ponme.

» — *al-Ḥadjam*, qui a ce sens, lire : *al-Ḥadjdjâm* « poseur de ventouses ».

» au lieu de Eguilas, lire : Eguilaz.

» — *Cid* (IV, III, 1596), lire : *Cid* (IV, 3).

1914

P. 44, après al-Ḥadjar, pierre, lire : *13*, 210.

» — ALJAMÍA, lire : , l'arabe corrompu.

50, au lieu de *DIEZ*, GLOSSAIRE, lire : *DIEZ* et *SCHELER, Etym. Wörterbuch.*

51, au lieu de *ZANGUAS*, lire : *YANGUAS*.
55, n., au lieu de <cazaquin, lire : < casaquin.
164, titre, au lieu de **Magato**, lire : **Mogato**.
168, au lieu de Ὀλολύξω, lire : Ὀλολύζω.
174, l. 4, après *s*, *ṣ*, ajouter : et *z*.

(A suivre pour la fin.) Paul Ravaisse.

L'ÉCRITURE[1]

(Les Manuscrits, les Livres, les Bibliothèques)

L'écriture, c'est-à-dire la représentation figurée, la manifestation graphique de la parole, a pour but, ou plutôt pour résultat, d'exprimer la pensée ; elle a pour origine ces dessins de l'âge de pierre, ces statuettes féminines qu'on a prises pour des idoles, ces figures d'animaux peintes à teintes plates sur les parois des cavernes ; c'étaient les œuvres d'hommes isolés, qui indiquaient ainsi, dans leurs moments de loisir, leurs rêves, leurs aspirations, leurs souvenirs ; on pourrait appeler ces emblêmes une écriture *subjective*, mais la véritable écriture qui a pour objet de communiquer la pensée dans le temps et dans l'espace, l'écriture *objective* a commencé vraisemblablement par ces signes incertains, ces marques mystérieuses qu'on peut observer dans les habitations préhistoriques et sur des rochers, par exemple les empreintes si nombreuses de mains ouvertes qu'on peut voir à l'entrée des grottes cantabriques. A ce système se rattachent les brisées des chasseurs, les entailles des forestiers et les procédés conventionnels par lesquels des agents chargés d'un service d'inspection font connaître leur passage.

1. Résumé de trois conférences faites à l'Ecole d'anthropologie, les 27 janvier, 3 et 10 février 1915.

Cette écriture primitive se retrouve surtout dans l'Amérique centrale, sous la forme de *quipos*, c'est-à-dire de cordelettes horizontales auxquelles sont suspendus des cordons de couleurs diverses avec des nœuds dont l'espacement varie, ou des bandes de toile avec des ouvertures plus ou moins grandes et plus ou moins distantes les unes des autres.

Ces monuments antiques expriment la pensée dans son ensemble et non seulement une pensée, une proposition, mais un récit complexe. Plus tard, on éprouva le besoin de simplifier le procédé et d'indiquer d'une manière plus précise les faits que l'on voulait commémorer ; c'est alors sans doute qu'on sculpta ces carrés ou ces rectangles qui sont autant de petits tableaux où se détaillent l'histoire et la légende.

Plus tard encore, on s'avisa que la parole est formée de propositions, de phrases successives, dont chacune comprend au moins trois éléments distincts que les grammairiens modernes appellent le sujet, le verbe, l'objet ou l'attribut, et on trouva plus commode et plus exact de séparer dans l'écriture ces éléments comme ils le sont dans le discours.

C'est alors que se développa l'écriture *idéographique*, formée de mots ; le type le plus parfait est l'écriture chinoise, dont chaque caractère correspond à un mot. Tout le monde connaît ces caractères plus ou moins compliqués, rangés le plus souvent en colonnes verticales. On sait que le chinois est une langue monosyllabique, et la question s'est posée, sans avoir été définitivement résolue, si les monosyllabes actuels, dont la prononciation a souvent changé au

cours des âges, sont des racines primitives ou, par métamorphose régressive, des polysyllabes contractés. Quoi qu'il en soit, le nombre en est considérable et il s'augmente encore d'expressions locales, de nuances littéraires, d'inventions savantes ; on dit que le nombre total des caractères chinois s'élève à quarante mille, mais personne ne les connaît tous, les plus savants en ignorent la moitié, et l'on affirme que le sinologue le plus habile qui ait jamais existé, Stanislas Julien, pouvait en lire trente mille ; pour l'usage courant, un nombre beaucoup moindre, deux ou trois mille, suffit largement. Lorsqu'un lecteur trouve dans un texte des mots qui lui sont inconnus, il a recours au dictionnaire ; les dictionnaires chinois sont très ingénieusement arrangés : l'ordre alphabétique étant impossible, les caractères sont classés suivant le nombre des traits, des coups de pinceau, dont ils sont composés et qui varient de un à dix-sept ; dans chacune des catégories, on a pris pour types certains caractères auxquels on rapporte tous les autres et qu'on appelle *clefs*. Il y a 214 clefs et l'on comprend sans peine comment elles servent à faciliter les recherches.

L'écriture chinoise a plusieurs styles, c'est-à-dire plusieurs formes qui se sont succédé historiquement ; la première était faite de dessins simples, représentant des objets concrets sous une forme abrégée et quelquefois un peu conventionnelle ; ainsi, de même qu'en sémitique générale « maison » était un triangle vertical dont la moitié inférieure du côté gauche était relevée à l'intérieur pour figurer une tente ouverte, ce qui est devenu notre B ; de même en chinois « homme »

était figuré par un petit cercle avec quelques traits, « montagne » par trois pointes dont la seconde était plus élevée que les autres, « eau » par une ligne ondulée représentant l'agitation du liquide, « soleil » par un cercle avec un point au milieu, « lune » par un croissant, etc. Il y avait six espèces de caractères : la première, appelée *images*, était proprement figurative et représentait des objets matériels ; la seconde, *combinée*, indiquait d'autres objets par le rapprochement de deux figures : « lumière » par « lune » et « soleil » ; « ermite » par « montagne » et « homme » ; « épouse » ou « matrone » par « femme », « main » et « balai » ; la troisième, *directive* ou *numérique*, comprenait par exemple une barre verticale avec un point dessus, dessous ou de côté pour indiquer la supériorité, l'infériorité, la droite, la gauche, soit une barre horizontale pour « un », deux barres pour « deux » etc... ; la quatrième, *renversée*, représentait par exemple la mort par un homme couché ; la cinquième exprimait des idées abstraites par des métaphores ou des associations de signes : un cœur pour les idées affectives, une oreille et une porte pour « entendre », trois hommes marchant l'un derrière l'autre pour « suivre » ; la sixième espèce de caractère était *phonétique*, soit que les caractères aient perdu leur valeur figurative, soit que tout en la conservant ils aient été pris plutôt pour leur prononciation : c'est là l'origine et le commencement de l'écriture syllabique.

Cette écriture était *idéogrammatique* : la vue de chaque caractère rappelait un objet ou une abstraction dont le nom pouvait varier suivant les régions

ou les dialectes, mais peu à peu la prononciation du caractère l'emporta sur la figure : « homme » par exemple devint l'articulation *jin*. Dès lors, la forme des caractères devenant moins importante et moins nécessaire s'altéra de plus en plus, soit en vertu du principe du moindre effort, soit par un sentiment artistique d'élégance et de bon goût. Le système idéographique s'étendit de la Chine aux régions avoisinantes, à la Cochinchine où les caractères furent prononcés en annamite et se modifièrent aussi ; au Japon où l'on en déduisit un alphabet syllabique qui fut employé concurremment avec les idéogrammes, et même, pour indiquer la prononciation les Japonnais imaginèrent ce qu'on a appelé le *complément phonétique* : c'est comme si en Europe, à côté du dessin d'une maison on mettait un petit *a* ou un *se* pour indiquer qu'il faut prononcer *casa* en Espagne, ou *house* en Angleterre.

L'écriture chinoise est malcommode parce qu'elle a des mots *homophones*, ou homonymes comme en français : cinq, saint, sain ceint, sein, seing. On en précise la signification en nuançant la prononciation au moyen de ce qu'on appelle les *tons* : aigu, grave, etc.; il y a quatre tons en chinois et six en annamite. D'autre part la phrase étant formée de monosyllabes de qualités égales, le sens de quelques mots peut être douteux, lorsqu'ils ont plusieurs significations, alors les Chinois mettent deux caractères dont la signification commune précise l'idée, comme si en français nous écrivions *laie voie* au lieu de route ; ce sont ces défauts joints à la

complexité des monogrammes qui ont produit l'écriture *syllabique*.

Le système chinois peut être appelé *synthétique* tandis que nos alphabets modernes sont *analytiques*; entre les deux se place l'écriture syllabique qui est de trois espèces ou qui a eu, si l'on veut, trois phases successives, *syllabique* proprement dite, *consonnantique* et *vocalique*.

Le système syllabique procède directement de la prononciation des anciens idéogrammes. Ceux-ci offraient très souvent une abondance de consonnes ou de voyelles diphtongues qui pouvaient être divisées en répétant la voyelle, ainsi *sintz* peut être remplacé par *si et intz, tchao* par *tcha et o*. L'assyrien ne nous est connu que sous cette forme, il écrit le mot « roi » de deux ou trois façons *sar-ru, sa-ar-ru, sar-ar-u*. Dans ce système les caractères deviennent évidemment très peu nombreux puisque les langues les plus riches en voyelles et en consonnes ne forment qu'un nombre limité de syllabes simples; le français, par exemple, a vingt voyelles réduites à sept en ne distinguant que par un signe accessoire les brèves, les longues et les nasales et seize consonnes : il nous suffirait d'environ deux cents caractères. Ces caractères en assyrien, en égyptien, en japonais sont naturellement d'anciens idéogrammes qui n'ont entre eux rien de commun.

Mais, dans la prononciation, il y avait dans les caractères syllabiques des articulations qui se répétaient et l'on s'aperçut bien vite que la base fondamentale, le squelette, le corps des syllabes était formé par les consonnes, c'est-à-dire par les bruits un peu

incertains et qu'ils prenaient leurs qualités sonores des sons francs et précis, c'est-à-dire des voyelles moins nombreuses et plus souvent répétées.

On se dit alors qu'il serait plus simple, plus commode et plus rapide d'écrire seulement les consonnes et les voyelles isolées ; par une logique trop absolue on supprima même tout signe de voyelles en inventant les aspirations, faibles et fortes qui en tinrent lieu mais qui figurèrent parmi les consonnes. C'est l'alphabet phénicien dans tout son développement : vingt-deux consonnes dont l'esprit doux, l'esprit rude, le *h* faible et le *h* fort et les semi-voyelles *y*, *w*; ces vingt-deux consonnes sont d'anciens idéogrammes qui ont gardé la prononciation de leur articulation initiale : l'esprit doux est *aleph* « tête de bœuf », *b* est *beth* « maison », *g* est *gimel* « chameau », etc.,. C'est ce que j'appelle l'écriture syllabique consonnantique.

Le procédé dont il s'agit est abréviatif, mais il a l'inconvénient de rendre quelquefois la lecture douteuse, on peut s'en rendre compte par les devinettes que proposent certains journaux et où il faut rétablir les voyelles supprimées ; on n'y arrive qu'en regardant la phrase entière et même tout le morceau. C'est pourquoi les Arabes, les Persans, les Turcs, les Hindous ne lisent jamais très vite et paraissent toujours hésiter. Il est d'ailleurs beaucoup plus difficile et très souvent impossible de restituer les voyelles manquantes, ce qui confirme les indications données ci-dessus. Lorsqu'on a eu besoin, notamment pour des raisons d'ordre religieux, comme les juifs en ce qui concerne la Bible, d'établir la lecture exacte des mots,

on a eu l'idée de remplacer les voyelles par des petits signes mis au-dessus, au-dessous, ou à côté des consonnes. Il y en a même pour indiquer l'absence des voyelles, le redoublement des consonnes, la suppression ou l'addition d'une aspiration. Les juifs marquent en outre de la même façon l'accent, le ton et le rythme, de sorte que l'œil du lecteur doit parcourir horizontament trois ou quatre lignes, un peu comme on fait dans la musique. Mais dans l'usage courant ces points-voyelles, ainsi qu'on les nomme, sont le plus souvent omis, et, comme certains alphabets, surtout l'arabe et ses dérivés ont beaucoup de consonnes différant les unes des autres par des points, l'écriture devient souvent tout à fait illisible.

Le système consonnantique est surtout employé par les langues sémitiques ou plutôt syro-arabes et dans les langues égyptolibyques, c'est-à-dire au nord de l'Afrique et à l'ouest de l'Asie. Il s'est étendu d'ailleurs au-delà et s'est appliqué aux idiomes indigènes de l'Espagne : l'alphabet dit *ibère* ou *celtibérien*, *letras desconocidas*, est une adaptation de l'alphabet phénicien importé de Carthage ; nous y relevons quelques détails qui nous mettent sur la voie d'un progrès nouveau et nous montrent comment on est arrivé à l'écriture syllabique vocalique. Déjà en hébreu, en arabe, en punique, certaines consonnes véritables ou conventionnelles jouent quelquefois le rôle de voyelles franches : les deux esprits, les deux aspirées et naturellement *w* et *y*. En ibère, l'*a*, l'*e* et l'*o* sont quelquefois réunis à la consonne précédente, d'autres fois elles sont remplacées par un petit crochet, une barre, un

rond, ajouté à la consonne : le nom de la ville de *Cesse* est écrit de trois façons sur les médailles ibériennes : *Cse, Cese* et *Cse* avec un crochet en haut du *C*. En généralisant ce procédé, on a développé le système dont l'alphabet sanskrit est le modèle le plus caractéristique : les quatorze voyelles de cette langue, dont trois sont des subtilités de grammairiens, sont représentées par des caractères indépendants ; mais quand elles suivent des consonnes avec lesquelles elles se prononcent, elles sont remplacées par des combinaisons de barres et de courbes placées devant, derrière, sur et sous les consonnes. D'autres signes analogues servent de même pour indiquer les nasales et des consonnes légères comme *r* et *l* intercalées dans les groupes syllabiques ; alors, la lecture est toujours absolument certaine.

Les alphabets de ce genre comportent donc un nombre relativement considérable de caractères ; ainsi le sanskrit, avec ses quatorze voyelles et ses trente-cinq consonnes a besoin de 490 lettres différentes, sans parler de quelques lettres accessoires ; c'est encore un peu long et compliqué ; aussi, quand on a conçu nettement la distinction des voyelles et des consonnes, a-t-il paru plus simple et plus naturel de séparer dans l'écriture ce qui est séparé dans les organes vocaux et d'écrire séparément les voyelles et les consonnes, chacune n'étant représentée que par un seul signe. C'est l'écriture *analytique*.

Elle est principalement représentée par les alphabets grec et latin qui sont eux-mêmes des adaptations du phénicien ; seulement le grec a perdu trois lettres

qu'il avait primitivement, le *digama*, le *sampi* et le *koppa* qui correspondaient aux *vau*, au *tsade* et au *goph;* il a changé le *samech* (ç) en *x* et a ajouté *u*, *ph*, *ch*, *ps* et *o* long (deux *o*); la huitième lettre, devenue la septième, a été le *h* aspiré avant d'être *e* long. En italique la même confusion a existé, car dans les *graffiti* de Pompéi, *e* se forme avec deux traits verticaux de longueurs égales, tandis que pour *f* le second trait est plus court que l'autre.

L'alphabet latin a remplacé *g* par *c* dur, a intercalé *f* et *g* entre *e* et *h*, a déplacé *x* que les Grecs avaient substitué au *samech* et *z; y* correspond à l'*u* grec; *i* et *j*, *u* et *v* se sont confondus jusqu'à la fin du XVIIe siècle : dans les livres et les manuscrits antérieurs à cette époque, il n'y a jamais de *j* et d'*u* capitales.

Toutes les écritures de l'Europe moderne viennent du grec et du latin, même l'allemand qui est une forme archaïque de ce dernier. Le grec, avec quelques additions, a produit l'alphabet russe qui sert à presque toutes les langues slaves et qui a été longtemps employé en Roumanie; il sert aussi à transcrire les langues orientales du Turkestan et de la Sibérie. De même les lettres latines ont été appliquées à la plupart des idiomes de l'Afrique Equatoriale et méridionale, de l'Océanie et de l'Amérique, tandis que l'arabe, pour des raisons religieuses, sert à écrire le turc, le persan, l'hindoustani, le malais, le malgache et les langues du nord de l'Afrique; les Juifs ont habillé le français, l'allemand et l'espagnol de caractères hébraïques. En Europe, chaque peuple a modifié l'écri-

ture latine à son usage exclusif ; les Français ont écrit *ou* et *eu*, là où les Allemands mettent *u* et *ö* remplacé en scandinave par un *o* barré ; comme exemple de ces particularités spéciales, je rappellerai que la soufflante palatale forte est transcrite *ch* en français, *sh* en anglais, *sch* en allemand, *sk* en scandinave, *sz* en polonais, *s* en magyar, *sci* en italien et *x* en vieil espagnol et en portugais : cf. la Chimène de Corneille, de l'espagnol Ximena, qu'on écrit et qu'on prononce aujourd'hui avec la *jota*. Je dois rappeler à ce propos que, de toutes les langues néo-latines, c'est le français qui a le mieux conservé l'orthographe traditionnelle et étymologique ; aussi les réformateurs s'en sont-ils donné à cœur joie pour proposer des simplifications plus ou moins fantaisistes qui aboutissent, ainsi qu'on l'a dit ironiquement, à l'orthographe des cuisinières. Il en est de cette réforme comme de la langue universelle, qui ne saurait être faite de toutes pièces ni imposée par personne, mais qui sera le résultat d'un travail spontané ; la véritable réforme sera l'adoption de l'alphabet phonétique qui, entre autres choses, rendra familier le *w*, supprimera le *q* et l'*x*, remplacera *ch* par *s* sous-ponctué et *j* par *z* également sous-ponctué, *c* et *j* devant servir pour *tch* et *dj ;* on écrira conformément à la prononciation : *oiseau* par exemple deviendra *wazô*.

Une question extrêmement intéressante est celle du sens de l'écriture. Les dessins et les peintures préhistoriques ne nous donnent pas d'indications précises à cet égard, car les figures des animaux y sont tournées dans tous les sens. Mais toutes les anciennes écritures

se tracent de droite à gauche et les Chinois, qui rangent leurs caractères en colonnes verticales, font aller ces colonnes de droite à gauche. Les langues sémitiques ont conservé cette habitude jusqu'à nos jours, excepté l'assyrien qui s'est écrit de bonne heure de gauche à droite. Les alphabets dérivés du phénicien et écrits d'abord de droite à gauche, le sanskrit, le grec, le latin se sont retournés à une époque postérieure. On a même trouvé des inscriptions où les lignes successives s'écrivent alternativement dans les deux sens, ce qu'on a appelé *boustrophédon*, « marche des bœufs au labour ». Je crois, pour ma part, qu'il ne faut point y voir une transition, mais un caprice d'écrivain ou une fantaisie de graveur. Le changement a dû se faire tout d'un coup ; quelle peut en être la cause ? L'homme primitif était sans doute ambidextre ; mais peut-être à cause de la respiration et du mouvement du cœur, la main droite est-elle devenue plus active que la gauche et a-t-elle été réservée pour des actions plus énergiques, le maniement des armes et des outils, etc. C'est avec la main gauche qu'on aura commencé à écrire et naturellement de droite à gauche, plus tard la main droite continuant à l'emporter s'est emparée de l'écriture et en a changé le sens. Il n'est pas inutile de rappeler ici que les Indiens du sud classent leurs castes en deux grandes catégories, celles de la main droite qui comprennent les castes actives, agriculteurs, forgerons, orfèvres, etc., et celles de la main gauche qui contiennent les castes sédentaires, marchands, écrivains, etc. Tous ceux qui ont étudié le développement de l'intelligence et de la formation du langage chez les

enfants ont observé des cas assez nombreux d'atavisme ou, si l'on veut, de métamorphose régressive. Mon fils a appris à lire de très bonne heure; à deux ans et demi il savait toutes ses lettres et il aimait à les reconnaître dans les livres, sur les enseignes et les affiches des rues, mais il commençait toujours par la dernière lettre à droite de chaque mot. Lorsque il se mit à dessiner avec un crayon, il voulut aussi reproduire quelques lettres ; il les traçait toujours à l'envers, les Ꝑ et les Ꝑ par exemple regardant à gauche ; lorsqu'il eut appris à écrire normalement avec la plume tenue de la main droite, il continuait à dessiner au crayon de la main gauche et le plus souvent de droite à gauche. On m'a cité dernièrement le cas d'un petit garçon de cinq ans qui assemblait déjà les syllabes et qui, voyant à la dernière page d'un journal le mot *avis* imprimé en gros caractères, le lut *siva*, invoquant ainsi inconsciemment le redoutable dieu rénovateur du Panthéon bramanique.

Les journaux ont rapporté dernièrement un fait plus curieux encore : un petit Anglais de Chester-le-Street, comté de Durham (Angleterre), écrit non seulement de droite à gauche en retournant les lettres, mais il les renverse ; il mettra par exemple : ꓤmhꓤ pour AhmR, même en copiant un modèle placé sous ses yeux. On veut expliquer ce fait par un défaut de la vision, l'enfant ne rectifiant pas l'image produite sur la rétine par le cristallin ; mais il faudrait savoir s'il voit également la tête en bas tous les objets, maisons, arbres, hommes, etc. D'ailleurs, pour que sa rétine soit également impressionnée par le modèle et par la copie, il

faut que les deux images soient pareilles. L'observation est donc incomplète et l'explication insuffisante.

Comment écrivait-on, avec quoi et sur quoi ? En ce qui concerne les inscriptions proprement dites, elles ont toujours été gravées au ciseau, quelquefois peintes sur les rochers et les murailles. Les dessins des âges de pierre, sur des lamelles de corne ou d'ivoire, étaient tracées évidemment avec une pointe de silex, et les figures d'animaux des cavernes devaient être brossées avec un morceau de peau de bête encore garni de ses poils, plongé dans une solution de matière colorante, généralement de l'ocre jaune. Les Chinois, qui ont écrit de bonne heure se servaient de pinceaux formés de poils plutôt durs, maintenus dans de petits roseaux creux et trempés dans du noir de fumée liquéfié. Dans beaucoup d'autres pays on se servit aussi de roseaux, en latin *calamus* dont l'arabe a fait *qalam*, et d'une encre véritable : l'encre a été faite pendant bien longtemps avec une infusion à froid de noix de galle à laquelle on ajoutait un peu de gomme arabique et de la couperose ou sulfate de fer, ce qui produisait deux sels noirs qui coloraient le liquide. Quant au roseau, on le taillait en pointe pour le rendre plus souple et même, pour en faciliter l'usage, on fendait la pointe en deux. En Occident, on substitua de bonne heure aux roseaux les plumes de certains oiseaux, d'oie notamment ; il fallait un véritable talent pour bien tailler une plume, la coucher sur l'intérieur du médius de la main gauche, y faire avec le canif tenu de la main droite deux entailles successives, paraboliques, dont la dernière se terminait en pointe, puis d'un coup de canif rapide

diviser cette pointe en deux parties rigoureusement égales. C'est sous le règne de Louis-Philippe qu'on a commencé à se servir de plumes métalliques.

Le fer, d'ailleurs, était employé depuis longtemps pour l'écriture : parmi les peintures de Pompéi, on remarque le portrait d'un boulanger et de sa femme qui, par parenthèse, offrent des types encore ordinaires dans le pays ; la boulangère tient dans sa main droite un stylet, ce qui fait supposer que, dans l'antiquité comme aujourd'hui, c'étaient les femmes qui, dans le petit commerce, tenaient les comptes et faisaient les notes. Le stylet de fer est encore aujourd'hui d'un usage commun dans l'Inde, où cependant le papier, l'encre et la plume se répandent de plus en plus. C'est avec le stylet appelé dans le pays tamoul *éjuttâni*, « clou à lettres », qu'on grave les caractères sur des feuilles de palmier, qu'on enduit ensuite d'une matière colorante qui pénètre dans les creux formés par les lettres. Les stylets, longs de dix à vingt centimètres, sont pointus à l'une de leurs extrémités ; l'autre est disposée en forme de lame tranchante pour couper les feuilles, ou élargie en forme d'une petite masse ronde dont le poids facilite le travail de l'écrivain. Celui-ci prend la feuille blanche de la main gauche, l'appuie sur le côté du médius et la maintient entre l'index appuyé contre le bord supérieur et le pouce posé à plat sur la partie inférieure. La main droite prend alors le stylet, l'appuie sur la phalange moyenne du petit doigt, enferme la tige dans les trois doigts suivants et la presse fortement avec le pouce vers les deux tiers de sa hauteur ; souvent la pointe passe dans une petite

coche faite à l'ongle du pouce gauche ; c'est ainsi que les Indiens écrivent sans table, sans bureau, debout ou accroupis.

Les Romains tenaient le stylet comme nos graveurs leur burin, avec les trois premiers doigts de la main droite. Ils s'en servaient pour écrire sur des *tablettes*, petites planchettes évidées où l'on coulait une mince couche de cire. On peut en voir dans la salle d'exposition des manuscrits de la Bibliothèque nationale : elles proviennent de Pompéi ; la cire a en partie été fondue et brûlée, et il en reste des plaques minces toutes noires où l'écriture très difficile à lire apparaît comme une ligne blanche. Tous les Romains qui se respectaient devaient avoir sur eux, dans les plis de leur toge, un stylet et une tablette, et l'on se représente volontiers le bon Horace se promenant suivant son habitude sur la voie sacrée, pensant à je ne sais quelle baliverne et s'arrêtant pour écrire un mot qui lui inspirait ensuite une ode sublime ou une satyre ingénieuse. La boulangère de Pompéi devait tenir ses comptes sur des tablettes de ce genre, et chacun de ses clients devait avoir chez elle la sienne, comme les marchands de vin à Paris gardent les ardoises des cochers de la station voisine. Il n'y a pas encore un demi-siècle qu'on appelait en France tablette les carnets, calepins et porte-feuilles de poche. Je me reprocherais de ne pas mentionner ici les lamelles de plomb qu'on jetait dans les tombeaux et où étaient gravées des obsécrations contre les violateurs de sépultures, ni celles qu'on distribuait sans doute sur les champs de course, et où les chevaux pour lesquels on ne pariait pas

étaient voués aux accidents et aux pires mésaventures.

J'ai déjà parlé de *graffiti* : on en a trouvé un grand nombre à Pompéi, des alphabets et des vers de Virgile griffonnés par des écoliers, des réflexions philosophiques comme on en trouve dans notre Rabelais ; *felix cacans*, de ces formules populaires constituées par des mots de grands écrivains, comme le vers de Catulle : *Candida me docuit nigras odisse puellas* ; ou des « pont neuf » comme celui où un amant jaloux exprime le vœu que son rival soit dévoré par l'ours de la montagne. L'auteur devait être un de ces poètes crottés dont parle Martial :

Nigri fornicis ebrium poetam
Qui carbone rudi putrique creta
Scripsit carmina que legunt cacantes

Les Assyriens écrivaient leurs cunéiformes sur des briques et ils nous ont laissé ainsi un grand nombre de documents d'ordre public et d'intérêt privé.

Les Chinois connaissaient aussi les planchettes, mais de bonne heure ils firent du papier de soie ou de riz. Les premières *Sourates* du *Coran* ont été recueillies sur des peaux d'animaux, sur des morceaux d'étoffes et sur des omoplates de chameaux. Plus tard les Arabes ont employé le parchemin. Les Tibétains ont des manuscrits formés de longues bandes de cuir et les Indiens avaient une sorte de papier également en bandes rectangulaires ; ces bandes imitaient les feuilles de palmier qui étaient d'usage général ; il y en avait de plusieurs espèces mais la plus employée était la feuille de cocotier, plus longue et plus étroite, dont on enlevait la nervure médiane et dont on coupait les bouts pour la rendre

régulière. On y perçait deux trous à environ cinq centimètres de chacune des extrémités. Le copiste écrivait dans le sens de la longueur, laissant à gauche une marge pour le numérotage des feuillets et pour les titres des chapitres, où le premier mot de chaque strophe. Il ménageait un carré blanc autour des deux trous; quand le feuillet était rempli, il le retournait de haut en bas pour recommencer de l'autre côté. A la fin de l'ouvrage il mettait son nom, la date de l'achèvement du travail et quelque formule pieuse de bénédiction et de bon augure; puis il collationnait sa copie et rédigeait la table. Restait alors à relier le volume, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour ce faire, on enfermait le manuscrit entre deux ais de bois dur taillés exactement à la mesure des feuillets et percés comme eux de deux trous. Dans le trou de droite on passait une baguette en bois ou en fer, un peu longue, avec une grosse tête où s'attachait un cordon qui passait par le trou de gauche et qui s'appuyant sur les deux bouts de la baguette permettait de maintenir le livre fermé. Ces feuilles étaient très fragiles et exposées à mille causes de destruction; aussi ces manuscrits durent-ils rarement plus de trois cents ans. Les spécimens les plus anciens qu'on en possède sont deux feuillets qui datent du XIIe siècle et qu'on a retrouvés au Japon; ils contiennent des prières bouddhiques en sanskrit. Pour les document officiels qu'on voulait garder indéfiniment on usait de plaques de bronze reliées entre elles par un anneau, sur la soudure duquel était appliqué le sceau royal; on se servait encore de plaques de bronze au

XVIIIe siècle, mais elles étaient écrites en large et non plus en long.

Les Grecs et les Romains employaient le parchemin (pergaminum, parce que le meilleur venait de Pergam) et ils empruntèrent aux Egyptiens le papyrus qui a donné son nom à notre papier et qui était une écorce végétale unie et souple. On roulait les uns et les autres soit sur eux-mêmes, soit sur des manches de bois d'où le nom de volume, *volumen*. Les manuscrits sur papyrus étaient plutôt désignés sous l'appellation de livre, *liber*, « écorce », et comme ils étaient plus petits, chaque ouvrage pouvait se diviser en plusieurs livres. Les rouleaux n'étaient pas conservés comme chez nous sur des rayons ; on les plaçait debout avec des étiquettes dans des boites cylindriques qu'on appelait *capsa*, les manuscrits sur papyrus étant moins chers devaient être plus communs. Les libraires de Rome qui entretenaient des ateliers de copistes en avaient sans doute un grand nombre dans leur boutique où se réunissaient peut-être, comme chez nous, les érudits et les savants, pour s'entretenir des publications nouvelles et des événements du jour. Les anciens nous ont laissé beaucoup de manuscrits, surtout sur parchemin, mais un grand nombre se sont perdus ; on ne désespère pas d'en retrouver quelques-uns soit dans des collections non encore cataloguées, en Espagne, par exemple, soit dans la riche et grande ville d'Herculanum ; à Pompéi qui a été tout entière ensevelie sous la cendre on n'a rien trouvé ; mais Herculanum a été détruite par la lave et la lave qui brûle tout ne se répand pas uniformément et bien des maisons ont dû être épargnées ; le

gouvernement italien se propose de faire procéder aussi tôt que possible au déblaiement de la vieille cité campanienne. Déjà lors des premières fouilles, vers le milieu du XVIIIe siècle, on a trouvé dans une maison trois mille rouleaux de papyrus calcinés ; des amateurs patients et zélés ont entrepris d'en déchiffrer quelques-uns ; dans ce but ils collaient le commencement du rouleau sur des rubans et très lentement, petit à petit, arrivaient à dérouler les feuilles carbonisées.

Malheureusement les quelques ouvrages qui ont été ainsi lus, entre autres un traité musical, sont fort peu importants. Nous pouvons espérer néanmoins retrouver d'autres collections intactes et par là obtenir le complément des œuvres des grands écrivains comme Ennius, Tite-Live et Cicéron. Les *Annales* d'Ennius nous fixeront sur la valeur de ce poète dont Virgile, en bon courtisan qu'il était n'aimait pas le républicanisne ; il est cependant certain qu'il l'a beaucoup imité, ayant extrait, disait-il, des « perles du fumier de ce vieux poète ». Quant à Cicéron, nous attendons surtout sa *République* qu'on appelait encore au IVe siècle son chef-d'œuvre et dont un érudit du Ve siècle, Macrobe, nous avait conservé la fin sous le titre de : Le songe de Scipion.

Depuis 1823 une bonne fortune nous a rendu, quoique très incomplètement, un tiers environ de ce bel ouvrage. Le cardinal Mai, un des plus savants prélats de Rome, s'aperçut un jour qu'un manuscrit de saint Augustin, lui même incomplet, était un *palimpseste* ; on appelle ainsi des manuscrits sur parchemin qui ont été grattés ou lavés pour recevoir une écriture nouvelle. Le par-

chemin était en effet rare et assez cher ; dans le cours du moyen âge les moines ne se faisaient pas faute de recourir à ce procédé ; il leur arrivait même de couper les feuillets en petits morceaux pour y inscrire des prières ou des formules pieuses qu'ils vendaient aux gens du pays ; les savants modernes, grâce à des réactifs chimiques et en s'aidant des traits oubliés par le grattoir, ont pu faire reparaître en grande partie l'ancienne écriture. On a découvert de la sorte des textes précieux et des variantes intéressantes ; le palimpseste du cardinal Mai était formé de feuillets pris à une magnifique copie, en grosses lettres, de la *République*, aux trois premiers livres surtout.

D'autres circonstances particulières ont amené des découvertes analogues. En Égypte, dans les Pyramides et dans ce que j'appellerais un peu irrévérencieusement l'emballage des momies, on a rencontré des fragments de livres antiques, des vers d'Homère. Autour d'une momie qui est aujourd'hui à Agram (Zagreb), était une large bande d'étoffe avec un long texte étrusque, le plus important que l'on connaisse jusqu'à présent. Tout récemment on a trouvé des morceaux de Ménandre, entre autre une comédie presque entière, la *Samienne* ; on n'avait jusqu'ici de ce célèbre comique grec, imité par Térence, que des vers isolés : la découverte nouvelle paraît plutôt fâcheuse pour la grande réputation de ce poète, mais il restera toujours immortel par ce seul vers : « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme ne saurait m'être étranger. »

Les parchemins n'étaient pas toujours roulés en

volumes; ils étaient aussi taillés en feuilles rectangulaires qu'on pliait par le milieu et qu'on assemblait en cahiers comme nos livres modernes. C'était plus commode et on pouvait en faire de tous les formats : Martial parle d'un tout petit Virgile orné du portrait de l'auteur,

Quam brevis imminsum cepit membrana Maronem!
Ipsius vultus prima tabella gerit.

Ces deux vers que j'ai mis pour épigraphe au Virgile de Pickering, en deux volumes, le plus petit Virgile imprimé connu, nous apprennent qu'on donnait le nom de *tabella* à chacun des feuillets. Le goût des livres minuscules s'est continué jusqu'à nos jours : le plus petit qui existe a été publié en 1900 par MM. Hoepli frères, de Milan; entièrement composé en caractères mobiles, il mesure 15 mm. de hauteur sur 11,5 de large et 5,5 d'épaisseur. Le plus grand volume qui ait été imprimé et pour lequel il avait fallu coller l'une au-dessus de l'autre plusieurs feuilles de papier, avait parait-il, une toise de haut, soit un peu moins de deux mètres.

Les calligraphes se sont plu de tous temps à ces jeux : on cite un écrivain grec qui fit entrer toute l'*Iliade* dans une coquille de noix; un autre écrivit un certain poème assez long sur un grain de blé; pendant les premières années de la Restauration, on vendait couramment en France les portraits de la « famille royale » dessinés sur un morceau de carton de la dimension d'une pièce de cinq francs, au dos duquel une main patiente avait copié le testament de Louis XVI,

qui forme ordinairement quatre pages petit in-4° ; c'est qu'à cette époque la calligraphie était à la fois un art et une profession ; son importance avait grandi pendant le moyen âge depuis que la décadence de la civilisation romaine avait rendu l'ignorance générale. Dans beaucoup de pays, dans les provinces basques de l'Espagne par exemple, les corps élus étaient assistés d'un secrétaire, écrivain assermenté qui faisait la correspondance administrative et dressait les procès-verbaux sans prendre aucunement part aux délibérations. Il n'y a pas bien longtemps encore qu'il existait dans nos grandes villes des écrivains publics fort achalandés. On en trouve communément en Orient, et l'on raconte en Perse l'anecdote assez plaisante d'un de ces écrivains qui refusa un jour de remplir la tâche qu'on lui confiait, sous prétexte qu'il avait mal aux pieds ; comme son client de passage s'étonnait, il lui expliqua qu'il écrivait très mal, que lui seul pouvait déchiffrer son écriture et qu'on l'envoyait toujours chercher pour lire ce qu'il avait écrit.

Le latin a continué pendant longtemps à être en Europe la langue écrite, et c'est seulement à partir du XIIe siècle que l'idiome vulgaire commence à devenir d'usage courant, sans parler du serment de Louis le Germanique et de la chanson de Sainte-Eulalie. Dans le midi de la France, les dialectes du provençal ont précédé le français : les registres municipaux de Bayonne, en latin d'abord, puis en gascon, n'ont été rédigés en français qu'après la guerre de cent ans. Les manuscrits du moyen âge forment trois catégories : les ouvrages littéraires, les registres des églises et des

communes et les actes publics ou privés. Pour les premiers et les derniers, on se servait encore du parchemin, du vélin (peau de veau) et quelquefois du papyrus ; mais pour les seconds et aussi pour les troisièmes, on employa le papier dès que l'usage en fut généralisé : on le fit d'abord en coton, et probablement la fabrication en fut apportée par les Arabes, car en Perse et surtout dans l'Inde, outre le papier de riz on en faisait en coton ; on le colorait en rose ou en vert clair avec des encadrements et des fleurons rouges ou dorés. Depuis le XVIIIe siècle, on fait dans la province de Madras un papier très commun, rugueux, cassant, épais, où il entre de la paille de riz et de la bouse de vache, qui lui donne une teinte jaune ou chamois foncé ; il est appelé *chany*.

Mais en Europe, le papier de coton fut trouvé peu résistant ; on en fit avec des chiffons de toile, qui donnèrent de meilleurs résultats ; pendant de longs siècles le papier fut fabriqué à bras, dans des cuves où la pâte était étendue sur des châssis rectangulaires, dont les traverses laissaient sur des feuilles leur marque en longues lignes appelées *pontuseaux*, ce qui permettait de retrouver la dimension première de la feuille. Les papiers, en effet, avaient des dimensions fixes ; il y avait entre autre *le Grand Aigle* (0^m98 sur 0^m67), *le Super-Royal* (0^m76 sur 0^m52), *le Carré simple* (0^m54 sur 0^m42), *le Coquille ordinaire* (0^m54 sur 0^m42), *l'Ecu simple* (0^m51 sur 0^m38), *le Pot* (0^m39 sur 0^m31), etc., etc.

On sait que les formats des livres imprimés étaient déterminés par le pliage de chaque feuille : pour l'in-

folio, elle était pliée par le milieu, ce qui donnait quatre pages ; l'in-4° avait quatre plis et huit pages et ainsi de suite. Il y eut aussi des formats mixtes, dans lesquels les feuilles étaient coupées en parties inégales, imprimées séparément, l'in-12 de 24 pages et l'in-18 de 36 ; mais aujourd'hui les formats ne correspondent plus à ces habitudes, car le papier est fait à la mécanique et ses dimensions sont extrêmement variables. On en fait même avec du bois tendre.

L'écriture des manuscrits fut aussi la même que chez les Romains, mais elle se modifia considérablement dans le cours des âges. Son histoire se divise en deux périodes principales, avant et après le XIIIe siècle ; dans la première, elle fut successivement *capitale*, *unciale* (la onzième partie du pied romain) ou capitale arrondie, *minuscule* et *cursive*. La seconde commence au gothique, appellation aussi improprement appliquée qu'à l'architecture. On trouve ensuite l'écriture diplomatique de plus en plus allongée, prolongée même par des traits et des courbes qui la rendent presque indéchiffrable. A partir du XVIe siècle, elle se simplifie, s'incline de plus en plus vers la droite et forme la *bâtarde*, la *coulée*, l'*anglaise*. D'une sorte de réaction naquit la *ronde* pour laquelle on coupe obliquement de gauche à droite le bec de la plume. Les Arabes qui écrivent de droite à gauche, taillent leur *qalam* en sens inverse.

Les documents de peu d'étendue étaient composés de morceaux de papier ou de parchemin qu'on nommait *carta*, *charta*, d'où le mot « charte ». Les manuscrits formés de plusieurs cahiers réunis ont reçu le

nom de *codex*. Sur les chartes ou les diplômes (pliés en deux) les grands seigneurs, les contractants, les secrétaires apposaient leur signature quand ils savaient écrire et l'empreinte de leur sceau en cire, souvent séparé et rattaché à l'acte original par un ruban ou un cordon de couleur.

L'encre était généralement noire mais on employait aussi des encres d'or, d'argent, rouge, verte et même bleue ; ces dernières servaient surtout pour les initiales, les ornements, les enluminures. Il y a cependant des manuscrits entiers en couleur ; le manuscrit le plus ancien des langues germaniques, la bible de l'évêque Wulphila, est un codex en lettres d'argent conservé à la Bibliothèque d'Upsal. On avait souvent l'habitude d'encadrer d'un ou de deux traits rouges les pages des manuscrits dont les lignes étaient aussi séparées les unes des autres de la même façon.

Ces habitudes se conservèrent dans les premiers livres imprimés et même, plus d'un siècle après, les bibliophiles faisaient *régler* en rouge les volumes importants qu'ils acquerraient. On sait comment l'imprimerie fut inventée ; les Chinois employaient depuis longtemps des planchettes de bois tendre où les caractères gravés à l'envers étaient enduits d'encre et appliqués sur du papier, ce qui permettait la multiplicité des copies. La *xylographie*, ainsi désignait-on le procédé, était connue en Europe, sans doute depuis les croisades, et Gutemberg ne fit que perfectionner le système en substituant aux planches de bois fragiles et peu durables des planches métalliques ; son associé P. Schœffer imagina de séparer les caractères et l'on

a pu dire avec raison que ce sont les caractères mobiles qui ont donné la vie à l'art typographique.

Les Chinois ont eu bien avant les Européens des caractères mobiles. Stanislas Julien nous a appris qu'un artiste y avait fabriqué des caractères en porcelaine ou autre pâte durcie qu'ils mettaient dans des petites cases dont le fond était couvert d'un enduit fusible ; en passant les planches sur le feu on y rendait les lettres adhérentes et l'on pouvait ainsi imprimer à de nombreux exemplaires.

Au XIVe siècle, on se servit en Chine et en Corée, de lettres séparées en cuivre fondu, les Assyriens écrivaient évidemment sur leurs briques, alors qu'elles étaient encore molles à l'aide de poinçons ou de cachets.

Les caractères d'imprimerie sont en plomb mêlé d'antimoine qui les rend plus solides sans rien leur ôter de leur fusibilité. Ce sont de petits parallélipipèdes : la lettre qu'on nomme *l'œil* est gravée au sommet, la hauteur du rectangle de base donne la dimension en points typographiques c'est-à-dire en tiers de millimètre. Il y a des caractères de cinq points dits *Parisienne*, de six *Non-pareille*, de huit *Gaillarde*, de neuf *Petit-Romain*; de onze *Cicéro*; de douze *Saint-Augustin*, etc., et en fin de soixante-douze *Triple Canon*; ces noms sont aujourd'hui tombés en désuétude. Les gros caractères qui ne servent que pour les affiches sont en bois dur.

Les pages composées en caractères mobiles sont réunies dans des *formes* dont il faut deux pour chaque feuille et elles y sont arrangées de façon à pouvoir se suivre quand la feuille est pliée ; c'est ce qu'on appelle

l'*imposition*. Les formes sont portées à la presse ; elles y étaient encrées d'abord avec des tampons puis avec des rouleaux. Les premières presses se maneuvraient à bras, puis à la mécanique. On leur appliqua plus tard la vapeur, on inventa plus récemment les presses à retiration, à réaction et les machines rotatives.

Grâce au clichage, qui est en somme un retour aux procédés primitifs, mais qui permet de multiplier les formes, on peut tirer aujourd'hui en une heure des milliers d'exemplaires d'un ouvrage ou d'un journal, alors qu'au XVIe siècle on ne pouvait en faire que vingt ou trente. L'imprimerie est aujourd'hui une industrie, une entreprise commerciale ; les premiers imprimeurs étaient de véritables savants, et il convient de citer au moins, les noms des Alde de Venise, des Plantin d'Anvers, des Estienne de Paris et des Elzévir de Leyde.

De tout temps, les livres auxquels on tenait étaient l'objet de soins particuliers ; on les conservait dans des étuis, des boites, des coffres, des armoires, ils étaient le plus souvent recouverts d'une feuille blanche. Jusqu'au XVIIIe siècle la plupart des livres mis dans le commerce étaient rognés et couverts de parchemin ; ce parchemin était quelquefois collé sur des morceaux de carton ; c'est le point de départ de la reliure moderne. Mais au moyen âge les manuscrits précieux étaient reliés en bois, en carton ou en cuir avec des fermoirs, et on y appliquait des ornements d'or ou d'argent et des plaques d'ivoire artistement sculptées ; des pierres précieuses y étaient enchassées, on peut en voir de nombreux spécimens à l'exposition permanente de la Bibliothèque Nationale.

Au XVIIIe siècle, les livres étaient ordinairement reliés en cuir commun et les tranches rognées étaient peintes en rouge. Aujourd'hui les livres sortant de l'imprimerie sont brochés, sauf en Angleterre où on les recouvre de carton revêtu de toile noire, bleue ou rouge. Le brochage consiste à coller sur le dos des feuille cousues ensemble et non coupées, une couverture ordinairement jaune où est reproduit le titre de l'ouvrage. Il ne faut pas faire relier un livre avant que six mois se soient écoulés depuis l'impression, pour que l'encre soit bien sèche. Le relieur, en effet, a coutume de battre le volume avec un marteau pour lui donner plus de consistance et effacer les plis, le dos reste un peu plus large ce qui facilite l'emboîtement dans la reliure. Le volume est alors rogné à la mécanique et lorsqu'on veut conserver le souvenir de ses dimensions primitives, on plie le coin de quelques feuillets : ils échappent ainsi au ciseau et deviennent ce qu'on appelle un *témoin*.

Les coutures dorsales sont maintenues par des cordons qui s'attachent aux cartons des *plats* et qui constituent les *nervures*. Les cartons, un peu plus grands que le volume pour le mieux protéger, sont recouverts de parchemin, de vélin, de peau de truie, et d'autres peaux animales teintes en couleurs : maroquin (peau de chèvre), veau, chagrin (peau de mulet ou d'âne), basane (peau de mouton). Les tranches sont dorées ou peintes : on a pratiqué naguère l'*antiquage :* en courbant les feuillets, on y mettait de la couleur ou on y faisait de véritables dessins puis en recourbant en sens inverse on faisait un autre travail de

même nature. Les reliures sont jansénistes, c'est-à-dire absolument nues ou décorées de filets, de fleurons, d'écussons, de dentelles au petit fer, etc. Il y a des demi-reliures dans lesquelles le dos et la partie adjacente des plats sont seules recouvertes de peaux.

Les bibliophiles aiment à faire faire des demi-reliures avec coins en ne rognant que la tête des feuillets, que l'on dore : la dorure n'est pas un ornement d'élégance, mais elle empêche les piqûres de vers; aussi, quand un livre doré sur tranches a des trous de vers on peut être sûr qu'ils ont été faits avant la reliure. J'ai pu faire sur un exemplaire d'un livre très rare une constatation intéressante ; il s'agissait du Nouveau Testament basque, imprimé en 1571 à la Rochelle par les soins de Jeanne d'Albret. La bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire, où j'avais remarqué des piqûres isolées, ce qui m'avait fait penser que le volume avait été formé, comme cela s'est fait souvent, avec les meilleurs feuillets de plusieurs autres. Mais en y regardant de plus près, je m'aperçus que ces piqûres se correspondaient exactement de huit en huit feuillets, et je pus même en déterminer le commencement et la fin. La conclusion s'imposait : l'insecte avait fait son œuvre sur un exemplaire en feuilles non pliées, posées à plat les unes sur les autres dans un grenier ou au fond du magasin.

Les grands relieurs signent, c'est-à-dire mettent leur nom sur les livres sortis de leurs mains ; parmi les plus célèbres, il faut nommer Bauzonnet, Bozérian, Deróme, Duru, Le Gascon, Simier, Capé, etc. Les bibliophiles collent au verso des couvertures leurs

ex-libris : il en est de fort intéressants, comme celui de Prosper Marchand, qui représente l'action charitable du bon samaritain. Les plus belles reliures sont en mosaïque, c'est-à-dire de petites pièces de cuir de couleurs variées ; la bibliothèque qui en compte le plus grand nombre est celle de M. J.-E. de Rothschild ; cette bibliothèque et celle du duc d'Aumale à Chantilly sont les deux bibliothèques particulières les plus importantes qui aient jamais été formées. De toutes les bibliothèques publiques, la plus considérable est notre Bibliothèque Nationale avec ses quatre *départements :* imprimés, manuscrits, estampes, monnaies et médailles.

La plus belle bibliothèque de l'antiquité fut celle du Sérapéum à Alexandrie ; fondée par les Ptolémées, elle comptait plus de trois cent mille volumes et fut stupidement détruite par les chrétiens aux premiers siècles de notre ère. Outre les achats et les dons elle s'enrichissait par un procédé très ingénieux : les voyageurs qui arrivaient en Egypte étaient tenus de remettre aux employés de la douane tous les manuscrits dont ils étaient porteurs, on les envoyait à Alexandrie ; si la bibliothèque possédait déjà l'ouvrage on se bornait à prendre note des variantes et on rendait le livre à son propriétaire, mais si on ne l'avait pas, on gardait l'original et on ne rendait qu'une copie aussi fidèle que possible.

Dans cette rapide esquisse de l'histoire de l'écriture, nous nous sommes occupés tout d'abord des dessins et des peintures préhistoriques et nous avons terminé par le livre moderne, par le journal, qui, tiré à des

millions d'exemplaires, va répandre tous les jours d'un bout à l'autre du monde la bonne nouvelle et quelquefois la mauvaise. A ce propos, la pensée se reporte instinctivement au mot de Claude Frollo à Louis XI lorsqu'il lui montre Notre-Dame d'une main et de l'autre un livre imprimé : « Ceci tuera cela ». Victor Hugo a-t-il voulu dire que le livre était l'ennemi de l'Eglise, que la lecture amènerait la destruction des édifices religieux? Non, sans doute ; notre grand poète a pris le livre comme l'instrument du progrès rénovateur, alors que l'Eglise représente la tradition conservatrice ; or, le progrès est l'ennemi naturel de la tradition parce qu'il interrompt les routines, qu'il efface les préjugés et qu'il supprime les superstitions. Mais, matériellement, les hommes de science et de progrès ne détruisent rien : ce n'est pas nous qui incendions les bibliothèques et les musées, qui bombardons les hôpitaux et les églises, qui assassinons les vieillards et les enfants, qui violons les femmes et les jeunes filles. Ces crimes ont toujours été la conséquence de l'esprit militaire associé au mysticisme ou fanatisme religieux. Nous, nous respectons ce qui est la vie quotidienne de l'homme, nous conservons ce qui fait l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi nous respecterons ces pauvres églises de campagne entourées de cimetières fleuris où tant de générations sont venues pleurer leurs morts. Nous conserverons ces vieilles cathédrales où tant de coupables sont venus confesser leurs fautes, où tant d'âmes souffrantes sont venues chercher la consolation dans l'espoir d'une vie future plus heureuse, où tant d'esprits inquiets sont venus demander

le repos et l'oubli à la paix silencieuse des voûtes profondes, à la majesté des cérémonies et des fêtes. Non seulement nous les conserverons, mais nous les entretiendrons, nous les réparerons, nous les achèverons, nous les dégagerons des constructions parasites qui trop souvent les enlaidissent et les enserrent; et tandis que le soleil les éclairera de toute sa lumière, tandis qu'elles resteront debout toujours ouvertes à la piété des fidèles, tandis qu'elles dresseront vers le ciel leurs clochers audacieux comme pour attester les aspirations éternelles de l'âme humaine vers l'idéal, la société moderne régénérée par la science, émancipée par le travail, poursuivra son évolution progressive dans la sérénité de la justice et la splendeur de la vérité.

Julien Vinson.

UN APPEL ALLEMAND

Aux Cipayes de l'Armée Anglaise

Le 13 octobre 1915, un officier français recueillait, dans une de nos tranchées, une feuille de papier qui avait été lancée d'un aéroplane ennemi. La feuille portait au recto une gravure sur bois fort bien exécutée, qui représentait des soldats hindous occupés à des jeux sportifs sous le regard bienveillant d'officiers et de soldats allemands. Le dessin était suivi d'un texte en caractères étrangers ; on supposa, avec raison, que c'était un document en langue indienne, destiné aux cipayes de l'armée anglaise, qu'on avait jeté par erreur dans nos lignes.

Le document, envoyé à Paris, m'a été communiqué. Il est écrit dans un de ces alphabets du nord de l'Inde, qui sont dérivés de l'écriture sanscrite et rédigé en mauvais hindi.

Au-dessus de l'image est la légende : Jarman kêmp mên hindûstânî sipâhî « soldats de l'Hindoustan dans un camp allemand ».

Au-dessous de l'image, se développe le texte dont les deux premières lignes sont en gros caractères :

Saptembar mahinê tak Jarmanon âur Austriânon kê hâth mên thê

qaidê.....	2.020.720	Khalim Jarmanon kê hâth mên
tôpên.....	10.900	
maṣinagân.....	3.560	

dusmânôn sê jêtê huê. Hice inglistan sê bhy adhik barê hai. Angrêzôn nê tumhên kahâ thâ kih : yuddh dô mahinê rahêgâ, tadaantar apnê dêṣ kô wâpas jâ sakôgê. Unhôn nê bhi tumhên kahâ thâ kih : Jarmân tîn mahinê mên bûkh mar jâêngê unkê pâs yuddh ky samâgrê nahîn Russe aûr Itali - walê unkô parôyît - karêngê Angrêz âur frânsi si un par dhâwâ karêngê âur unkô mâr mâr kar Bailjiam âur Frâns sê nikal dêngê âur jêt kâ jhaṇḍa laharâte houe, Jarmanî kî shazadanimen jâ pravech-karenge. Paraṃtu tum svayam dêkhtê hô kih : yih sab jûth hai ; khâne pinê men bhi tumhên baṛê taqlifên rahê hain, âgâmi kâl men yih bhî aûr adhik hogin.

« Jusqu'au mois de septembre, dans les mains des Allemands et des Autrichiens, ont été 2.020.720 prisonniers, 10.900 canons, 3.560 mitrailleuses, inutiles dans les mains des Allemands.

» Dans ces prises, la part des Anglais a été la plus considérable. Les Anglais vous ont dit que la guerre durerait deux mois et qu'aussitôt après vous vous en retourneriez dans votre pays ; ils vous ont dit aussi : qu'au bout de trois mois les Allemands mourraient de faim, qu'ils n'ont plus de matériel de guerre ; que les Russes et les Italiens les vaincront, que les Anglais et les Français se précipiteront sur eux et les chasseront de la France et de la Belgique et pénétreront dans l'empire d'Allemagne. Mais vous voyez par vous-mêmes que tout cela n'est que mensonge (que les Anglais éprouvent de grandes difficultés pour leur ra-

vitaillement et que ces difficultés deviendront de plus en plus grandes) ».

On remarquera que les noms de peuples et de pays sont transcrits d'après la forme et la prononciation anglaise, excepté le mot France qui est connu dans l'Inde ; *angrêzî* est, en hindoustani, la forme habituelle pour anglais ; mais on se rappellera que l'insurrection des cipayes a commencé à Mirat par le cri de : *mârô Firingî kô* « tuez les Franguis », c'est-à-dire les Francs, les Européens.

On remarquera aussi que, dans les mots empruntés, l'*e* bref est remplacé par *a* : Jarman, Balgian, Saptambar ; l'*e* bref manque, en effet, à l'alphabet devanagari. Ce détail révèle un homme de science et d'étude : le document n'a pas été composé ou traduit par un interprète ou un traducteur vulgaire, par un prisonnier anglais ou indien ; il a pour auteur très probablement un professeur ou un étudiant de quelque université allemande qui sait le sanscrit et qui s'est largement aidé de la grammaire et du dictionnaire, comme le prouve surabondamment l'allure générale du morceau et certains mots extraordinaires : l'adjectif *hindûstânî*; le pronom *svayam*, etc.

Le document est d'ailleurs assez faible, et je doute qu'il ait pu avoir une influence quelconque sur les Hindous entre les mains desquels il sera tombé ; beaucoup d'entre eux qui ne parlent pas l'hindi ne l'auront pas compris ; les autres, si par hasard ils souffrent de la domination anglaise et s'ils rêvent de l'indépendance de leur patrie, savent très bien que le moment n'est

pas opportun, que l'heure n'est pas venue et que l'appui de l'Allemagne ne pourrait leur être d'aucune utilité. L'insurrection de 1857 a eu le grave défaut d'être uniquement militaire, exclusivement musulmane, et de vouloir rétablir l'empire des grands mogols, ce colosse aux pieds d'argile, dont la bataille de Saint-Thomé gagnée, le 5 novembre 1746, par une poignée de Français sur une très nombreuse armée indienne, a montré pour la première fois la fragilité. Dix-neuf ans plus tard, l'empereur Châ Âlam se remettait entre les mains de l'Angleterre ; ses deux successeurs n'ont été que des souverains nominaux et le dernier, Bahâdûr Châ, qui s'était laissé entraîner dans l'aventure de 1857, est mort misérablement en exil.

L'indépendance de l'Inde arrivera nécessairement, peut-être plus vite qu'on ne le pense, soit par un soulèvement général plutôt pacifique, irrésistible à cause du nombre et de la cohésion de trois cent millions d'hommes, soit par la transition d'un protectorat britannique. Cette dernière solution a été indiquée par d'éminents administrateurs anglais ; mais la première a toutes les préférences des brahmanes qui ont pris la direction du mouvement *svadèçī* « autonomiste » qui a commencé au Bengale il y a quinze ans. Quoiqu'il en soit et en attendant, les Indiens ont compris que la guerre actuelle est la lutte de la civilisation contre la barbarie, de la liberté contre l'absolutisme autoritaire, et ils se sont rangés résolument à côté de la France et de l'Angleterre, donnant ainsi une preuve incontestable d'intelligence, de clairvoyance et de bon sens.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

La langue chinoise parlée, grammaire du Kwan-hwa septentrional, par Maurice Courant. Lyon, 1914, gr. in-8°, xx-375 p.

M. Courant est bien connu pour ses travaux sur les langues de l'extrême Orient, et en particulier sur le chinois, le japonais et le coréen. Le nouveau livre qu'il nous donne, bien fait, bien imprimé, de bonne apparence, ne peut qu'ajouter à ses mérites et augmenter sa réputation. C'est une grammaire chinoise, mais bien qu'elle ne s'occupe que de l'idiome parlé dans une province du nord, elle présente un caractère scientifique très marqué ; et nous y trouvons à la fois ordre, méthode, précision et clarté. Tout au plus ferai-je quelques réserves sur certains points de détails, sur certains termes, par exemple l'emploi de la logomachie des néo-grammairiens allemands.

La phonétique et l'écriture, qu'il faut soigneusement distinguer, tiennent naturellement une place considérable dans le livre. On a voulu souvent, pour les idiomes isolants, confondre la grammaire avec l'écriture, mais il y aura toujours cette différence que l'écriture est la représentation de la parole, et que la parole est la forme de la pensée. Les anciens grammairiens hébreux et arabes sont tombés dans la même erreur, ce qui les conduisit à la trilittéralité des ra-

cines, à la quiescence des lettres, aux mutations des points, à la concavité des verbes, à la brisure des pluriels et autres conceptions désordonnées. Des trois systèmes d'écritures : synthétique, figurative ou idéo grammatique ; — collective ou syllabique ; — analytique ou alphabétique ; — les sémites sont arrivés au dernier, mais sont restés à son commencement.

Ils ont distingué les voyelles des consonnès et, des lettres syllabiques, ils ont dégagé les sons vocaliques : ils n'ont plus écrit *ba, bi, bu* au moyen de trois caractères différents, mais ils les ont ramenés à un seul, B ; plus tard, on a ajouté des signes extérieurs pour indiquer les voyelles qui devaient être jointes aux consonnes. Pour affirmer le principe de l'écriture uniquement consonnantique, ils ont fait de véritables consonnes avec les aspirations forte et faible, ALPH et AYN ; les semi-voyelles *y* et *w* étaient aussi considérées comme des consonnes. Ceux qui ont emprunté aux sémites leur alphabet ont été plus loin, ils ont voulu faciliter la lecture en écrivant les voyelles séparément des consonnes : ALPH et AYN sont devenus *a* et *o ;* les gutturales ont formé d'une part *h* fort et *h* faible et, d'autre part, *é* bref et *ê* long ; les semi-voyelles ont été dédoublées pour faire *i* et *u*.

L'écriture chinoise en est encore au premier degré. Abel Rémusat a admirablement montré l'origine et le développement des idéogrammes. A l'origine, la vue du dessin suggérait le nom de l'objet, puis, l'habitude aidant, le dessin est devenu l'expression du son, du mot, et la pensée de l'objet est devenue secondaire. Alors, la forme du caractère a pu s'altérer, d'où, entre

autres motifs, les divers types ou, si l'on veut, les diverses *clefs* de l'écriture chinoise.

M. Courant prend les idéogrammes sous la forme moderne la plus habituelle et nous fait un véritable cours de calligraphie chinoise. Il nous enseigne les procédés graphiques, nous explique les *traits* et leur classement en 214 types (de un à dix-sept traits) qu'on a appelés *clefs* parce qu'elles permettent de chercher les mots dans le dictionnaire.

Ici se pose la grosse question de la transcription ou plutôt de la transformation de l'écriture. Beaucoup d'Européens, voyageurs, marchands, prêtres, pour la plupart, voudraient voir les Chinois abandonner leurs vieilles habitudes et adopter l'alphabet latin qui, réellement, n'est pas uniforme, car chaque peuple en prononce les lettres d'une façon différente. Les Anglais ont adapté aux langues de l'Inde une transcription romanisée phonétique qui sert fort peu du reste et qui laisse à désirer ; mais la phonétique de l'Inde n'est rien par rapport à celle de la Chine. Voudrait-on imposer à quatre cent millions d'hommes l'horrible et sauvage système inventé par les missionnaires et qu'on prétend généraliser en Cochinchine, où chaque lettre est surchargée de points, de barres, de cercles, de traits et de marques diverses ? C'est absolument rébarbatif. Je préfère les idéogrammes. Est-il donc si long et si difficile d'apprendre les mille ou douze cents caractères qui suffisent pour l'usage ordinaire ? Au fond, on se demande s'il n'y aurait pas là, comme pour la question de la langue universelle, de la paresse, la peur du travail, la crainte de l'effort, le désir

de faire vite et par à peu près. Certes, je crois que les Chinois auraient raison d'adopter un alphabet analytique; mais pourquoi ne le formeraient-ils pas eux-mêmes ? Ils n'auraient qu'à prendre, parmi les mots commençant par les voyelles et les consonnes, ceux qui sont les plus simples et les plus caractéristiques, et à leur donner la valeur de ces voyelles et de ces consonnes. Les tons seraient indiqués, comme dans la musique, par des signes spéciaux. Je ne vois pas d'autre solution au problème.

Julien VINSON.

Smithsonian Institute. Bureau of American ethnology. Bulletin n° 56. Washington, 1914, in-8°, 76 p.

Contient un très intéressant travail de MM. G. Henderson et J.-R. Harrington, sur la *Ethnozoologie* des Indiens Tewa.

110th Report of the british and foreign Bible Society for the year inding march 1914. London, 1914, in-8°, xviij-539 (234)-32 p., 8 cartes.

Ce rapport, non moins intéressant que les précédents, témoigne de l'activité inlassable de la grande Société religieuse qui nous intéresse surtout au point de vue linguistique. Elle en est aujourd'hui à son 474e idiome, dont six figurent sur la liste pour la première fois : le *Kopu* (Chine occidentale), le *Mawken* (Birmanie), le *Car Nicobarais* (baie du Bengale), le *Manchad* (Tibet occidental), le *Ruanda* (entre le lac Victoria et le Tanganyika), et le *Addo* (dans la Nigeria du sud).

J. V.

Gouvernement of Madras Public Département, n° 26th August 1914, 105-5 pages, petit in-folio.

L'inscription murale et les documents sur plaques de bronze, recueillis en 1913-1914, forment une importante contribution à l'histoire du sud de l'Inde. J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois que les Indiens n'ont pas le sens de l'histoire, n'ont pas l'esprit de méthode et de précision nécessaire, ils possèdent fort peu de textes historiques; les inscriptions des pagodes ont été successivement ajoutées les unes après les autres, ce qui permet d'établir leur âge relatif ; les plus anciennes vont du IVe au VIIe siècle de notre ère. Les *gôpuras* des pagodes contiennent des quantités de figures sculptées, dont le rapport reproduit 97 specimens représentant la danse du dieu Çiva. La pagode à laquelle ils appartiennent était de dimensions modestes, comme le prouve le nom tamoul *çit't'ambalam* « petite assemblée », qui a été transcrit en sanskrit *sidambaram ;* c'est le sanctuaire çivaiste le plus célèbre de la côte orientale : il est à peu près à moitié chemin entre Pondichéry et Karikal.

On ne peut que féliciter le savant épigraphiste de Madras de son zèle et de son activité. Mais pourquoi ne reprend-on pas la publication des inscriptions tamoules du sud de l'Inde, si bien commencée par M. E. Hultzsch, qui a créé et dirigé le premier cet important service ? J. V.

Suomalais-ugrilaisen Seuran Toimituksia. — Mémoires de la Société finno-ougrienne. Helsingfors, 1913-1914, 5 vol. gr. in-8° — XXXI, (iv)-xxx-125 p. ;

XXXII, (vj)-205 p.; XXXIII, (ij)-xiv-216 p. et 2 cartes; XXXIV, (ij)-xvj-230 p., XXXV, 224 p.; portrait et figures.

Cinq mémoires, dont quatre en allemand et un en suomi : 1° Estnisch-finnischen Runenmelodien, par Armas Launis; 2° die Wassergottheiten der finnisch-ugrischen Völker, par Uno Holmberg; 3° Lautgeschichtliche Untersuchung über den kodaferschen dialekt par Lauri Kettunen; 4° Vokalismus des kodaferschen dialekts par le même; 5° Mélanges en l'honneur de Kaarle Krohn (Kansatieteellisiä Tutkielmia), par divers auteurs, — 17 articles paginés séparément.

J. V.

L'imprimerie bordelaise et les livres basques, par Ernest Labadie. Pau, Lescher-Montouë, 1913, 22 p., in-8°.

Le nom du savant bibliophile bordelais est, à lui seul, une garantie de l'excellence de son travail; l'importante collection qu'il a formée de livres imprimés à Bordeaux l'a mis à même de connaître une foule de détails auparavant inconnus. Il s'occupe aujourd'hui des livres en langue basque qui ont été imprimés à Bordeaux à partir du XVIIe siècle. On sait en effet qu'à Bayonne, la ville la plus voisine du pays basque, il n'y eut vraiment d'imprimerie qu'à la fin de ce siècle, et encore n'eut-elle longtemps que peu d'importance.

Mais excellent ne veut pas dire parfait, et je dois présenter ici quelques observations.

P. 10, l'ouvrage d'Haramboure, de 1635 et non 1625,

a eu au moins quatre impressions, toutes probablement datées de Bordeaux ; la dernière, de 1690 environ, est double, en ce sens qu'il y a l'édition normale et la contrefaçon, reconnaissable au premier coup d'œil, car nous en avons deux ou trois exemplaires. De la troisième, nous ne savons rien si ce n'est que Pouvreau en avait un exemplaire ; le nom de l'auteur parait avoir disparu du titre qui portait « seconde édition », et Pouvreau attribue cet ouvrage à Harizmendi, qui l'avait seulement remanié de fond en comble.

Même page. — Il n'est pas exact que le *prône* de d'Olce ait eu, en 1651, deux éditions. Ce sont en réalité deux impressions simultanées, dans les deux dialectes basques du diocèse de Bayonne : l'un, *Pregarioac*, en labourdin, dont je possède le seul exemplaire connu ; l'autre, *Pregariac*, en bas navarrais, que le P. L.-L. Bonaparte avait trouvé dans l'église d'Arbonne et qu'il a fait réimprimer à Bayonne et à Londres.

P. 16-17. — Des deux éditions de l'*Imitation*, de Chourio, qui sont datées de 1720, l'une, qui est d'un format plus petit et dont l'impression est bien moins soignée, est certainement une contrefaçon.

Contrefaçon aussi, p. 12, l'édition d'Axular, intitulée *Gueroco*, *Guero*, qui n'a pas de date, qui porte le nom de G. Milange et la mention « seconde édition ». L'impression en est très défectueuse et on y distingue les *u* et les *j* des *v* et *i*, ce qui fait voir qu'elle a été imprimée au moins cinquante ou soixante ans plus tard.

P. 17. — La femme de Pierre Fauvet s'appelait

Anne Boudé; Boé était le nom de sa mère, fille d'un imprimeur de Toulouse.

A la même page, une phrase un peu obscure, d'où il résulterait que 1720 est antérieur à 1713, ferait croire à une coquille ou à une erreur.

P. 14 et 16. — Bayonne n'a jamais fait partie du Labourd, dont la capitale était Ustaritz, où se réunissaient les délégués des paroisses et où fut mis en 1790 le chef-lieu du district.

Parmi les ouvrages sortis des presses des de La Court, M. Labadie a oublié l'*Office de la Vierge*, publié en 1660 et que j'ai fait réimprimer en 1901 à Chalon-sur-Saône, chez M. E. Bertrand On n'en connait que deux exemplaires, un incomplet qui, après avoir appartenu à l'abbé Chantre, de Saint-Jean-de-Luz, avait passé dans la bibliothèque du prince L.-L. Bonaparte, et qui se trouve aujourd'hui à Chicago ; l'autre, complet, retrouvé en 1901 à Oxford, dans la bibliothèque Bodleyenne.

Je ne crois pas que l'exemplaire de *Gueroco guero* que possède M. Labadie soit le double de la Bibliothèque du pr. L.-L. Bonaparte, car il avait été acheté en 1878 par M. Maisonneuve à un autre libraire de Paris, avec d'autres livres basques ayant appartenu à M. A. Serpeille.

En terminant, je tiens à remercier M. Labadie de l'extrême amabilité avec laquelle il parle de ma *Bibliographie;* de tous mes ouvrages, c'est celui qui m'est le plus cher, car il m'a donné le plus de peine et il a été le souci, le rêve, l'inquiétude de toute ma vie.

Julien Vinson.

VARIA

I. Mots spéciaux et expressions particulières.

Dans le patois parlé à Libourne, sur la limite du provençal et du français, — Guîtres et Coutras sont du domaine de la langue d'oïl, — on emploie certains mots dont l'usage s'est étendu même au français, par exemple : *tourd* « grive », *nore* « bru, belle-fille », qui sont du latin pur, turdum, nurum, et *rimate*, dont l'explication est plus difficile, c'est l'appellation que les jeunes garçons donnent à leur sœur aînée lorsqu'elle est en même temps leur marraine. Je crois qu'il faut y voir *re-matrem* « remère, seconde mère ».

Le préfixe *r*, avec cette signification, est fort employé en gascon et en béarnais ; il a même passé au basque à une époque très moderne sous la forme *arre*, *arra*, la phonétique basque n'admettant pas le *r* initial : *arregin* « refaire ». Cette horreur du *r* initial s'observe même quelquefois en gascon ; ainsi, à Bayonne, « fourmi » se dit *arroumigue*, où « formicam » s'est transformée successivement en « fromic, romic, roumic, roumigue ». La chute du *f* devant *r* est normale dans ces dialectes « formaticum » devenant *roumatye* « fromage ». Les basques se moquent volontiers des prêtres gascons en les appelant des « moucharraïs », parce qu'ils commencent leurs sermons par la formule habituelle *mous chars raïs* « mes chers frères ».

Pour en revenir au basque, un étymologiste a vu ce préfixe dans *arreba* « sœur d'un homme », qui signifierait pour lui « seconde Eve, re-Eve », parce que les

fils d'Adam auraient ainsi appelé leurs sœurs ; mais pour être logique, les filles d'Eve auraient dû appeler leurs frères « re-Adam ». Or, il n'y a aucune trace d'un mot pareil. En basque, *ar* ou *har*, qui est plutôt suffixe, signifie proprement mâle par opposition à *eme* femelle ; j'ai retrouvé ces deux radicaux dans *senar*, *senhar* « mari » et *seme* pour *sen-eme*, qui a aujourd'hui le sens de fils (filius) le sens primitif de ces deux mots était pour moi « enfant mâle (puer) » et « enfant femelle (puella) ». Le changement de signification correspond vraisemblablement à une modification de l'état social, à la polyandrie collective, devenue plus tard simple, auquel cas la fille unique de l'habitation devient l'enfant principal, l'être privilégié, le descendant direct de la famille.

Je signalerais également ici un mot très employé à Bayonne, celui de *cascan*, auquel on a même fait un féminin, *cascante*, tout à fait irrégulier, car il n'y a point de *t* dans l'expression originale qui signifie proprement « chasse, chien » ; c'était sans doute un emploi municipal peu estimé, comme celui de *murdafras* « casseur de cadavre » à Chandernagor : c'est un personnage qui se promène toute la journée au bord du Gange, en tenant à la main un long bâton, au moyen duquel il repousse les cadavres entraînés par le fleuve, qui s'approcheraient trop du rivage. J. V.

II. **Vers singuliers** (suite).

Tout le monde connaît la ballade d'Alfred de Musset, qui montre

Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i.

On connaît moins les vers de Victor Hugo, où l'on voit s'envoler

Le calcul de Newton
Monté sur l'ode de Pindare.

Un poète pyrénéen, Barrandéguy-Dupont, dans un poème sentimental, a écrit :

« Chaque jour, dans la vie, est un jour de souffrance » ; cette étourderie rappelle celles qu'on a reprochées au vicomte d'Arlincourt : « On m'appelle à régner ; — arrête lâche, arrête ; — sur le sein de l'épouse il écrase l'époux ; etc. ». M. Frédéric Passy ne s'est-il pas plaint un jour, à la tribune de la Chambre des députés, des réunions publiques où « l'on a trop été ».

On se rappelle aussi la profession de foi de M. Hérisson, ancien ministre du commerce, qui disait : « Mon nom est synonyme de conciliation ».

Le quatrain suivant ne manque pas d'originalité :

Excuse, ami, mon orthographe,
Mais l'encrier était à sec ;
J'ai pris de l'eau dans la carafe,
Pour me faire de l'encre avec.

Un journaliste facétieux a supposé que des soldats adressaient à des nourrices la déclaration suivante :

Prodiguez vos seins blancs à vos chers nourrissons,
A vos genoux, nounous, nous nous nourrissons.

D'une tragédie mort-née, on a retenu ces deux vers :

Silence, mes amis, j'entends sonner le bronze :
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.

Un jeune fonctionnaire a composé sur sa profession un long poème, qui débutait ainsi :

L'administration de l'enregistrement
Poursuit avec ardeur son fonctionnement,
Et classe avec grand soin dans ses bibliothèques
Les dossiers relatifs aux purges d'hypothèques.

Victor Hugo a fait quelques épigrammes un peu risquées, qui ne figurent peut-être pas dans ses œuvres complètes.

Sont à retenir, l'une sur le Denier de saint Pierre :

Qui donne au pauvre prête à Dieu ;
Pour le pape et sa tirelire,
Mon vers se modifie un peu :
Qui donne au riche prête à rire.

L'autre est politique :

Des deux Napoléon les gloires sont égales.
Mais ils eurent tous deux des destins inégaux ;
L'un de l'Europe entière a pris les capitales,
Et l'autre de la France a pris les capitaux.

Dans une tragédie sur la fondation de Rome un personnage vient offrir la couronne au frère de Romulus, en ces termes qui devaient provoquer l'hilarité générale :

O Rémus, dominez sur ces remparts naissants !

Un poète créole de l'île de la Réunion avait composé à Paris, vers 1850, une chanson dont raffolaient ses compatriotes, et où se trouvait ce vers uniquement composé de mots invariables :

Et, cependant, non, jamais plus peut-être.

On a cité la déclaration suivante, adressée à une dame par un amoureux timide :

Quand j'étais tout petit, le jour du nouvel an,
Les yeux gros de sommeil, les pieds nus, en chemise,
Comme un grand scélérat qu'on conduit à l'église,
J'allais au pied du lit de papa, de maman.
Je savais quatre vers appris à mon école
A grands coups de férule appliqués dans la main ;
Mais quand j'arrivai là, je restai sans parole,
J'avais tout oublié du jour au lendemain.

Pourtant, que de projets commencés dans ma tête
Le long de ce chemin que j'ai fait bien souvent ;
J'arrivai tout en feu, l'âme toute inquiète,
Et mes rêves partaient joindre mon compliment...
Madame, vous voyez, je suis toujours le même,
Et le cœur plein d'amour, assis à vos genoux,
Quand vous me regardez avec des yeux si doux,
Je ne sais que vous dire et pourtant je vous aime.

Combien de personnes connaissent l'épigramme envoyée par Lamartine à Gustave Nadaud, qui ayant accepté une invitation à dîner chez le grand poète, s'excusa au dernier moment en invoquant un appel de la princesse Mathilde :

Un jour, le vaincu de Pharsale
M'offrit un dîner d'un écu :
Le vin est bleu, la nappe est sale,
Je n'irai pas chez le vaincu ;
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa riche maison,
J'accours, j'arrive à l'heure juste.....
Chansonnier, vous avez raison.

J. V.

III. Une habanera franco-italianisée.

Il y a plus de trente ans, j'entendis chanter dans un salon une romance d'un opéra-comique qui venait de paraître, le « Bravo de M. Salvaire ».

Tout le monde trouvait la mélodie originale, mais les paroles : « Pietro dans sa gondole, etc. », qui avaient cette fausse apparence italienne alors à la mode, ne me paraissaient point convenir à la musique, qui avait plutôt une allure espagnole et qu'il me semblait connaître déjà. Au second couplet, mes souvenirs se précisèrent ; l'air qu'on chantait ressemblait singulièrement à celui d'une habanera que j'avais entendue bien souvent sur la frontière d'Espagne et dont j'avais pris moi-même copie. Le lendemain, je comparais cette copie avec la partition du « Bravo ». Aucun doute n'était possible, il y avait identité absolue, non seulement de la mélodie, mais du ton et de l'accompagnement ; seulement le musicien français avait tronqué l'air original dont il avait supprimé la fin, ce qui lui ôtait une grande partie de sa valeur.

Il est intéressant de donner ici le texte original, qui mérite d'attirer l'attention des linguistes ; ma copie, faite sur un texte gravé en lithographie, porte ce titre : *La Mandinga y el Guajiro*, cancion Habanera, poesia de don J. Picon, musica de don J. Garcia de Rossetti. La chanson a deux couplets que voici :

De Batabaño à la Habana — Una mandinga viyo, — Y como ibamos perdidos, — Nos encontramos los dos. — Y era de noche — Y la chinita — Tenia miedo *(bis)* — De ir tan solita — Y andamos juntos — Y se canso — Y con mandinga — Me senté yo : — que si que no *(bis)* — Y alcabo fuimos *(bis)* — De una opinion — Ay ! que caló *(quater)*.

Salió el sol entre Palmaras — Nos echanos á correr — Y el Guajiro y la mandinga — No se volvieron á ver — Chinita mia — vuelve a la Habana — Que de encontrarte *(bis)* — ya tengo gana — Vuelve mandinga — y pier dete — que en el camino — Te encontraré — Vendras? ó no? *(bis)* — Que tu Guajiro *(bis)* — No te olvido — Vuelve por Dios *(quater)*.

On peut traduire :

De Batabaño à la Havane — Une mandinga je vis — Et comme nous allions perdus — Nous nous rencontrons tous deux — Et c'était de nuit — Et la malicieuse avait peur — D'aller tant seulette — Et nous marchons ensemble — Et elle se fatigua — Et avec Mandiga — Je m'assis — que oui, que non — Et à la fin nous fûmes — D'une même opinion — Ah ! quelle chaleur.

Sortit le soleil entre les palmiers — Nous nous mettons à courir — Et le Guajiro et la mandiga — Ne revinrent pas à se voir — Ma petite malicieuse — Reviens à la Havane, — Car de te rencontrer — J'ai déjà envie — Reviens Mandiga — Et pers-toi — Et dans le chemin — Je te rencontrerai — Viendras-tu ? ou non ? — Car moi ton Guajiro — Je ne t'oublie pas — Reviens, par Dieu.

On remarquera, dans ces couplets, le rôle de la conjonction *que,* qui rappelle les constructions conjonctives habituelles au béarnais. Les deux mots mandiga et Guajiro sont des mots spéciaux, comme nos débardeur et grisette qui ne peuvent être exactement traduits ; on ne les trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie espagnole, où se lit la fameuse définition : « *basque.* Ce qui est si confus et si obscur qu'on ne peut le comprendre ». J. V.

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-S-SAÔNE. — IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND. 838

OBSERVATIONS

SUR

le développement du langage chez l'enfant

(Suite)

Les observations publiées sous ce titre dans le numéro précédent ont été rédigées en 1899 d'après des notes prises au fur et à mesure de 1893 à 1896, c'est-à-dire depuis la naissance de mon fils jusqu'à son troisième anniversaire; à cet effet, j'avais toujours sur moi un carnet où, chaque soir, je repassais à l'encre les notes prises dans la journée, transcrites au moyen d'un système phonétique qui n'est ni bien compliqué ni bien difficile.

G, s et *t* sont toujours durs; *ch* et *j* gardent la prononciation française; *u, ou* et *eu* sont représentés par *ü, u* et *ö;* les voyelles nasales sont indiquées par des *tildes,* etc. Les lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes quelques incorrections et quelques coquilles typographiques.

Je n'ai pas grand chose à ajouter et je voudrais présenter quelques considérations d'intérêt général.

Je me proposais de compléter ces notes par une étude d'ensemble, résumant le développement de la parole et les principaux faits linguistiques méthodiquement

classés. Il m'a paru que ce travail assez facile serait mieux fait par les lecteurs eux-mêmes. Je n'en retiens que trois choses.

D'abord, la prononciation *émalid* « Invalides » : la voyelle nasale s'est réduite à *é* franc, et, par compensation, le *v* labial s'est nasalisé en *m*, sans doute par l'intermédiaire de *b*. Les basques de la même façon font *comentu* de *conventum* « couvent ».

Puis, on aura remarqué la manière dont l'enfant traitait le *r*. Au commencement et à la fin des mots, ou après une autre consonne, ou encore entre deux voyelles brèves, il est le plus souvent supprimé : *ido* « rideau », *ü* « rue », *gã* « grand », *go* « gros », *tẽ* « train », *tu* « tour », *er* « fer » et « faire », *maï* « Marie », *païsö* « paresseux », etc.; cependant « à terre, par terre », qui aurait fait en premier lieu *a pa té*, est ensuite devenu *a pa ter*. — Les groupes *ar, or, ur*, suivis d'une consonne résistante, suppriment aussi le *r*, mais en allongeant la voyelle : *pâti* « partir », *pôtë* « porte », *tûdi* « étourdi »; et même *bêtë* « Berthe ». Cette prononciation est habituelle aux Anglais : ils disent toujours *Bôdo* pour Bordeaux et *Bonépâte* pour Bonaparte. Les créoles de nos anciennes colonies de peuplement font la même réduction : une de mes jeunes cousines, originaire de l'île de la Réunion (pour elle, *Boubon*, c'est-à-dire Bourbon), religieuse de Saint-Vincent de Paul, qui se dévoue aux blessés à Vitry-le-François, appelait *Mâte* une de ses amies, qui se nommait Marthe; elle n'aimait pas à jouer aux *câtes*, et, quand elle était fatiguée, elle disait qu'elle n'avait plus de *fôce*.

Dans le corps des mots, mon fils faisait ordinairement *â* long de *er* : *fâmé* « fermer », *sâét* « serviette », et il nous disait toujours, ce qui était doux et charmant, *papa châï, mamān châï*[1], pour « père chéri, mère chérie ».

Les néo-linguistes de l'école allemande moderne seraient tentés sans doute d'invoquer ces faits à l'appui de leur théorie sur la primitivité en indo-européen de *é* et *o* brefs dont le sanskrit aurait fait *a*; cette mutation est anormale, car *é* et *o* sont plutôt des affaiblissements de *a* et le renforcement en sanskrit ne se justifie par aucune compensation. Comme *ü* et *eu, é* et *o* sont des voyelles composées, mixtes, intermédiaires si l'on veut; j'ai observé à Londres, en 1908, un phénomène intéressant de diérèse : une servante d'hôtel disait toujours *daï* pour *day* « jour », et un ouvrier peintre auquel je demandais mon chemin dans le Strand m'engagea à prendre *the king's waï* (*way*) « chemin du roi »; dans les deux cas, la prononciation *aï* était très nette et très distincte. Chez l'enfant, *a* est produit pour compenser la suppression du *r*; il le faisait même pour *ir* : *aōdel* « hirondelle », l'effort pour remplacer le *r* a amené une gutturalisation simple.

L est souvent traité comme *r* : *muẽ* « moulin », *a ü* « la rue », *apẽ* « lapin », *biẽ* « vilain », *saô* pour

1. Au même âge, j'avais contracté « père adoré » que ma mère me faisait dire, en *pèdelé*. Comme mon fils, je fus long à prononcer les *f*: nous habitions une maison où, dans une cour intérieure, il y avait un puits mitoyen avec la maison voisine. Une femme, qui venait y puiser de l'eau, passait dans le quartier pour être folle, elle me faisait peur et quand je l'apercevais, je me sauvais à toutes jambes en criant : « la solle ! la solle ! »

salon. La mutation en *b de v* ou *w* initial est normale : *pöti bé* « petit verre », *baso* « oiseau », *fäbi* « Flavie ».

Le troisième point à signaler plus spécialement est d'ordre syntactique. Mon fils employait ce que les sémitisants ont appelé l'état construit, qui rend inutiles toutes les particules de relations : *api papa* « le parapluie de papa », *a chätë mamä* « la chambre de maman », *gä pöti baso* « le grain du petit oiseau ». Il supprimait aussi les verbes qu'il remplaçait par un geste expressif; expliquant des gravures dans un livre, il disait en avançant la main : *bébé sö mamä* « l'enfant offre une fleur à sa mère »; en se penchant en avant, *Péette lé a pa ter* « Perrette a fait tomber son lait à terre ».

Je n'insiste pas sur les contractions ou abréviations explicables par le moindre effort, *mat'lo* pour « matelot », *Fõ'no* pour « Fonteneau », *kõtür* pour « confiture ». Une petite fille réduisit à *tirõ tirõ* le cri « La Petite Gironde » d'un vendeur public, donnant ainsi un bel exemple de composition syncopée.

Mon fils avait de beaux cheveux blonds qui frisaient naturellement, on le coiffait tous les soirs avant de le coucher et il avait imaginé le mot *bigote* en combinant « bigondis » et « papillottes ».

Comme moi, mon enfant, ainsi que je l'ai dit plus haut, a appris à lire et à écrire de bonne heure. A vingt-trois mois, je lui ai fait connaitre, sur les titres de deux journaux, *La Gironde* et la *République Française,* les voyelles majuscules dans l'ordre suivant : O, I, A, U, E; puis les consonnes par ordre de com-

plexité, et enfin les minuscules qu'il appelait lui-même *ti o, ti a* « petit o, petit a ». J'avais découpé, dans des journaux, dans des prospectus, dans des catalogues de magasins, des lettres de formes et de couleurs variées que j'avais collées, avec des figures d'animaux et d'objets usuels sur un petit cahier qu'il aimait beaucoup, et qu'il appelait *bi kok,* parce qu'il y avait à la seconde page un coq en couleur. J'avais aussi collé ou dessiné les lettres sur des morceaux de carton avec lesquels il jouait. Je ne lui faisais pas dire *bé, sé, effe, hache, zède,* etc., mais *be, ke, fe, he, ze,* ce qui devait faciliter la lecture des syllabes que je voulais lui apprendre à prononcer d'un seul coup sans épellation. Je lui fis aussi des carrés syllabiques, mais cela n'alla pas tout seul : il n'y prenait aucun intérêt. Ce qui a fait le succès de la phonomimie, c'est que les gestes et les signes qui accompagnent chaque caractère amusent les enfants. Une pièce de vers qu'on fait réciter dans les écoles dit excellemment : « Ba, be, bu, ça ne veut rien dire » et « ces petites lettres noires — n'ont pas d'esprit ».

Sa mère eut une heureuse inspiration, celle de lui faire dire, après chaque syllabe, un mot commençant par cette syllabe : ba, bateau; do, domino; mou, moulin. Dès lors, les progrès furent rapides, et, avant quatre ans, mon fils savait lire.

Je me rappelle à ce propos un incident caractéristique. Un dimanche, — il avait vingt-huit mois, — nous regardions, sur les murs en ruines du Conseil d'État, une grande affiche qui portait en tête ces mots : Bains de mer de l'Océan, l'enfant se mit à lire à haute voix :

n, a, e, k, o : une vieille femme, qui passait et qui peut-être ne savait pas lire, s'arrêta stupéfaite en disant : « Comment! si petit, il sait lire! » L'enfant, distrait par autre chose, continua sa route, insouciant.

J'ai dit plus haut qu'il lisait et écrivait spontanément et sans modèle, commençant toujours par la droite et renversant les lettres.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les inconvénients du système épellatoire. Comment un enfant peut-il comprendre que *emme, i, c, hache, eu* et *elle* font *Michel*? Mon jeune frère, voyant sur un volume de Victor Hugo les initiales V. H, lut logiquement *ve, h*ache, *vache*. La première lettre que put apprendre et retenir une de mes jeunes cousines fut *h*, parce qu'on lui avait dit que cette lettre indiquait le nom de son père, Hippolyte; dès qu'elle voyait un *h*, elle ne manquait jamais de dire : *hache papa*.

*1*er *P.-S.* — Un cousin germain de mon fils, plus jeune que lui de trois ans, élevé dans le Midi, que j'ai vu assez souvent dans son premier âge, m'a fourni quelques faits intéressants.

Il supprimait le *r* et même souvent le *l*, disait p. ex. : *pâka* pour « placard » ; on voulait lui apprendre la fable du Corbeau et du Renard, il en récitait ainsi le premier vers : *Mêtö kôbo sü ö nabö péché,* et plus loin : *Mêtö önâ*. Il faisait cette suppression même après une voyelle nasale qui devenait alors voyelle franche; il avait transformé en *âï* son propre nom Henri, et dans la famille on l'a longtemps appelé ainsi. Il faisait *a* de *er* final : *chömë dö fâ* « chemin

de fer ». Il supprimait les soufflantes atones à la fin des mots : *fomâ* « fromage », p. ex.

Il composait fort ingénieusement des mots pour remplacer ceux qu'il ne connaissait pas. On lui avait donné une ferme complète en plomb, il regarda un à un les divers objets et s'écria *ko-chõ* en séparant très nettement les deux syllabes, mais, en voyant l'échelle, il expliqua : *mõté a o* « monté en haut ».

Il parlait toujours de lui-même à la troisième personne : il a faim, il veut sortir; mais, quand il voulait bien préciser, il ajoutait son nom à la fin de la phrase. J'ai noté ainsi : *il a été o gabyé aï* « Henri est allé au Gravier » (promenade d'Agen). J'ai recueilli également ce compte rendu d'une promenade faite un soir avec ses parents : *il a vu lom é la gôs bêt o kafé üs* « j'ai vu l'homme et la grosse bête au Café russe » ; un café de ce nom avait installé, au-dessus de sa devanture, un appareil cinématographique où l'on représentait notamment un soldat armé d'un balai poursuivant une punaise gigantesque. Ce spectacle, d'un goût douteux, provoquait l'hilarité des badauds.

C'est vers trois ans qu'il a commencé à dire « je » et « moi » ; on l'avait puni, on le descendait à la cave qui n'était du reste pas très sombre et dont l'accès était facile. En remontant, les yeux pleins de larmes et souriant avec malice, il dit : « Quand je serai grand, je mettrai papa à la cave. » C'était une boutade, car il aimait beaucoup son père.

Je dois signaler dans le langage du même enfant une particularité phonétique remarquable : il disait *dö lã kêm* pour « de la crème », avec une nasalisation

produite certainement sous l'influence du *m* après la chute du *r*. J'ai vu, chez des enfants et des gens illettrés, la tendance à l'harmonisation des voyelles. Mon fils disait *koôt* pour « culotte », *kéék* « couvercle », *gunu* « grenouille ». Les Basques ont, de la même façon, transformé en *mement* et *prepos* le français « moment » et « propos »; peut-être dans *lekhu, lekum* pour le latin *locum*. Cf. *lekumberri* « nouveau lieu », *lekhueder* « beaulieu, belloc » et *lekhuine* « Bonloc ».

2e P.-S. — J'ai fait accidentellement quelques observations sur le langage de quelques enfants. En voici qui méritent d'être signalées.

Une petite fille de trois ans disait non seulement *tanapé* pour « canapé », mais encore, ce qui est plus intéressant, *boi* pour « doigt ».

Un petit garçon, qui avait passé quelque temps à la campagne et y avait vu faucher une prairie, y fut ramené au moment où l'herbe recommençait à pousser : à cette vue, il porte la main à sa figure en disant : *bâm*. On eut quelque peine à comprendre qu'il voulait dire « barbe » et qu'il comparait l'herbe à la barbe de son grand-père qui repoussait après qu'elle avait été rasée. Dans *bâm,* le *r* de barbe avait disparu, compensé par l'allongement de l'*a* et le *b* suivant était réduit à *m*.

Une autre enfant de quatre ans avait inventé le verbe *délumer* « éteindre », et elle fit un jour cette phrase remarquable : « Le dimanche, on ne fait pas cuire le boulanger », ce qui signifiait : « Le dimanche, le boulanger ne fait pas cuire (de pain). » J'ai souvent re-

marqué chez les enfants des phrases ainsi impersonnelles, avec rejet du sujet à la fin.

Les enfants altèrent quelquefois les mots, à cause de la prononciation et des liaisons qui ne se font pas toujours. Ils disent *un tâne, un tos,* parce qu'ils entendent dire : un *grand âne,* un *petit os,* et aussi un grand bateau, petit poulet. C'est également par suite d'une observation analogue qu'ils disent : *un labe* pour « un arbre » ; mon fils, à qui on avait raconté le conte du *Petit Poucet,* aimait à faire « le petit log ». Cet emploi avec un déterminant d'un mot déjà déterminé, mais pris dans un sens indéfini, n'étonnera pas les linguistes, les indigènes du Canada français disaient : *un mon-chapeau,* comme les Basques d'aujourd'hui disent *ma-sœurak* « les ma-sœurs » pour « les religieuses ». Les nègres de nos vieilles colonies disent *mon lizié* pour « mes yeux » (mon les yeux). N'avons-nous pas en français des pléonasmes comme *le lierre, le lendemain*[1] ?

Le mot le plus profond que j'aie jamais entendu m'a été dit à Bayonne par la fille d'un de mes amis. Je la trouvais jouant avec une poupée sans tête, et je lui dis : « Veux-tu me donner ta poupée; je lui ferai remettre une tête, et je te la rapporterai demain ? » — « Oh ! non, » me répondit-elle, « quand les poupées ont des têtes, on les casse, et on pleure. »

A propos du verbe *ramolir,* inventé par mon fils

1. Je peux citer, au contraire, le cas d'une fillette de trois ans, qui avait nettement compris la fonction de l'adjectif *mon.* Elle a un grand-oncle, évêque dans le midi de la France, et elle l'a entendu appeler « Monseigneur » : quand elle veut en parler, elle dit très logiquement : « le Seigneur ».

avec le sens de « rebâtir, reconstruire », j'ai retrouvé, dans la *Revue de Linguistique* de 1897, une note de notre collaborateur regretté, Victor Henry, relative au même fait observé chez un petit garçon de cinq ans. M. Henry y voit une application insconsciente de « ramollir », que l'enfant aurait entendu sans le comprendre. Il est certain que les enfants emploient à un moment donné des mots dont on ne peut savoir l'origine précise, qu'ils ont entendus on ne sait où, et qu'ils ont retenus pour ainsi dire mécaniquement. Mais « ramollir » n'est guère un verbe d'usage courant, et je ne crois pas que mon fils l'ait jamais entendu prononcer. Le petit garçon dont parle M. Henry employait toujours *ramolir* pour « reconstruire » et ne lui connaissait pas d'autre signification. Il est probable que le mot a été formé, comme opposé à *démolir*, par analogie avec *rallumer, rapprocher*; inversement les enfants forment *délumer* et *déprocher* pour exprimer le contraire d'allumer et d'approcher; ils ont très bien le sentiment du rôle des préfixes *ra*, *re*, et *dé*, *des*, etc.

Je reconnais d'ailleurs que les enfants emploient souvent, inconsciemment, des mots qu'ils ont entendu prononcer autour d'eux, en leur attribuant une signification quelconque. Mon fils, qu'on menait quelquefois au Jardin des Plantes, y avait remarqué l'hippopotame; mais ce nom lui avait paru trop long et trop difficile, et il le remplaçait par le composé bizarre *pont-potage*, qu'il prononçait *pompotach*; il appelait toujours ainsi, par une confusion explicable, le rhinocéros de A. Cain, sur la terrasse des Feuillants aux Tuileries.

Les mots d'enfants ne sont souvent que l'écho, la répétition machinale pour ainsi dire de propos tenus inconsidérément en leur présence par de grandes personnes ou que le hasard leur a fait entendre. C'est ce qu'expliquait fort bien mon fils quand il attribuait certaines expressions au « Monsieur de la rue ». Il faut donc apporter la plus grande attention à ce qu'on peut dire devant les enfants, sans oublier le conseil du vieux Juvénal. Leur esprit est comme un miroir qui réfléchit fidèlement ce qui le frappe, mais malheureusement l'image persiste parfois trop longtemps. Le petit-fils d'un académicien bien connu salua un jour son grand-père de l'épithète de « chameau »; un magistrat des plus distingué fut inopinément appelé « vieux crassous » par un de ses petits-enfants : ces expressions mal sonnantes viennent évidemment des domestiques[1]. On ne saurait trop prendre garde aux gens auxquels on confie les enfants. Les personnes qui, sous prétexte de faire apprendre pratiquement à leurs enfants les langues étrangères, mettent auprès d'eux des bonnes anglaises ou allemandes, auront surtout ce résultat que leurs enfants apprendront un langage trivial et grossier.

Le petit garçon qui, dans un grand dîner, s'écria, en

1. On sait que, malgré toutes les précautions, les enfants apprennent à l'école et au collège des termes d'argot et des expressions *unfit*, comme disent les Anglais. Les parents d'un jeune collégien de six ans trouvèrent dans son cahier une note avec ce titre « Les vilains mots que je sais ». Comme l'enfant, fort bien élevé, était plutôt timide et réservé, on supposa qu'il avait établi cette liste pour éviter l'emploi de ces mots qui, d'ailleurs, n'étaient pas tous si « vilains », mais qu'il n'aurait pas prononcés devant ses parents.

voyant l'argenterie dont on ne se servait que rarement : « Quand papa sera mort, moi n'aurai les belles cuillères », — celui qui, dans une discussion, dit à son jeune frère : « C'est moi qui suis l'aîné et qui aurai le château », phrase qui fit perdre à ses parents un héritage longtemps convoité, — n'avaient fait que répéter des réflexions de domestiques. Quand Benedetto, dans *Montecristo,* dit au brave homme qui l'a recueilli : « Tu n'as pas le droit de me battre, tu n'es pas mon père », Alexandre Dumas a rapporté probablement un fait très exact d'observation.

Les mots rapportés par Gavarni dans *Ses enfants terribles* ne sont pas tous de pure invention ; la plupart ont été réellement dits et l'on pourrait allonger la liste, mais il vaudrait mieux citer des mots charmants qui indiquent une délicatesse de sentiments ou des nuances d'appréciation rares, même chez les grandes personnes. Un petit garçon auquel on voulait faire apprendre la fable de « la Guenon, le singe et la noix », se refusait à la réciter parce qu'il n'admettait pas qu'il pût dire : « ma mère mentit »; du reste cette fable est fort mauvaise, est-il admissible qu'une jeune guenon n'ait jamais vu de noix et ne sache pas comment on les mange, le style est en outre fort incorrect ; dans la phrase « elle jette la noix, le singe la ramasse, vite entre deux cailloux la casse, l'épluche, la mange et lui dit », le pronom *lui* ne peut se rapporter grammaticalement qu'à la noix. Cette fable correspond d'ailleurs à la mentalité caractéristique d'une époque et d'une société où les parents s'occupaient fort peu des enfants et les abandonnaient à des précepteurs et à des domes-

tiques. On trouverait bien d'autres invraisemblances dans les fables de Florian et même dans celles de Lafontaine où elles sont moins générales et moins choquantes.

Je ne ferai ici qu'une observation en passant sur *Le chêne et le roseau* : il n'est pas possible que le vent le plus violent déracine un grand chêne, il l'étêtera, le brisera, le rompra, mais ne l'arrachera point du sol.

Il est d'usage dans le pays basque que les grands parents sont toujours parrains et marraines de leurs petits-enfants. Une petite fille ne comprenait pas cette situation et trouvait l'appellation marraine plus tendre et plus affectueuse que grand'mère qu'elle trouvait trop solennelle. C'est le même sentiment qui fait dire bon papa, bonne maman, et dans la Gascogne, chez les campagnards, « pépé et mémé » ; les basques emploient pour grand'mère *amacho*, qui est un augmentatif et pour marraine *amatchi* qui est un diminutif.

Mon fils n'a jamais tutoyé les domestiques, auxquelles du reste nous n'avons jamais permis de le tutoyer. Nous avons eu la satisfaction d'être bien secondés pendant sept ans par une jeune fille sérieuse, dévouée et de bonne éducation. Nous avons aussi empêché qu'on lui apprît ce prétendu langage enfantin composé de syllabes répétées, comme *dada* « cheval », *bobo* ou *momo* « mal », *coco* « œuf », *faire sisit* « s'asseoir », etc. Il a seulement dit *dodo* « lit », *tutu* « chien » ; mais ces mots sont employés souvent par les grandes personnes ; quant à *bébe* « enfant », ce mot n'est employé en France que depuis une cinquantaine d'années, et il n'est qu'une adaptation de l'anglais *baby*.

Plusieurs auditeurs de mon cours de linguistique à l'École d'Anthropologie et d'autres personnes m'ont fait savoir que leurs enfants ont, comme le mien, commencé spontanément à lire et à écrire de droite à gauche. Le fait est donc beaucoup plus général qu'on ne le pense et est fort intéressant pour l'histoire du développement de l'humanité. J'ai rapporté ailleurs le cas d'un petit garçon de cinq ans, qui, voyant à la quatrième page d'un journal le mot AVIS en grandes lettres, lut hardiment SIVA, invoquant ainsi inconsciemment le redoutable dieu hindou.

Les journaux ont raconté dernièrement un fait plus curieux encore. Il s'agit d'un petit Anglais, envoyé à l'école et apprenant à écrire, qui traçait les lettres, non seulement à l'envers, de droite à gauche, mais encore les retournait la tête en bas, même en copiant un modèle qu'il avait sous les yeux ; ainsi, pour AVIS, il aurait écrit VΛIS. Les journalistes expliquent le fait par un défaut de la vision : l'enfant ne rectifiait pas les images projetées par le cristallin sur la rétine. Mais il faudrait savoir si l'enfant voit réellement tout à l'envers. D'autre part, pour qu'une image fasse sur son œil la même impression que le modèle, il faut que la copie soit exactement pareille à l'original. L'explication est donc insuffisante et l'observation incomplète.

Le langage est l'expression de la pensée, mais la pensée est le résultat d'une sensation, plaisir ou douleur, ou bien la manifestation d'un sentiment, désir ou besoin. La sensation est objective ; elle a une cause extérieure et correspond à l'idée d'un mouvement de dehors en dedans ; le sentiment est subjectif, il est l'in-

dication d'un état sans mouvement, quoique suivi souvent d'un mouvement de dedans en dehors. La première manifestation de la pensée est le cri inconscient qui constitue, pour les linguistes, une racine indéterminée, puis le cri devient conscient et volontaire : alors la racine se trouve déterminée. Dès que la proposition est conçue, la pensée s'exprime au moyen de racines qui représentent des objets matériels ; elle n'indique que le sujet, l'objet, ou l'un et l'autre; l'idée verbale qui est en quelque sorte la couleur ou la forme de la proposition ne s'indique que par la suite des mots, ou par un geste plus ou moins vague. Plus tard la nécessité de la précision a amené l'expression verbale; de sorte que le développement du langage passe par les phases successives suivantes : racines indéterminées, racines déterminées, propositions essentielles et première composition de racines, ou formation de radicaux, propositions complètes, — le substantif a donc été produit antérieurement au verbe, — dérivation formelle et développement de la grammaire, puis vient un temps d'arrêt, et alors, en raison du développement de la mentalité, les racines et les radicaux deviennent insuffisants, la décadence formelle commence avec la composition par mots et par emprunts à d'autres langues. Nous pouvons constater ensuite l'altération progressive du vocabulaire et après, de la grammaire, enfin l'emploi moins général de la langue, son dépérissement et sa mort. En 1860, on rendit de grands honneurs à une femme nommée Dorothée Pentreath, qui venait de mourir et qui était la dernière personne ayant parlé le cornique. En 1875, quand les hasards de ma

traversée des Pyrénées en ballon m'amenèrent à Zizur Mayor, au delà de Pampelune, il n'y avait plus dans le village que deux femmes qui parlaient encore le basque.

Aujourd'hui qu'elles sont mortes, personne n'y parle plus cette langue. Que d'idiomes ont disparu sans laisser de traces! Beaucoup d'autres, dont nous ne savons pas même le nom, sont représentés par des mots que leur ont empruntés des idiomes encore vivants, d'autres ne sont connus que par deux ou trois mots recueillis par des voyageurs de passage. Il paraît que, dans les forêts de l'Amérique, des perroquets répétaient des phrases de langues récemment éteintes que personne ne comprenait plus.

Il résulte de ces faits que le langage est un organisme vivant soumis aux lois naturelles qui régissent les êtres organisés. Si les hommes qui sont semblables les uns aux autres et dont les organes vocaux sont les mêmes ne parlent pas tous la même langue, c'est à cause des différences d'habitat, de climat, de mentalité, d'état social. L'extrême Orient asiatique est le domaine presque exclusif des idiomes monosyllabiques, chinois, thibétain, annamite, siamois et autres. L'Arabie a vu naître le sémitisme avec ses gutturales profondes. Dans l'Inde, et particulièrement dans les régions du Sud et de l'Ouest, les linguales ou cérébrales sont prononcées tant par les Dravidiens indigènes que par les aborigènes aryens. Au commencement, langues, races, nationalité, étaient trois termes presque synonymes, applicables à un même groupe humain. Mais la concurrence vitale et l'inégalité de développement ont

tout changé. A l'heure actuelle, les nationalités sont formées par des peuples de races différentes qui parlent une seule langue ou plusieurs langues sans rapport avec ces races.

Quoi qu'il en soit, ce qui s'est passé à l'origine peut être observé chez l'enfant; mais l'oreille, l'atavisme, l'éducation, exercent une action prépondérante et décisive. Un enfant qui vivrait seul, abandonné à lui-même, ne parlerait pas et ne pousserait que des cris. La fable rapportée par Hérodote, suivant laquelle un roi d'Égypte, pour retrouver la langue primitive, avait enfermé des enfants auxquels on n'adressait jamais la parole, mais qui appelèrent un jour *békos* le pain qu'on leur apportait. On trouva, paraît-il, que « pain » se disait *békos* dans un dialecte phrygien, et on en conclut que c'était là le langage naturel et normal de l'humanité. Mais ce mot, complexe et formel, indiquerait un état de civilisation déjà très avancé; et il y aurait mille autres objections à présenter.

L'étude consciencieuse et attentive de la parole chez l'enfant est d'une importance capitale. Elle révèle la fonction spéciale de chacun des organes vocaux, les influences dont ils sont susceptibles d'être affectés, leur souplesse et leur flexibilité pour ainsi dire infinies, et les nuances innombrables de sons et de bruits qu'ils peuvent produire. Cette étude seule nous renseignera exactement sur le corps matériel, la substance même du langage.

C'est pourquoi, en terminant, je voudrais exprimer le vœu que les pères et les mères de famille auxquels cela est possible veuillent bien, à mon exemple, ob-

server et noter la formation et l'évolution du langage chez leurs enfants. Jusqu'ici fort peu d'observations de ce genre ont été recueillies. Aux États-Unis, on a signalé le fait remarquable de deux enfants qui, tout en parlant anglais avec leurs parents et les gens de la maison, s'étaient fait un langage spécial qu'ils parlaient entre eux. En 1890 et 1891, j'ai publié, dans la *Revue de Linguistique,* une étude très minutieuse et très complète faite sur le *langage* de sa fille aînée par M. Gabriel Deville, ancien député de Paris, ancien ambassadeur à Athènes. Ce travail pourra servir de modèle.

M. Antonio de la Calle a rapporté, dans sa *Glossologie* (Paris, 1881, in-8°, 400 p.), plusieurs observations qu'il a faites sur ses enfants. On connaît l'*Ame de l'enfant,* de Preyer, traduit de l'allemand par M. de Varigny (Paris, 1887, in-8° (550 p.).

Les notes qui précèdent intéresseront sans doute la plupart de nos lecteurs, car elles rapportent des faits précis, quotidiennement observés. Je sais bien qu'elles se heurteront au dédain de prétendus savants qui travaillent, dans le silence de leurs cabinets, sur des langues mortes et qui, confondant la linguistique et la philologie, ne comprennent rien à la méthode des sciences naturelles. Ils se livrent à de hautes spéculations d'ordre mathématique et font ce que Schleicher appelait des étymologies dans le bleu du ciel, *etymologien in's blaue hinein.* Laissons à leur suffisance orgueilleuse ces abstracteurs de quintessence, et répétons ce que dit Virgile à Dante, lorsqu'ils rencontrent ces âmes indifférentes au bien et au mal, au vice et à la

vertu, qui errent à perpétuité entre le ciel et l'enfer, entre la punition et la récompense : *non ragionam di lor, ma guarda e passa.* Un vieux proverbe hindoustani est plus sévère encore : « Fais ton affaire et laisse aboyer..... », *tû kar apnâ kâm tavalyâ bhusan dê.*

On me permettra, pour finir cette étude, de rappeler une strophe admirable du vieux poète tamoul Tiruvaḷḷuvar, qui me servirait d'excuses s'il en était besoin, et que j'aurais pu prendre pour épigraphe, le distique, écrit il y a environ dix siècles, témoigne d'une observation si exacte, d'un sentiment si vrai de la nature : « La flûte est douce, la lyre est douce », peuvent dire ceux qui n'ont pas entendu la voix balbutiante de leurs enfants » (*Kur'aḷ,* VII, 6).

Julien Vinson.

REMARQUES

SUR LES

DIALECTES DIOSCURIENS

Le terme *Dioscurien* est tiré du nom de la ville de *Dioscurias*, d'origine grecque, et construite sur la rive orientale du Pont-Euxin. Latham l'a employé le premier, croyons-nous, dans ses *Elements of comparative philology*, pour désigner un groupe de langues en vigueur sur les deux versants du Caucase et qui, visiblement, ne se rattache point aux souches Sémitique, Indo-Européenne ni Ougro-Finnoise.

Bien entendu, l'on ne peut tenir pour Dioscuriens, bien qu'ils soient parlés dans la région caucasienne, certains idiomes adventices, tels que l'Ossète ou Iron, apparenté au Persan et sans doute à l'ancien Scythe, non plus que le Kumuk ou Kumyk, d'origine Turke.

Reste maintenant un ensemble de dialectes, tels que l'Aware, l'Adigné, le Tchetchenze, indubitablement apparentés entre eux, tout en offrant aujourd'hui de nombreuses et importantes divergences. Le savant baron de Erckert, auteur de l'ouvrage *die Sprache des Kaukasischen Stammes*, pense devoir en rapprocher jusqu'aux langues de la région méridionale, Géorgien, Laze, Souane, etc.

Toutefois, nous ne croyons guère, surtout dans l'ancien monde, à l'existence de petits groupes lin-

guistiques absolument isolés. Aussi nous sommes-nous efforcés, dans un précédent travail (voy. *Journal Asiatique*, mars-avril 1913), d'établir la parenté de ces parlers du Caucase avec les idiomes isolants de l'Extrême-Orient (Tibétain, Barman, dialectes de l'Himalaya et même Chinois, quelqu'altéré qu'il soit actuellement, sous le rapport phonétique).

En effet, l'on peut signaler de part et d'autre, identité substantielle entre les désinences principales. Nous verrons, tout à l'heure, qu'il en est de même en ce qui concerne l'emploi des préfixes. Mais précisément les affixes en question semblent, à une époque primitive, avoir constitué la partie la plus importante de leur système grammatical.

Observons, de plus, la ressemblance frappante des termes les plus usuels (substantifs, pronoms, noms de nombre), tandis que ceux d'un usage plus restreint ou indiquant un certain degré de civilisation, diffèrent absolument. Les dialectes Indo-Européens modernes ne nous offrent-ils pas un spectacle assez analogue, si nous comparons, par exemple, nos dialectes occidentaux à leurs congénères de la Perse ou de la vallée du Gange ?

L'on constatera, par exemple, entre les mots désignant le père, la mère, le frère et bien d'autres encore, de telles coïncidences qu'avant examen plus approfondi, on aurait la certitude morale, si nous osons nous servir de cette expression, qu'ils dérivent d'une source commune.

En un mot, dialectes des rives de la Caspienne et des vallées du Népaul et de l'Assam se rapprochent

assez entre eux, sous le double rapport grammatical et lexicographique, pour que nous soyons conduits à admettre entre eux communauté d'origine. Il est clair que la séparation des peuples parlant ces divers idiomes doit remonter à une antiquité fort reculée, et alors que les tribus qui en faisaient usage étaient encore plongées dans un état de barbarie au moins relative.

Somme toute, ce qui paraît peu contestable, c'est qu'antérieurement à l'arrivée des Achéménides sur le plateau Iranéen, une seule et même famille linguistique dominait depuis la mer de Chine jusqu'à la mer Noire. Aussi proposerions-nous de lui donner le nom de *Sino-dioscurienne*. Si même on adopte, comme conforme à la réalité des faits, la théorie du docte M. Thomsen, que le vieil Etrusque appartenait à la souche caucasienne, ce titre pourrait avantageusement se trouver remplacé par celui de *Sino-tyrrhénienne*. On voit, en tout cas, combien fut étendu le territoire par elle occupé.

Sans doute les dialectes caucasiens, qui occupent un rang généralement fort élevé dans l'agglomération, diffèrent beaucoup grammaticalement du Tibétain ou du Siamois, à peu près monosyllabiques. Toutefois, nous ne saurions voir là une raison pour contester leur unité primordiale. En définitive, le monosyllabisme, l'agglomération et la flexion constituent des stages différents dans le développement du langage humain, mais n'ont pas une importance capitale au point de vue ethnographique. Les parlers Caucaso-Transgangétiques isolants jusqu'à un certain point,

tout en demeurant polysyllabiques, se trouvaient dans les conditions les plus favorables pour se développer soit dans un sens, soit dans l'autre. C'est ce qui nous explique, par parenthèse, que certains dialectes du groupe Himalayen, sans avoir subi, semble-t-il, d'influence étrangère, sont parvenus à se forger tout un ensemble de formes grammaticales à eux spécial et dont on ne retrouve pas trace dans ceux du voisinage.

Quoi qu'il en soit, un fait nous paraît incontestable, c'est que les langues dont nous nous occupons ont eu une tendance à évoluer vers l'agglomération en se répandant de l'Est à l'Ouest et vers le monosyllabisme à mesure qu'elles gagnaient les régions orientales. Le Tibétain, par exemple, est moins franchement monosyllabique que le Siamois, mais plus que les dialectes du Boutan ou du Ladak. Grâce à la chute du système de préfixes assez développé chez ces derniers, le *Kouwen* ou Chinois ancien a fini par réaliser aussi complètement que possible l'idéal d'une langue à la fois isolante et monosyllabique, et cela beaucoup plus que ne fait le Chinois moderne.

Ceci bien entendu, nous signalerons quelques nouvelles affinités lexicographiques et même morphologiques entre les parlers du Caucase et ceux de l'Extrême-Orient.

M. de Erckert a, pensons-nous, commis une erreur en déclarant le *qog* ou *quag* « Pied » du Tchetchenze, pris au Turk, autrement dit à l'Osmanli. Ce mot n'apparaît, avec le sens en question, dans aucun des dialectes Turks sur lesquels nous avons pu avoir des renseignements. *Kog* existe bien avec cette valeur

dans deux idiomes Ougro-Finnois des rives du Volga, fort rapprochés l'un de l'autre, à savoir le Permien et le Zyriène. Mais, évidemment, ce terme a dû être emprunté aux populations du Caucase, à une époque et dans des circonstances difficiles à déterminer. Ce qui le prouve bien, c'est qu'on ne le retrouve dans aucune autre langue de la même famille. Ainsi, nous avons pour « Pied » *Yalka* en Suomi, *Yolg* en Esthonien, *Yvolge* en Lapon. Ce sont les équivalents du *Put* wotièque et du *Leb* « Pied » des Hongrois.

Par contre, le mot Tchetchenze se rencontrera plus ou moins fidèlement conservé dans une foule de parlers de l'Extrême-Orient. Bornons-nous à quelques exemples :

Le Mroú (dial. de l'Arrakan) dit *Khouk* pour « Pied », lequel devient *Kok* en Sino-Japonais ; *Khokoï* en Dhimal (dial. du Sikkim); *Kou* en Koumi (dial. du N.-O. de l'Indo-Chine); *Ko* en Hor (N.-E. du Tibet); *Kio* en Chinois Mandarinique, *Koh* en dial. de Canton. Nous avons donc lieu de le tenir pour primitif au sein de la famille. Ajoutons que le *Choukar* « Pied » de l'Andi (dial. du Caucase) pourrait bien n'être qu'une déformation du vocable Tchetchenze.

Nous ne saurions guère, non plus, hésiter à rapprocher le *Shiggœ* « Bois » de l'Abasse ; *jig* ou *jygh* du Kabouche, *Chigga* du Chapsoug (dial. Circassien); *Chen* ou *Khieng* du Tchetchenze, des formes Magaret Chépang (dial. Népalais), *Sing* « arbre ». Signalons, à ce propos, la tendance que semblent manifester les idiomes caucasiens à transformer en aspirée ou spirante le *s* initial. Un phénomène tout semblable ne se

manifeste-t-il pas chez des dialectes Indo-Européens, par exemple en Iranien, en Grec, en Hindoustani et même en Bas-Breton ?

Un mot maintenant au sujet des préfixes. Une des particularités les plus singulières des dialectes Himalayens, c'est l'emploi fréquent de préfixes à gutturale initiale pour les trois premiers nombres, tandis que celui du nombre quatre commence par une labiale. Ainsi l'Angami a pour « deux » *Ka-na* et le Mijhu *Kaning*. Il n'est pas douteux que, dans ces deux dialectes Assamais, la syllabe finale seule désigne le nombre et que la syllabe *ka* ne joue que le rôle de préfixe. Ce que nous avons dit à ce propos, dans de précédents travaux, nous dispensera d'y revenir aujourd'hui. Rappelons seulement que, dans certains dialectes, le *n* tombe ainsi que la voyelle précédente, et c'est ainsi que l'on a obtenu le Sgaw de l'Indo-Chine *Khi*, « deux ».

Par contre, citons pour le nombre « quatre » le Lepcha *Pha-li*, le Mikir *Phi-li*, le Tablung (dial. de l'Assam) *Pé-li* et même, avec mutation de la labiale muette en liquide, le Singpho *Mé-li*. Pas de doute que le radical ne fût *le* ou *ly*. Il s'est conservé dans le Barnan *lé* « quatre », le *pgroo, li*, le Miaotsé de la Chine méridionale, *li* ou *ly*.

Eh bien, le même phénomène phonétique va se manifester dans plusieurs dialectes caucasiens, et nous ne pensons pas qu'*à priori* l'on soit tenté d'attribuer cette coïncidence au pur hasard.

Nous avons déjà vu, en Sgaw, l'ancien *ka-ni* « deux » réduit à *khi*, par suppression de la partie médiale du

mot. Les dialectes caucasiens du Nord ont suivi la même voie. Eux aussi laissèrent tomber la nasale ainsi que le *a* qui précède, mais ajoutent le plus souvent au mot certaines désinences ou suffixes variables suivant les dialectes. M. de Erckert nous donne pour « deux » *khigo, khigu, quigo* en Aware, qui devient *kheda, keda* en Karata, *khono, khenu* en Dido ; *khiba, khiva, quva* en Lake ; *khe* en Varkun ; *khvœ* en Koubache. De leur côté, le Kaïtak et l'Akousche diront *khel ;* le Xurkiline, *khvel, khuoël ;* le Kurine, *qved, qvaed ;* le Rutule, *qvad, keed.* Enfin, le même mot se rencontre, sous des formes assez rapprochées, dans les idiomes suivants : Cf. Caxuri, *qolle, qod ;* Agule, *qed ;* Tabassaran, *qob, kuv ;* Budux et Djek, *quad ;* Xinnalug, *qu, khu ;* Archine, *kheto.* L'Andi *Chegu* « deux » se rapproche beaucoup de la forme Aware, mais avec adoucissement de la gutturale initiale en chuintante.

Quant au remplacement de la gutturale en labiale muette pour indiquer le nombre quatre, il se rencontre spécialement dans les parlers de la famille Tcherkesse. Ainsi « quatre » se dira *phle* en Abadze ; *plli* en Kaboutsche, *phthle, ptle* en Chapsough. Nous avons vu d'ailleurs, dans un précédent travail, que le *t* ou *th,* soit médial, soit initial, joue souvent le rôle d'une lettre adventice devant *l.*

Nous ne penserions pas être complets, si nous ne disions pas un mot, avant de terminer, sur les emprunts qu'ont pu faire les dialectes caucasiens, aussi bien que sur ceux que leur ont faits des idiomes étrangers. Naturellement, les premiers sont de beaucoup les plus nombreux, puisque les montagnards de la région du

Pont-Euxin ont reçu du dehors la plupart des éléments de leur civilisation.

Nous laisserons, bien entendu, de côté, certains termes communs à des souches linguistiques très diverses et dont l'origine semble, par suite, fort difficile à déterminer. Citons, par exemple : l'Ingousche *khuvay*, le Gruzinien *khua, khva* « pierre », qui rappelle tout à la fois l'Hébreu *keph*, le Suomi *kiwi* (même sens), — le Laze *mi*, quoi, qui, lequel ; Mingrélien, *mu* « quoi » au sens interrogatif ; Souane, *ma* ; Ude, *mi* « celui-ci » ; Kazikumuk, *mu* « celui-ci près », que nous retrouvons non seulement dans les dialectes himalayens, tels que le Lohorong *mi, mu* « celui, lequel » ; Vayou du Népaul, *mu* « cela » ; Bhalali *moka*, mais encore dans le Turk Osmanli et Suomi *mi* « qui ? » et l'Hébreu *mi* (même sens).

Il a déjà été question dans notre article « Un mot Français d'origine géorgienne, p. 53 de l'*Ethnographie*, numéro du 15 avril 1914 », des termes Helléniques dont les peuples de l'Iméréthie ont rempli leur vocabulaire. N'avaient-ils pas reçu de Byzance leur religion, leurs arts et leurs sciences ?

M. de Erckert signale la quantité énorme de mots d'origine arabe, turke ou persane qui se rencontrent spécialement dans les dialectes dioscuriens des populations musulmanes. La chose s'explique suffisamment par l'histoire. On sait d'ailleurs que ces tribus encore peu civilisées, ne parvenant pas à s'entendre de l'une à l'autre, faisaient volontiers usage de l'Arabe comme d'une sorte de *lingua franca*.

Néanmoins, l'on peut signaler des emprunts au Sé-

mitisme, visiblement beaucoup plus anciens. Nous en pourrons juger par la liste suivante :

LANGUES DU CAUCASE	HÉBREU
1° Archine (dial. Lesghien), *Bar* faire — Kaïtak *Barera* — Kabouche, *Baris*, *bares*.	*Bara ;* « Il a fait », et vraisemblablement, à l'origine « *secuit*, *incidit* ».
2° Cruzinien, *qara ;* « champ, jardin » — Mingrélien, *quana*.	*Gan* (même sens) et Arabe *Djana*.
3° Ude, *ishou ;* « Homme ».	*Isch ;* « Homo, vir ».
4° Suane, *Berez*, *berej* « fer ».	*Barz*, *barzel*, « fer ».

Peut-être, mais nous n'oserions l'affirmer, convient-il de ranger dans la même catégorie le *Bi* « dans », suffixe de l'Aware, qui nous rappelle fort le *Be* « dans, à », préfixe de l'Hébreu, de l'Arabe et du Syriaque.

Il ne faut pas oublier que les plus anciennes traditions s'accordent à faire venir les Sémites du Septentrion, spec. de l'Arménie. Ils étaient donc proches voisins des peuples du Caucase.

Quelques affinités peuvent être relevées entre le Basque et les idiomes dont nous nous occupons. Ex. :

LANGUES DU CAUCASE	BASQUE
1° Ude, *nig*, *nigh ;* « larme ».	*Nigar*.
2° Tcherkesse, *shagha* « fruit »	*Sagar* « pomme ».
3° Géorgien, *Thagwi* « souris, une ». — Ingousche, *Thag*. — Kaboutche, *Zugo*, *dzygho*.	*Sagu*.

On ne connaît pas, à ces mots, d'étymologie tirée

de la langue des montagnards pyrénéens. Il y aurait donc quelque lieu de les supposer pris par les populations ibériques d'Espagne aux Ibériens asiatiques. Mais à quel moment put-il y avoir contact entre eux ? Cela pourrait bien nous reporter aux temps préhistoriques.

En fait d'emprunts faits par les langues de l'Europe moderne à celles du Caucase, nous ne pouvons guère citer que notre mot *goret*, sans doute pris, comme nous nous sommes efforcés de l'établir, vers l'époque des croisades, au géorgien *ghori*, « porc ».

Par exemple, un rapprochement vraiment étonnant, c'est celui qui se manifeste entre le latin *sidus* « astre », spéc. « constellation », dont l'origine reste obscure, et le Tchetchenze *siéda, seti* « étoile », et peut-être même le Rutule *xade, shade* « même sens ».

Verrons-nous là une coïncidence purement fortuite ? Faut-il, en désespoir de cause, supposer que ce terme a été pris au latin ? Nous n'osons pas nous prononcer.

Comte de Charencey.

ÉTUDES IBÉRIENNES

Illiberi et Narbonne

Les partisans irréductibles de la théorie ibérienne, ceux qui sont convaincus — ou qui croient l'être — que le basque et l'ibère sont une seule et même langue, qui concèdent tout au plus qu'elles sont l'une vis-à-vis de l'autre dans le même rapport que le latin et le français ou l'espagnol sont, il faut le reconnaître, de médiocres observateurs. Ils n'ont pas pris garde que les inscriptions ibériennes se classent, au point de vue de l'écriture, en trois catégories distinctes, localisées au N.-E., au S.-E. et au S.-O. de la Péninsule. Ils n'ont pas remarqué que les inscriptions en caractères latins, dont la lecture est à peu près certaine, n'offrent point le *facies* du basque et ne peuvent pas s'expliquer dans cette langue ; que les autres inscriptions, dont le déchiffrement est moins précis, ne peuvent pas non plus être interprétées par le basque ; que les langues ou le langage dont il s'agit apparaissant comme agglutinantes à un très haut degré, elles offrent des dérivations et des compositions beaucoup plus complexes que l'euskara contemporain ; enfin, que le système graphique du phénicien, avec son habitude de suppression des voyelles, convient fort peu à une langue de cette espèce. Guillaume de Humboldt et ses

successeurs, qui ne savaient pas le basque ou le savaient fort mal, avaient, inconsciemment ou non, l'obsession d'un *à priori* traditionnel, cette préoccupation un peu puérile des commencements, des origines, qui a fait des Francs les descendants de Francus, ou qui rattachait les Basques au fils de Japhet Tubal. La théorie ibérienne, qui s'appuie d'ailleurs sur cette idée trop absolue de l'unité linguistique d'une population peu cultivée, éparse sur un vaste territoire, est affirmée par l'explication de quelques mots isolés, par des étymologies forcées et fantaisistes, comme celle qui explique *Idubéda* et *Orospéda* par « chemin des bœufs » et « chemin des veaux », noms vraiment étranges pour des chaines de montagnes ; rien ne prouve, d'ailleurs, qu'en basque, *bide* « chemin » soit un mot ancien : j'y verrais volontiers un diminutif du latin *viam* qui m'apparait, sous la forme *bia*, à la fin d'un certain nombre de lieux-dits. A l'époque où les Basques sont entrés dans la vie historique, ils ne devaient avoir ni route, ni chemin artificiels : ils sortaient à peine de l'état pastoral pour entrer dans la vie agricole.

Plus sérieuses sont les études de Schuchardt, sur la déclinaison ibère ; mais s'il croit y retrouver les terminaisons casuelles, les suffixes déclinatifs basques, p. ex. : *ai, co, ken (en)*, la démonstration n'est pas convaincante, et elle ne saurait être définitive tant qu'on n'aura pas expliqué les mots eux-mêmes. Et puis, si *ai* est un datif, comment se sont formés *aie* et *aies?* qu'est-ce que *ceai? Cn* me parait être le signe d'un mot « municipe », et *co* (Asturco, Obulco,

Ilurco, Tarraco) pourrait être une terminaison locative sans aucun rapport avec le génitif de position basque. Ce qui augmente la difficulté du problème, c'est le petit nombre, la brièveté, le mauvais état des inscriptions où les formes grammaticales ne se détachent pas et où, chose très surprenante, on ne trouve pas de mots empruntés au punique, au celte ou au latin.

Le grand argument des Ibéristes est le mot *Iliberri* (Illiberis, Eliberre, Climberrum, Ilibêr, etc.), qui paraît avoir été le nom de plusieurs localités, depuis Auch et Elne jusqu'au détroit de Gibraltar. On y a vu, naturellement, le basque *iri-berri* « ville neuve ». En basque contemporain, « neuf, nouveau » est *berri* ou *barri ;* je ne saurais dire quel est le plus ancien, car ce n'est pas seulement dans les cases typographiques que *a* et *r* s'attirent. Quant à « ville » ou « poblacion », nous avons, en France, *hiri ;* en Espagne, *iri* et *uri :* j'incline à croire à un primitif *kiri ; h* n'apparaît sous la forme *ili*, suivant Azkue, que dans une très petite localité. Parmi les lieux-dits, nous trouvons, en France, plusieurs *Hiriberri*, et de l'autre côté des Pyrénées, un *iribarri*, deux *iriberri*, deux *uli* et huit *ullibarri ;* mais il faut observer que, d'après l'orthographe espagnole, *ll* sont *l* mouillée. Les formes en *r* étant évidemment antérieures à celles en *l* et plus organiques que celles-ci, l'assimilation proposée est au moins douteuse. *Iri* a un dérivé *irun*, peut-être un diminutif, d'où s'est formé *irumberri*.

Mais de toutes ces soi-disant « ville neuve », antiques, la plus importante paraît avoir été, dans le sud

de l'Espagne, celle qui occupait l'emplacement de Grenade ; son territoire est désigné sous l'appellation de *Illiberritanum*, mais les Romains lui avaient donné le nom de *Florentia*. Nous en avons deux séries de médailles, les unes portent en caractères latins la légende soit « Florentia », soit « Ilib », ou « iliber » ou « liber » : les autres, plus nombreuses, en écriture ibérienne, où se lit, sans aucun doute, le nom « Ilurir ». Comment concilier cet « Ilurir » avec la transcription « Iliber(ri) » ? Ces deux formes sont trop différentes pour qu'on puisse y voir des nuances de prononciation, des variantes dialectales, quelque chose comme une forme correcte et savante d'une part, une forme populaire et altérée de l'autre, celle-ci représentée par la transcription latine. Elles sont, du reste, trop rapprochées l'une de l'autre pour qu'on y voie deux langues distinctes. L'un des noms est-il ancien et l'autre moderne, comme au pays basque actuel, *Béhobie* « voie de la jument, gué, passage », endroit où a été construit le pont international sur la Bidassoa, appelé aujourd'hui du nom d'emprunt *Pausu*, « pause, arrêt, relai » ? Y avait-il, à Florentia, des populations diverses comme à *Alger*, que les Espagnols prononcent *Argel* et les Kabyles *Ledzèr*, au lieu de l'arabe *Al-djezaïr* « les îles » ? Hübner a pensé que peut-être, dans la prononciation, un *e* s'intercalait après *u* ; le nom exact aurait donc été *ilwerir*, dont on aurait fait plus tard *iliberri*. Mais, outre que l'omission de la voyelle importante *e* s'explique difficilement, pourquoi *we* serait-il devenu *ilu* ? Les Romains n'avaient pas plus de peine à prononcer « Ilwerir » que « silvestris ». En

basque moderne, *u* et *w* passent à *b* dans *gabon* « bonne nuit », et dans *buruba* « la tête », pour *buruwa* de *buru-a*, avec *w* euphonique ; mais cette labiale ne se produit jamais après *i* ou *e*, et même les dialectes bas-navarrais lui préfèrent *y* et disent *buruya*. Au dix-septième siècle, Liçarrague nous apprend que c'était l'usage général en Soule, où j'ai pu en conclure que l'*ü* français n'existait pas encore. L'abréviation *liber* sans *i* initial ne nous surprend pas, car nous en avons de nombreux exemples dans le basque moderne ; le basque dit *Lumbier* pour *Irumberi*, et *Xavier* (prononcé *Chabier*) pour *Etcheberri* « Maisonneuve »[1].

Nous avons, dans les noms géographiques de l'Espagne antique, *Iluberritani, Ilucia, Ilunon ;* mais nous pouvons rapprocher de *Ilurir* les mots *Ilurbida, Ilurcia, Ilurco, Ilurgis* et *Iluro*. Remarquons, à ce propos, que beaucoup de mots des inscriptions et beaucoup de noms topographiques commencent par *il : ilcatnn, ilcepuraies, ildrho,* etc. ; *Ilerda, Ilergete,*

1. Sur la chute d'un *i* initial, on a de même expliqué le nom de *Baigorry* et de *Bayonne*. La première serait : *ibaï-gorri* « rivière rouge », parce que les eaux de la Nive, sur une partie de son cours, sont teintes en rouge par l'oxyde de fer. Quant à Bayonne, ce serait *ibai-ona* « la bonne rivière ». Mais Bayonne est au confluent de la Nive et de l'Adour, et les eaux ne sont pas meilleures là qu'ailleurs. Aurait-on voulu faire allusion au bon mouillage offert par le confluent ? Mais pour quelle raison Bayonne, où l'on n'a jamais parlé basque, aurait-elle pris un nom basque ? Elle ne s'appelle ainsi que depuis le XIe siècle. Auparavant, elle a été désignée comme *civitas Boiatium, civitas lapurdensis, Sancta Maria Laspudensis. Lapurdum* était sans doute une cité commandant le pays de Labourd (*lau-urdi :* les quatre eaux, les quatre rivières), limitée au nord par la rue Orbe, avec au nord un temple, plus tard remplacé par la cathédrale.

Ilippo, Iliturgis, ilthrace, etc. : *il* était donc une racine importante. Mais si « Florentia » était la traduction de « Ilurir », on pourrait supposer que *ilur* est le radical « fleur », et que *il* est une racine d'action indiquant un mouvement d'expansion, d'épanouissement, d'explosion, d'éclat. J'ajoute volontiers, au risque de combler de joie les Ibéristes, qu'il y a en basque une racine analogue impliquant l'idée d'éclat lumineux ; elle n'apparait pas dans le dictionnaire, où se trouve seulement *il, hil* « mourir, tuer, éteindre, se détruire » ; aussi, de même que *ilerri* « cimetière, pays mort », a-t-on expliqué « lune » *ilargi* (irargi, irctargi) « lumière morte », étymologie inadmissible, parce qu'elle suppose que les Basques antiques avaient de grandes connaissances cosmographiques. Pour les peuples primitifs, la lune, l'astre bienveillant par excellence parce qu'il éclaire pendant la nuit, et on ne remarque pas que sa lumière est secondaire, indirecte et réfléchie ; on lui rend, plus qu'au soleil, un véritable culte ; elle montre sa puissance par la variété et la périodicité de ses phases, qui servent à marquer le temps : tous les calendriers sont originairement lunaires. En basque, *argi* était « lumière », *ilargi* doit vouloir dire « clair de lune » ; *il* a d'ailleurs le sens original de « lune », témoins *ilabete* « pleine lune, mois » et les noms des mois, *agorril* « août », c'est-à-dire « lune sèche, mois de la sécheresse ». *Il* se trouve aussi dans le nom du soleil, *iluzkie* (iruzki, iduzki) ; un autre nom, *eguzki*, en vient peut-être, soit par le renforcement de *i* en *e* et le passage de *d* à *g*, soit par le renforcement en *g* de l'aspiration *h*, comblant le hiatus amené par la

chute de *d* ou *r*; on prononce couramment *iuski*. Si *eguzki* vient de *egun* « jour », *iluzki* doit venir de *ilun*, qui veut dire aujourd'hui « obscurité », mais qui avait sans doute jadis une autre signification toute opposée. Il y a donc en basque une racine *il* « lumière, lune, clarté, rayonnement, etc. ».

Une autre ville, dont le nom se présente sous une forme différente dans la transcription latine et dans l'écriture ibérienne, est Narbonne, *Narbo Martius*. « Narbo » représentait évidemment, pour les Romains, la prononciation indigène; mais, sur les légendes en caractères ibéro-puniques, on lit *Nerhn* ou *Nerhnen*; j'ai fait voir ailleurs que *en* doit être « cité » ou « municipe » ; reste donc pour le vrai nom *Nerhn*. Quelle voyelle suivait le *h*? Hübner, qui écrit *Nerencen*, dit pourtant que ce pouvait être *o* et que par là s'expliquerait la forme latine. Phonétiquement, la chose est difficile, mais elle n'est pas impossible ; les Romains, en présence du *r* aspiré, ont pu, sous l'influence de l'*o*, remplacer l'aspiration par l'explosive labiale douce, et *nar* pour *ner* ne saurait nous surprendre.

L'affinité de *a* pour *r* est telle qu'elle fait dire souvent pour *a*, ainsi que pour d'autres voyelles, une voyelle allongée absorbant le *r*, d'où la prononciation des enfants et des créoles, *câte* pour « carte », *Bôdo* pour « Bordeaux », et il y a des exemples de *r* devenus *a*, témoin l'enfant qui disait *fâ* pour « fer ». Quant à *ner* devenu *nar*, on peut l'expliquer par la suppression de l'aspiration inconnue aux Romains et par un renforcement compensatif, puis le vide aura été comblé par la labiale *w* attirée par l'*o* et renforcée elle-

même ensuite en *b*. On aura dit successivement *ner'on*, *nar'on*, *narwon*, *narbon*, et le *n* final sera tombé par analogie avec beaucoup de mots latins pour reparaître dans la déclinaison : *narbonem*, Narbonne, et l'espagnol Narbona.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la ville forte de Narbonne a été confondue avec le village d'Arbonne, près Biarritz. Cette confusion date du passage de Charlemagne. S'il a pris la route classique par Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux, il passa plus près d'Arbonne que de Narbonne. Une méprise analogue d'un mot provençal figure sur la carte d'état-major, qui appelle « Pas-des-Lanciers » un passage dit Passage-de-l'Anxiété, parce qu'il était infesté de brigands.

On a fait de même *Fons rabidus*, *Fontarabie*, *Fuenterrabia*, du basque *Ondarrabia* et *Roscida vallis* de Runsciavallis, Roncesvalle, Roncevaux, qui veut dire : « vals (au pluriel) des ronces ». Mais Roncevaux n'est ni une vallée, ni une succession de vallées : c'est un village au sommet de la vallée et son nom roman se confond avec celui de Valcarlos, en basque *Luzaïde*, probablement pour *Luzabide* « long chemin » ; la vallée de Valcarlos est en effet très longue. Le nom original de Roncevaux est actuellement *Orrea*, contraction d'*Orreaga*, qu'on a expliqué « endroit où il y a beaucoup de genévriers ». Le prince Bonaparte voit dans Roncevaux une traduction du nom basque qui, au XVIIe siècle, se disait *Orrierriaga*, forme recueillie par Silvain Pouvreau : endroit où il y a beaucoup de pierres jaunes (ou rouges). Les noms de

lieux : Arriaga, Harriague, Herriague (Ferriague, dans le Livre d'Or de la cathédrale de Bayonne, à la fin du moyen-âge), sont nombreux dans le pays basque.

Nous connaissons plusieurs mots ibères en *ner* initial : *Nerhn, nereildun, nerseatn, nersnatn, nertps.*

En basque, je n'en trouve que deux : *nere,* oblique et adjectif de ni, pronom personnel, 1re personne, où le *r* est euphonique, et *Nerabe, nerhabe* « serviteur, jeune garçon », par opposition à *Neskatcha, Neskato, Neskaso* « servante, jeune fille », qui a aussi le diminutif nechka. Neskaso est un augmentatif qu'Oihenart traduit « vierge », en y voyant une contraction de *neskaoso* « fille entière, intacte » ; cette explication est fort aventureuse. Ces mots se rattachent à la racine *nes,* dont je ne peux préciser la signification et dont le s a pu devenir l'*r* entre deux voyelles et devant *a,* ex. : *esan* = *erran* « dire ».

Quoi qu'il en soit, les deux mots dont je viens de m'occuper sont dérivés de deux racines importantes de la langue ibère, *il* et *ner.* Elles se trouvent réunies dans une inscription de deux mots, dont nous avons deux exemples, et qui se lisait probablement *nersenaten ilcatende.* Les pierres où elles sont gravées servaient peut-être de seuil ou de linteau à la porte d'une maison, et elles exprimaient sans doute une pensée hospitalière, quelque chose comme « Soyez le bienvenu, frappez sans crainte, entrez avec confiance » ; si *il* était une racine d'action, *ner* serait donc une racine d'état. On me reprochera, une fois de plus, de me laisser aller aux fantaisies de mon imagination ; mais le mal n'est pas grand, puisque je déclare moi-même

que ce sont là de pures hypothèses. Elles ne sont, d'ailleurs, pas tout à fait invraisemblables, et il me plairait d'adresser une formule de ce genre aux basquisants de demain : pénétrez avec assurance dans ce domaine des études basques où je travaille depuis un demi-siècle ; des surprises agréables vous y attendent, et vous y trouverez de précieuses indications sur la mentalité des peuples primitifs, sur le développement et l'évolution de la pensée humaine. C'est avec raison que le marquis de Noailles a mis cette épigraphe en tête de son Histoire de la Pologne : « C'est en s'appuyant sur le passé que l'esprit humain parvient à soulever le fardeau de l'avenir ».

Julien Vinson.

LES MOTS
ARABES ET HISPANO-MORISQUES
DU « DON QUICHOTTE »

(Suite et fin)

POSTFACE

Publiées dans la *Revue de Linguistique* entre les années 1907 et 1914, achevées à de longs intervalles, ces esquisses semblent à première vue ne se toucher que par un lien, celui qui apparait dans leur intitulé. Par le texte dont elles s'autorisent, elles se touchent en effet d'assez près, mais non point tant qu'on puisse les dire inséparables comme Don Quichotte, l'âme, et Sancho, le corps. Ce n'est là qu'un lien de surface, simplement objectif, car, au lieu du *Don Quichotte,* il était tout aussi aisé de tirer le même parti d'autres œuvres littéraires, peut-être aussi riches en arabesques linguistiques, telles que le *Cancionero de Baena,* monument complet de la poésie castillane au XVe siècle, ou mieux encore le *Romancero general.* Mais le grand œuvre de Cervantès, dont trois siècles n'ont pas affaibli la vogue, puisque le moins lettré des paysans d'Espagne en peut réciter de mémoire des passages entiers,

est un fonds si précieux à tous les égards que le choix ne laissait pas de prise à l'hésitation.

Ce texte de prédilection n'est donc pas un prétexte, et, quant à la connexité de ces esquisses nécessairement très inégales en ampleur et en intérêt, c'est un *réseau de liens* qui les rattache réellement les unes aux autres : liens étroits, constituant la parenté des mots entre eux, en lignes directe, collatérale, ascendante, descendante, réseau très subtil que la science des mots ne parvient pas toujours à découvrir et à débrouiller.

Un mot naît quelque part, fils du besoin ou de l'imagination, en un moment du temps. Tel un individu, il appartient à une race, fait partie d'une famille, vit en société, a une nationalité, Appelé à jouer un rôle complexe, il est facilement le jouet des vicissitudes de l'existence : il acquiert, conserve ou perd l'importance qu'il tient de la nature des concepts dont il est l'interprète, le reflet. Rien n'étant plus que lui soumis aux lois, déférent aux usages, esclave des caprices du milieu où il évolue, c'est avec une égale rapidité qu'il fait fortune, qu'il est proscrit. Tout en restant à demeure, il colonise au loin; mais il lui arrive aussi d'émigrer à ses risques et périls : naturalisé, il se dénature du même coup. Toutefois, pour se transformer, changer d'esprit et d'aspect, altérer son individualité au point de devenir méconnaissable, il n'est pas besoin qu'un mot s'échappe de son ambiance originelle. De même qu'il s'use à voyager, il vieillit là où il a ses attaches, non sans montrer souvent de la force dans son déclin.

Après une longue léthargie ou une absence lointaine, il peut avoir du regain. Mais, s'il n'est pas l'expression d'un concept éternel, tôt ou tard il est voué à la caducité. Alors, devenus superflus, ses longs services ont beau demander grâce : il est déjà d'un autre âge, presque ridicule, et il meurt de son inutilité et de sa déchéance. Mais, comme il a des ancêtres, une lignée, une histoire, il a des historiens; c'est ce qui le sauve de l'oubli.

Ces diverses modalités de la vie des mots, ainsi que leurs conséquences, trouvent leur vérification — pour quelques-uns — dans les *Mots arabes et hispano-morisques du « Don Quichotte »*.

A recenser le matériel de vocables arabes hispanisés auquel Cervantès a eu recours en composant son roman, on trouve un chiffre approximatif de deux cents unités. Dans ce nombre il en est qui mériteraient tout juste d'être alignés, bien inutilement d'ailleurs, sous forme de relevé lexicographique. Mais la majeure partie est autrement intéressante pour le philologue, étant de nature à lui fournir maint sujet de recherches et de comparaisons neuves, de commentaires et d'aperçus élargis d'autant. Deux séries d'articles peuvent suffire à épuiser une sélection conforme au sage principe que Térence mettait déjà dans la bouche de l'un des personnages de son *Phormion* (III, 2) : *Da locum melioribus.*

Les quelques vocables purement arabes, voire turcs, que Cervantès a semés çà et là dans sa narration et

qui, partant, restent complètement en dehors du vocabulaire espagnol, sont d'autant plus dignes d'examen que leur identification demandait quelquefois un supplément d'enquête. La liste en est courte[1] : *Alá, amejí, gilequelco*, gualá, jumá, lela, levante, macange*, pasamaque, tamejí, toraquí*, zalá, zalema. Alcalá, Marien, Uchali Fortax, Zoreida**, sont des noms propres.

Il en est d'autres dans le *Don Quichotte,* qui, faisant partie des mots arabes que la langue indigène s'assimila au cours de la longue domination des Maures, ne se sont conservés qu'au titre historique : *agareno, elche, genizaro, mudejar* (*mudegel**), *tagarino* (*zegri*). Ils font l'objet d'une mention spéciale dans cette première série, parmi les autres mots hispano-morisques proprement dits, c'est-à-dire les mots espagnols dérivés de l'arabe, tant vulgaires que littéraires.

Entre ces derniers, on peut distinguer : 1° des termes archaïques : *albogue, alfange, badulaque*, bagarino*, bocací*, garbear*, lelilí, moharracho, mohino*, mogicon*, rebenque*, tahalí;* 2° des termes qui sont encore de bon usage : *alfiler, alcurnia, bogiganga** (avec le sens moderne de « soirée mondaine »), *borceguí*, cavial, casaca*, corbacho, gaita* zamorana*, zamarro*.*

Il faut ajouter à cette nomenclature exclusivement « cervantine » la liste des vocables espagnols, frères d'origine des précédents, qui ne se rencontrent pas dans le *Don Quichotte,* mais dont le contingent a été,

1. L'astérisque indique, suivant le mot, une identification ou une étymologie inédite, sinon amendée.

pour ainsi dire, appelé à la rescousse, quand la discussion exigeait un renfort d'exemples, de références et de preuves, ou que, sous l'influence d'une association d'idées de même ordre, elle prenait soudain du champ, d'ailleurs toujours en vue d'élucider un point de sémantique, de phonétique ou d'étymologie. Ces vocables de surcroît sont les suivants : *Aforro, arancel*, albardon, alfageme, alfaneque** (trois sens et dérivations), *alfeizar, arrequife, atriaca, azote, baharí, bahurrero*, baldaquí*, botarga*, caramo* (boh.), *casaquí*, chalan, chaleco, chamarra*, fiel** (deux sens et dérivations), *filalí, gabarra*, gurape* (boh.), *jaco, jileco*, lilaila** (trois sens et dérivations), *machumacete, moganga*, mogate, mogato*, mogí*, moharra*, moheda*, mohino** (deux sens et dérivations), *momería* et *momo*, ojalá, olé* et *jaleo*, tagarote* (boh.), *zalamele,* etc., etc.

Enfin, l'occasion s'étant présentée de tirer au clair l'origine de *zapato** et de *sábana**, d'un usage journalier, on en a recherché l'historique et la filière, et l'on a pu s'assurer que ces deux mots ne procèdent nullement de l'arabe, comme on l'a toujours pensé, mais du latin.

Une filiation s'établit par une suite d'ancêtres. Aussi l'aire de nos investigations s'est-elle parfois étendue au delà du domaine hispano-morisque. Ces excursions nous ont amené à constater l'origine étrangère de certains mots arabes : berbère pour *cherk* (*bô-cherky*); turc (khazaro-bulgare) pour *ghaïṭa, khaviar, sammoûr;* latine pour *barḏaun, sabbâṭ* et le mozarabe *finnîch;* grecque pour *baṭârikh, ṭirrîkh, ṭarkha, ghou-*

râb; araméenne pour *sabanîya;* babylo-araméenne pour *barîd;* à voir en outre dans *amuletum,* κασάς, βραδύς, *bardus, brutus, burdo* et *veredus* des mots d'origine sémitique.

Aussi bien la lexicologie française, — il ne pouvait guère en être autrement, — n'a pas été sans y trouver son compte. Les rapports qui unissent les langues romanes entre elles sont trop intimes pour que l'influence exercée par l'arabe, au point de vue du vocabulaire importé, sur celles-là, n'ait pas touché pareillement celle-ci, soit directement, soit indirectement, séparément ou simultanément, dans une mesure d'ailleurs très inégale.

La navigation dans le bassin de la Méditerranée, pendant toute la durée du Moyen Age et même longtemps après, n'était pas beaucoup moins active qu'elle ne l'est aujourd'hui. Marchands, pèlerins, gens de guerre et pirates, comme à l'envi, confiaient leur fortune aux vaisseaux de tout bord qui, voguant pour plus de sûreté en nombre et de conserve, sillonnaient de part en part l'immense lac mitoyen dont les flots baignaient dix nations en plein essor, ayant chacune ses traditions, ses mœurs et sa langue particulière. Ces relations, qui tenaient tant d'énergies en haleine, eurent pour effet immédiat de donner naissance à un parler cosmopolite, fabriqué de toutes pièces par des renégats convertis en truchements et censaux, — italiens pour la plupart, — une espèce de *sabir* composé de tous les éléments nécessaires aux besoins communs d'un trafic intense, de façon à être compris d'un rivage

à l'autre de la Méditerranée. La *langue franque* était créée. De cette longue époque date la pénétration dans nos idiomes de tous ces vocables orientaux qui désignent des étoffes, des vêtements, des fourrures fines, des denrées, des aromates, des plantes d'officine, des animaux, et bien d'autres termes spéciaux au commerce, à la navigation et à certains arts industriels. Après avoir figuré dans les connaissements des armateurs, les éléments essentiels de ce vocabulaire hybride passaient du *fondaque* au *diwân* (douane), de l'Échelle au port Franc, des comptoirs maritimes aux boutiques des grandes villes continentales; ils devenaient eux-mêmes articles d'importation et s'imposaient partout sans peine, avec leur cachet exotique et l'objet qu'ils étiquetaient.

Il est incontestable que l'italien, grâce à l'immense trafic que faisaient les républiques marchandes de la péninsule, joua un important rôle d'intermédiaire dans la transmission des mots d'origine orientale aux idiomes circonvoisins. Mais on perd généralement de vue que ces mots appartenaient au domaine commun de la langue franque, qu'ils étaient créés sur place, d'après un modèle unique et sur des paradigmes analogues, qu'enfin, si l'hégémonie commerciale dans l'archipel, le Bosphore et la mer Noire était entre les mains des Vénitiens et des Gênois, dans le bassin occidental de la Méditerranée Barcelone, Montpellier et Marseille ne jouissaient pas d'une moindre prépondérance, tandis qu'entre ces deux extrêmes, en Égypte et en Syrie, chaque « nation » pouvait se dire également privilégiée. L'italien, malgré sa force d'expan-

sion, n'exerçait donc pas absolument de monopole linguistique en dehors de sa véritable sphère politique et économique; ainsi le turc lui doit considérablement plus que l'arabe. Et puis les autres idiomes romans ne s'éloignaient pas tellement des dialectes italiens que le même mot emprunté à l'Orient fût entendu et prononcé d'une façon sensiblement différente de part et d'autre. Les Catalans, les Languedociens et les Provençaux n'avaient, en somme, nul besoin de recourir au vocabulaire mercantile de leurs concurrents dans leurs transactions mutuelles. Ils avaient le leur, qui ressemblait à l'autre comme un frère; et, comme intermédiaires entre le Ponant et Levant, il y avait Marseille et le provençal.

En définitive et tout compte fait, c'est encore l'espagnol qui, dans l'apport réciproque des mots d'origine arabe, l'emporte sur l'italien, de même qu'il l'emporte sur l'italien en ce qui concerne le français, et cela n'a rien de surprenant. Pour le surplus, chacun de ces idiomes fit ses emprunts aux langues orientales par le canal de la langue franque, ce jargon roman d'outremer, bâtard et international par excellence.

Les mots hispano-morisques qui ont fourni la matière de ces études trouvent en général leur contrepartie dans le français. Il en est résulté que ces mots français, ainsi proposés à l'examen, ont bénéficié d'un traitement de faveur et que leur histoire, quand il y a eu intérêt à l'esquisser, leur étymologie, quand elle a paru mal fondée par ailleurs, ont été l'objet, suivant

les circonstances, ou d'une discussion ou d'une note sans plus de commentaire.

Parmi ces mots d'origine orientale que le français s'est incorporés, quelques-uns ont été directement empruntés à l'espagnol : *caraco**, *charabia, cravache**, *guenille* (cf. *Index,* s. v. *gholeila,* n.), *gai,* [f. *gaitte,* v. fr.] (?, cf. *Index,* s. v. *ghaïda,* n.).

D'autres ont été introduits en français par l'intermédiaire du catalan, du languedocien ou du provençal : *alphanette, bagare** (et *gabare**), *bagarin**, *ballarin** (cf. *Index,* s. v.), *boutargue**, *caban, chaland** (?, cf. *Index,* s. v., n.), *gilet**.

D'autres, enfin, sont arrivés en droite ligne de l'arabe, communs pour un grand nombre à plusieurs langues européennes, en particulier aux langues romanes, et ont eu pour commun véhicule la langue franque : *agarène, bagage** (?, cf. *Index,* s. v. *boghtcha, bogh*), *baldaquin, boucassin, chamarre**, *casaque* et *casaquin**, *caviar, hermine, jaque**, *môme* et *momerie**, *simarre**.

A l'égard de *casaquin,* dont *casaque* est l'abrégé, il y a lieu de rappeler que l'identification de ce mot avec le persan arabisé *kazâghand* n'est pas tout à fait inédite. Il en a été question pour la première fois dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* de 1887 (p. 247 sq.) sous la signature de l'orientaliste allemand P. de Lagarde; puis cette étymologie a été signalée en 1889 par H. Derenbourg dans une note de son *Ousâma ibn Mounḳidh* (p. 43, n. 7). Article et référence nous ont été connus trop tard pour qu'il nous fût permis d'en tirer parti. Aussi bien l'histoire de *kazâghand, casa-*

quin et *casaque,* telle qu'elle est présentée ici, n'en conserve pas moins son originalité. D'un côté comme de l'autre, le point de départ et le résultat acquis sont les mêmes; mais c'est par des voies et moyens de tous points divergents que l'hypothèse envisagée est devenue deux fois certitude. Il y a collaboration d'idées et, ce qui importe le plus, corroboration de faits.

Aux mots qui précèdent, il convient d'ajouter, pour clore ces énumérations, *brodequin, monne* et *zibeline* qui sont d'origine orientale, mais que le français a reçus de l'italien *borzacchino, monna* et *zibellino,* non de l'espagnol *borceguí, mono, cebellino.*

Borzacchino est un emprunt fait à l'hispano-morisque *borceguí**.

Monna, qui a beaucoup essaimé, est l'abrégé de *mammone* emprunté de l'arabe *maïmoûn* qui a également fait souche dans les idiomes les plus divers, notamment en français : *maimon.* Pour avoir une notion parfaite de la filière romane, il est indispensable de se reporter à l'article si savamment documenté, *Maimon, maimonnet,* que M. Antoine Thomas a inséré dans ses *Notes étymologiques et linguistiques* (*Romania,* 1909, p. 566 sq.).

Quant à *zibeline,* c'est un mot qui a revêtu des formes multiples avant de se cristalliser dans sa forme actuelle, calquée sur *zibellino* comme *cebellino* qui en provient aussi. L'orthographe en a été longtemps indécise : *sabellin, soubelin, subelin, sublin,* etc., et son histoire assez obscure (cf. E. Phelipot, *Le chat et le singe dans Rabelais,* dans la *Revue des Études rabelaisiennes,* 1907, p. 136). C'est que ce mot cosmopo-

lite venait de fort loin, voyageant par terre et par mer, s'arrêtant en route, laissant partout des traces de son passage. Dans les immenses et ténébreuses contrées d'où il était originaire, le pays finno-tatar de Sibir et du Tobol, de Samara et de la Volga, des Bolghares et des Khazares, et le pays des Russes, l'indigène le prononçait ici *sóbol,* là *samour* (cf. *Index,* s. v., n.), deux mots étroitement apparentés, mais à un degré qu'il n'est pas facile de déterminer. Ce qui est certain, c'est que, si l'on pousse à fond les recherches, on remonte au turc et au slave, on passe à travers les filières linguistiques les plus variées, et l'on aboutit à ce fait que dans *sable* et *zibeline* il y a *chamarre* et *simarre.*

Telle est dans ses grandes lignes la signification de cet opuscule fait de la réunion d'une centaine de notes et notices dont un texte illustre a motivé le titre et inspiré le thème. Sauf quelques indications basées sur une connaissance plus exacte de l'origine ou du sens de certains mots, elles n'ajoutent rien qu'on ne sache déjà au commentaire de ce texte. Mais elles apportent leur part de contribution à la solution de plusieurs problèmes étymologiques propres à intéresser la lexicographie des idiomes parlés dans la péninsule ibérique et, par surcroit, la lexicographie française.

Sans doute quelques-unes des solutions proposées eussent exigé parfois des recherches plus approfondies, une vérification plus minutieuse des faits; ou bien on s'est laissé guider par des présomptions, sans que celles-ci, pourtant, aient jamais pesé plus que de raison sur les conclusions ou le mode des recherches.

C'est le propre des ébauches de rester imparfaites.

Mais heureusement toute erreur porte en soi le germe de quelque découverte. Chacun de nous à tour de rôle en fait l'expérience, tantôt à son désavantage, tantôt au détriment de son devancier même le plus qualifié. Quel gré nous devrions savoir à celui dont l'erreur a été pour nous le « trait de lumière » ! On a garde ici d'y faillir.

Puissent donc les négligences qu'on a commises, les témérités qu'on s'est permises être considérées avec indulgence par ceux-là mêmes qu'elles auront éclairés de cette lueur capricieuse qui sert l'un et trahit l'autre. Une heureuse suggestion ou un talent accompli les favorisant, ils n'auront qu'à remplir les cadres qu'il aura suffi d'indiquer à leur utile et indispensable critique en songeant à ce mot plus vrai que jamais de Montaigne : « Nous ne faisons que nous entregloser. »

Août 1916.

Paul Ravaisse.

LE POÈME DU RENARD

Des lettrés et des érudits du Sud de l'Inde ont fondé à Maduré, il y a quinze ans, une société littéraire qu'ils ont appelée « Académie tamoule », *tamil sangam,* en souvenir des deux Académies qui ont été jadis si florissantes dans la capitale du Pâṇḍi. Les membres de la dernière, au nombre de quarante-neuf, étaient regardés comme des incarnations des lettres de l'alphabet sanskrit. Ils siégeaient au-dessus d'un étang aux lotus d'or et prenaient place sur un banc merveilleux, œuvre du charpentier céleste, qui avait la propriété de s'allonger ou de se rétrécir suivant le nombre des membres présents.

L'Académie actuelle tient ses séances dans une salle ordinaire : elle m'a fait l'honneur de m'admettre au nombre de ses membres qui sont environ deux cents. Elle publie un journal ou plutôt une Revue, *Çen tamiḷ*, « le pur tamoul », écrit dans la langue classique la plus élégante et la plus correcte ; je lui ai donné quelques articles. Ce journal, qui paraît par livraisons mensuelles, contient, à chaque numéro, un supplément de huit, seize ou vingt-quatre pages, dans lequel on publie des œuvres inédites ou incomplètement connues.

Parmi ces publications, j'ai remarqué un petit poème philosophique intitulé *Narivirutta m,* quelque chose comme « le vers épique du renard ». C'est un morceau

de littérature analogue aux *tracts* anglais et composé par quelque moine bouddhiste ou jâina, dans un but de propagande religieuse. Le conte populaire qui est le sujet de ce poème est bien connu en Europe, et La Fontaine en a fait une fable que je prends la liberté de rappeler à mes lecteurs : « le Loup et le Chasseur » (VIII, 27). Un chasseur, après avoir tué une biche et un daim, abat un sanglier et veut encore tirer sur une perdrix. Il bande son arc, mais, à ce moment, le sanglier se relève, et dans un effort suprême, découd, comme on dit, le chasseur. Survient un loup; enchanté de se voir telle abondance de vivres, il commence par dévorer la corde de l'arc faite de boyau : l'arc se détend et la flèche transperce le loup qui tombe mort à son tour.

Les lecteurs remarqueront les différences entre la fable française et le récit indou. La principale est dans ce qu'on appelle la morale. La Fontaine a surtout en vue la cupidité du chasseur et l'avarice du loup. Le poète tamoul, dont l'ouvrage pourrait comme dans la *Morale en action*, être intitulé « les crimes punis l'un par l'autre », a une portée plus haute. Il veut montrer l'immensité du crime que l'on commet en tuant un autre être. C'est le plus grand des cinq péchés capitaux que connaissent les Hindous, parce qu'il interrompt l'action normale de la renaissance.

Voici la traduction du poème du renard :

1. Après avoir adoré les pieds roses du bienheureux qui réside sous l'açôka froid où se pressent les abeilles, à l'ombre du triple parasol qui brille, comme la

lune aux rayons de lait qui répand partout sa lumière, grâce aux nombreuses pierres précieuses dont il est orné, — je veux dire l'aventure de sire Renard, avide de chair.

2. Dans le pays accidenté où vivent les montagnards, sur les hauteurs entourées de collines dont la lune, parcourant l'espace, atteint les sommets élevés, il y avait un chasseur qui se nourrissait de miel, de fruits doux, de fruits verts, de légumes et de chair grillée.

3. Après que les nuages, s'armant de l'arc recourbé, courant, bravant la mer agitée, se sont relevés, ont brillé et ont versé la pluie, les montagnards qui vivent sur les collines parfumées se préparent à faire la moisson au moment où s'épanouissent les fleurs du *pterocarpus* nourri de miel.

4. Les montagnards expérimentés ont broyé de la hache les agalloches, les candales, les camphriers, le *pterocarpus*, et, les chassant, ont agrandi les forêts ondulées. Ils ont semé le millet vert sur les coteaux où tombent les ruisseaux élargis, et les filles de la montagne gardent les récoltes contre les oiseaux et les perruches.

5. Un éléphant superbe, pareil à un mont qui couvre le ciel, vint pour manger le millet. Le montagnard survint et, fortement irrité, courut, monta sur un monticule de terre, s'y tint debout, courba son arc et, visant avec soin, frappa l'éléphant au milieu du front.

6. Comme la flèche lancée lui entrait dans le front,

l'éléphant, à son tour, furieux, courut et monta sur le monticule avant qu'une seconde flèche pût l'atteindre : la flèche qu'il portait vint s'y enfoncer. Un serpent, enflammé de colère, en sortit et tua le montagnard dont l'arc et la flèche tombèrent sur le sol.

7. Le montagnard ne tomba qu'après avoir, de son bon sabre qu'il avait tiré, coupé en deux le serpent. Comme il tombait, arriva un renard de caverne, avide, tourmenté par la faim qui, voyant ce qui s'était passé, s'écria, dans l'espoir de tout manger : « Que de provisions !

8. « L'éléphant me servira pendant six lunes; l'homme des bois pendant sept jours ; le serpent aux dents aigües comme un glaive aigu pendant un jour ! » pensait-il, et il se mit à ronger près de l'encoche ; la corde était attachée, l'arc sans défaut, mais l'arc se détendit avec bruit dans la bouche grande ouverte.

9. Comme ce renard qui mourut en rongeant l'encoche de l'arc devant les cadavres de l'éléphant, du chasseur qu'avait renversé le serpent, et du serpent à la peau tachetée qu'avait tué l'homme, amassent des richesses les hommes ignorants qui délaissent la certitude, ne pratiquant pas la vertu.

10. Comme le renard inconscient abattu par l'arc recourbé, ceux qui avec avidité ravissent et amassent de grands biens sans les distribuer (aux pauvres), verront les autres hommes leur ravir leurs biens inutiles et ils perdront leur prospérité, semblable à la lune qui décroit.

11. Le petit renard rongeait la chair du boyau et

voyait artificieusement l'abondance d'une année, sur des chars attelés, quand il tomba ; sans haine violente contre personne, un individu passa qui lui coupa l'oreille et la queue, et lui ôta la peau qui recouvrait son corps.

12. Les hommes difficiles à louer, qui rejettent sans en jouir leur enveloppe corporelle, placeront dans la terre creusée, pour y occuper une place étroite, les gens sans grandeur qui ne vivent pas en distribuant les richesses amassées et qui ressemblent au renard de caverne dont nous avons raconté l'histoire.

13. On a vu quelquefois des hommes qui vivent en mangeant, en dormant, en s'unissant aux belles : ils sont semblables à des animaux ; des hommes capables de comprendre les vertus excellentes, des savants, et d'autres sont même au-dessous de la vache.

14. Le prince, ayant appris à mépriser tout ce que ses parents lui avaient laissé après lui avoir présenté des belles à la chevelure parfumée, écouta les instructions qui lui disaient : « tu te perds », et s'en alla abandonnant sans retour tout ce qu'il possédait.

15. La jeunesse et la beauté ne demeurent pas ; le plaisir n'est pas une chose qui demeure ; la force et la puissance ne demeurent pas ; les jours de la vie ne sont pas des choses qui demeurent ; l'affection de l'épouse ne demeure pas ; les objets qu'on possède peuvent être la proie des voleurs ; en dehors de l'abondante vertu incommensurable, il n'y a rien.

16. Les jours de la vie ne sont pas des choses qui demeurent ; la fortune n'est pas une chose qui de-

meure ; les bons, progressant de plus en plus de jour en jour, acquerront la certitude en comprenant les bons préceptes du grand Jina. Nier cela, c'est le cacher sans le voir.

17. De même qu'une graine remise sans dommage dans un sol fertile lève heureusement et montre une belle croissance, pour ceux dont l'esprit clair tout à fait comprend le renoncement qu'on ne saurait trop louer, le don dans les corps produira tout son fruit.

18. Un ascète dont la vertu absorbait entièrement la pensée vit un paon d'or au corps superbe qui dansait devant son ermitage, il le toucha et le prit avec cupidité ; mais l'oiseau l'emporta au haut des airs où il s'envola rapide sous la forme d'un corbeau et le ravisseur tomba pour mourir.

19. Ceux qui, après avoir entendu raconter le malheur arrivé au renard dépourvu d'une bonne intelligence, ne pratiqueront pas la vertu ressembleront au marchand qui avait pris par cupidité une brique d'or qu'il avait trouvée sur son chemin.

20. Ceux qui ont compris les préceptes ont entendu raconter l'histoire du marchand qui ne savait pas ce qu'était le corps, vile enveloppe, qui avait l'esprit cupide, qui ignorait la vérité et qui naquit singe.

21. Après avoir entendu raconter l'aventure du renard, on deviendra bon et on pratiquera la vertu, sachant ce qui vient par la vérité. Le nommé Harivara, par son grand désir du bien, sut faire comprendre et expliquer la vertu.

22. Ceux qui n'ont pas le désir redoutable disent

que Duryodana à la lance brillante comme l'astre éclatant mourut avec sa postérité, sans donner aux Pantchavas leur part de terre.

23. Ceux qui sont pleins de désirs auront le sort du marchand ignorant qui voulait se sauver, de ce Kâkuṣṭha qui se noya, ne pouvant atteindre la rive surélevée comme il cherchait à sortir de l'eau de l'étang.

24. Il arrivera à ceux dont la pensée est attachée à la fortune ce qui est arrivé au marchand cupide qui n'avait approuvé les conseils de vertu que son ami était venu lui donner.

25. On raconte que Satyakôṣa, qui avait dit ce qui était mal, perdit la fortune qu'il avait amassée, quand le voyageur qui traversait le pays était venu en sa présence et lui avait montré les perles superbes.

26. On entend tous les jours raconter l'histoire de ceux qui sont morts ayant perdu la vie en entrant dans l'eau pour y laver le vase d'or qu'un pauvre avait trouvé et qui s'était échappé de leurs mains.

27. Le grand personnage qui, sans y bien réfléchir, but, dans de l'eau mélangée de vinaigre, le vieux fruit qui était devenu mauvais, devint le gardien de ses richesses infinies.

28. On a entendu raconter ce qui est arrivé, avec son propre fils, à l'ascète cupide qui, le soir, attaquait les marchands aux abondantes richesses et s'emparait de leur fortune en se suspendant aux arbres.

29. On peut entendre raconter l'histoire de l'homme à la barbe grasse qui, se rendant tous les jours par

un long chemin au village, cherchait tous les jours à tremper sa barbe dans les vases et à amasser une provision de beurre.

30. Ne prenant pas la peine d'apprendre le profit de la vertu, par ses crimes, Anavinda, sans conserver rien de ses grands trésors, mangea la nourriture de la chair et, après sa mort, alla dans le monde inférieur.

31. Quand le roi à la grande lance faisait aux grands ascètes le don de la nourriture, Satyabâdhâ y consentit avec un esprit sans défaut et arriva au monde parfait des gurus.

32. On peut entendre raconter que la brahmine à la chasteté intacte, digne d'être admirée, donna, alors qu'il n'y en avait pas pour son mari, de la nourriture à un grand ascète sans erreur et devint une Yakchi.

33. La vierge nommée Caudanâ, voyant des ascètes jâinas, leur rendit hommage devant sa maison, les embrassa, leur offrit de la bouillie de paspal; à cette vue, les Indiens se réjouirent et, aux applaudissements des immortels dans l'espace, vint faire pleuvoir sans fin une pluie d'or.

34. Une femme au cœur plein d'affection, pour éviter les quatre mauvaises renaissances des êtres vils à la pensée inférieure soumis au péché et au crime, s'en alla pratiquer le renoncement par peur de la douleur dont on parle tant; c'est ce qu'ont raconté des hommes sages et instruits.

35. Si l'on cherche la certitude par les ascètes au renoncement immense, il n'y a pas d'état renommé en dehors des deux suivants : ou vivre, sur la terre,

en ne prenant son repos qu'après avoir distribué les grandes richesses qu'on a acquises, ou demeurer dans le séjour de l'ascétisme au renoncement rigoureux,

36. Le premier permettra, sur une couche fleurie, sur la terre, de s'unir sans vilenie aux épaules de celles dont les seins sont ornés de bijoux quand on est pris d'amour, sans nuire à la vertu domestique; mais le prince de la belle vertu a dit que ceux qui n'ont pas la certitude de l'antique vertu qui évite les quatre renaissances resteront soumis à la souffrance.

37. Le don excellent de la libéralité procurera à ceux qui donnent le bonheur abondant du sage sans égal, le monde des dieux; quand on arrivera sur la terre, il procurera le plaisir excellent et la manifestation du Seigneur; aussi ne faut-il pas apprécier la fortune brillante semblable à l'éclair dans les nuages.

38. Ceux qui ne pratiquent pas le bel ascétisme, s'en allant loin du monde et renonçant en disant : il n'est pas bien de vivre entouré de parents, attachés aux seins réunis des belles aux bracelets d'or, au pubis large, aux frais bijoux et il faut éviter leur amour développé; — sont plongés dans l'océan de la souffrance douloureuse.

39. Sans s'approprier toutes les sciences; sans s'unir, sur la couche parfumée d'agalloche enflammé, aux seins de celles qui sont comme un océan d'ambroisie avec leurs bouches roses aux lèvres de corail brillantes; sans aller à l'ermitage des ascètes; on unit la chair, le meurtre et le vol et on passe inutilement le temps.

40. Ceux qui, sans donner des louanges aux grands

ascètes, sans demeurer près des seins brillants et des épaules de celles dont les grands yeux noirs s'épanouissent sans bruit, n'ont pas rompu la chaîne qu'on appelle la famille nombreuse et n'ont pas fait l'effort du pénible ascétisme, se plongent dans le désir.

41. Après avoir donné un siège élevé, après avoir donné d'abord aux gens supérieurs avec joie les richesses brillantes et ensuite un siège élevé, cela ne cause pas une joie réelle à ceux qui suivent la voie suprême; ils ont le monde des dieux et celui des gurus supérieurs.

42. Après avoir donné un siège sans tache aux ascètes parfaits dont l'esprit abonde en perfections obtenant le profit sans défaut de la vie parfaitement heureuse sur la terre, on deviendra des êtres sans tache et l'on brillera sans tache sur la terre et dans le ciel pur.

43. Ceux qui, repoussant le malheur des quatre renaissances chaque jour menaçantes, sans rayonner dans la douleur, auront appliqué leur pensée épanouie sur les malheurs antérieurs, fermes dans l'antique vertu, du prince de l'*açôka* aux fleurs abondantes qui répandent au loin leur parfum et leur éclat, verront les limites du péché.

44. Ceux qui ne pratiquent pas le renoncement à la puissante vertu, après avoir chassé toute affection intérieure, et distribué des dons immenses, qui ne touchent plus les seins rayonnants des femmes aux guirlandes de fleurs mielleuses, qui vont avec ardeur et bonheur dans la forêt du renoncement où habitent

les deviendront la proie de la souffrance.

45. Supprimez le meurtre, supprimez la nourriture animale après qu'on a tué, supprimez l'état de ce qui n'est pas la vraie doctrine, supprimez les détours d'une façon quelconque mauvaise; ce qui n'est pas d'une bonne nature.

46. Laissez-le et éloignez-vous; éloignez-vous en laissant la convoitise de l'épouse d'autrui, et le meurtre des doux êtres en vie causés par les huit activités tenaces qui lient les pieds et la tête et amènent l'absence de la pitié. Apprenez-le et sachez-le tous!

47. On peut pratiquer la bonne vertu dans la société si l'on fait de bonnes actions, ne serait-ce que de la grosseur d'un grain de ricin; on peut rester dans la bonne vertu quand on s'éloigne du mensonge; en dehors de cela, il n'est point de but supérieur agréable qu'on puisse atteindre.

48. Après avoir entendu le poème du renard ignorant qui ne savait pas se conduire, si vous faites la grâce à ceux qui souffrent de leur expliquer la vérité, (dites-leur), toutes les conditions des renaissances exemptes d'affliction.

49. Comme il n'y a pas d'êtres heureux en dehors du pur déterminé, le renard aux grandes dents dont-il vient d'être parlé n'avait pas de règle de conduite qu'il pût suivre fermement et, pour s'être repu d'une nourriture faite de chair, alla, après sa mort, dans le monde inférieur.

50. Comme sur cette terre il y a de nombreux récits d'hommes (punis) avec la famille que leur a donnée

l'affliction, les hommes instruits blâment le pécheur cupide qui commet d'innombrables fautes.

51. S'il y a quelque chose à pratiquer, pratiquez la vertu ; s'il y a quelque chose à chasser, chassez la colère ; s'il y a quelque chose à contempler, contemplez la sagesse ; s'il y a quelque chose à conserver, conservez le renoncement.

Julien Vinson.

NÉCROLOGIE

L'abominable guerre que nous subissons aura été fatale à la science ; elle aura emporté, dans son implacable brutalité, toute une élite de jeunes et vaillants travailleurs, l'espoir de notre avenir et qui devaient remplacer leurs pères et leurs maîtres dans le développement continu de l'activité scientifique. Les anciens disparaissent, les jeunes meurent avant d'avoir commencé leur œuvre. Que nous restera-t-il ?

Parmi ceux qui nous ont quitté pour jamais et dont la perte nous est cruelle, je ne voudrais pas oublier un homme d'esprit, aimable et modeste, Charles Beauquier, qui a été longtemps député de Besançon et s'est occupé d'études et de traditions folk-loriques de son pays.

L'Institut a perdu trois de ses membres : Gaston Maspero, Michel Bréal et Barth. Maspero a fait faire aux études égyptologiques des progrès immenses. Il n'a pu survivre à la mort de son fils. C'était un savant consciencieux, indépendant, ennemi des coteries et des intrigues, né à Paris en 1846. Michel Bréal était un favorisé de la fortune, un de ces hommes qui réussissent là où tant d'autres échouent. Il a écrit une brochure sur Hercule et Cacus, il a trouvé un mot, la sémantique, et il a traduit le livre de Bopp, presque oublié aujourd'hui. Cela a suffi pour lui faire créer, au

Collège de France, la chaire de Grammaire comparée, titre inexact, car ce n'est pas la grammaire qu'on compare, ce sont les langues. M. Bréal, né en Bavière en 1832, s'est éteint doucement, plein d'années, comblé d'honneurs, de titres et de dignités.

Auguste Barth était un critique sévère, trop dur peut-être pour ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir; il a fait des travaux remarquables sur les langues et les religions de l'Inde septentrionale.

Plus modeste et moins brillant était notre collaborateur assidu, M. H. de Charencey qui est mort en Normandie à l'âge de 83 ans, le 12 mars dernier, après avoir écrit les dernières lignes d'une étude qui paraîtra prochainement. Il appartenait à cette vieille aristocratie française où se conservent les traditions d'honneur, d'indépendance, de loyauté, de fidélité aux principes et aux convictions.

Il avait pris de bonne heure un goût très vif pour la linguistique et il y a peu de groupes d'idiomes dont il ne se soit pas occupé, mais il s'est intéressé surtout au basque et aux langues américaines. On peut regretter qu'il ait parfois manqué de méthode et qu'il se soit abandonné à des étymologies hasardées. Il a fait paraître un nombre considérable de brochures et d'articles. Dans ces dernières années, il avait entrepris une publication importante qui sera continuée, je l'espère, l'*Année linguistique;* les quatre volumes qui ont paru contiennent des notices rédigées par les spécialistes les plus compétents, qui donnent de précieux renseignements sur l'état actuel de l'histoire et les progrès des études linguistiques.

Qui nous consolera de voir s'en aller ces travailleurs sérieux et de bonne foi, alors qu'il reste tant de faiseurs, tant de faux savants qui passent tout leur temps à médire, à calomnier, à rabaisser ceux qui pourraient leur porter ombrage. Ils ne savent rien, ne font rien, et ne laissent rien après eux. Leur mémoire s'effacera comme l'écume légère à la surface de l'eau, comme la fumée dans les airs,

Cual fummo in aere ed in acqua la schiuma !

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Le Népal et pays himalayens, par Isabelle Massieu. Paris, 1912, gr. in-8°, 228 pp., figures.

Le livre de Mme Massieu est un récit de voyage très personnel, très animé, très intéressant; elle l'a illustré de vues photographiques bien choisies, bien prises et bien venues. Mais le compte rendu du voyage a été évidemment rédigé sur des souvenirs parfois un peu effacés, sur des notes écrites à la hâte et quelquefois mal déchiffrées. Comme la plupart des voyageurs, Mme Massieu s'est renseignée au hasard, interrogeant volontiers le premier venu, et l'on sait que les Indiens n'avouent jamais leur incompétence, ils improvisent facilement et inventent ce qu'ils ne savent pas. D'autre part, comme dans tous les pays, les fonctionnaires sont trop souvent indifférents à ce qui les entoure. Mme Massieu, du reste, ne paraît avoir consulté que deux livres un peu spéciaux, publiés par deux Français, et dont l'autorité ne saurait être absolue. C'est d'après l'un d'eux que Mme Massieu a donné un résumé de l'histoire du Népal, qui est une sorte de hors-d'œuvre et qui n'est pas de nature à inspirer une haute idée des mœurs politiques de ce pays.

J'ai surtout parcouru ce volume au point de vue de la religion et de la linguistique.

Le Népal, le Bhoutan et le Sikkim forment un terrain neutre, une zone intermédiaire où se rencontrent les deux grandes religions de l'Inde, le brahmanisme septentrional et le bouddhisme du grand véhicule sous la forme qu'il a prise au Thibet ; les deux religions se heurtent et empiètent l'une sur l'autre, et c'est, sans doute, pour ce motif que, sous la plume de l'intrépide voyageuse, les mots sanscrits, hindous et thibétains se mêlent et se confondent. Elle ne s'est d'ailleurs point occupée des doctrines et des idées philosophiques ; elle n'a guère étudié le panthéon local. Elle rapporte, entre autres, une légende çivaïste bien connue, mais sous une forme atténuée et incomplète : ce n'est pas sous l'apparence d'un rayon de lumière que Çiva se révéla aux deux combattants, mais sous celle d'une colonne de feu (les textes disent un *lingam*), et ce n'est pas Viṣṇu, mais le dieu suprême, Çiva, qui punit Brahmâ de son mensonge et de sa mauvaise foi.

Quant aux détails relatifs à la linguistique, Mme Massieu paraît considérer les idiomes du Nord comme indépendants les uns des autres, ce qui n'est point, et elle donne trop d'importance à de simples dialectes régionaux. Elle confond l'hindoustani et l'hindi, et lorsqu'elle dit que les Indous écrivent au-dessus de la ligne, elle a fait, je crois, une confusion facilement explicable. Dans tous les alphabets qui se rattachent à l'écriture devanagari, les caractères ont en haut une barre horizontale ; pour ne pas prendre la peine de les faire chaque fois, les Indous tracent en travers de la page des lignes parallèles sous lesquelles ils attachent les traits secondaires, quitte à laisser un vide à gauche,

en haut, lorsque les lettres *dh* ou *bh*, par exemple, n'ont pas le trait supérieur. Il y a même un genre d'écriture, la *Kaithî* (kayasthî), où la barre est tout à fait supprimée.

L'orthographe des mots cités est fort irrégulière, tantôt scientifique et correcte, tantôt mixte, tantôt anglaise, et pourtant Mme Massieu reconnaît elle-même que les Anglais ne peuvent pas transcrire exactement les noms étrangers. Pourquoi donc écrit-elle *Sutlej*, *Durbar*, *Bungalow*, au lieu de *Satladj*, *Darbâr*, *Banglâ*; c'est déjà trop que nous ayons adopté *Lucknow* pour *Lakhnaû* et *Calcutta* pour *Kalkaṭa*, qu'un voyageur du XVIIe siècle transcrivait naïvement *Gōlgotha*. *Satti* vaut beaucoup mieux que *Suttee*, mais pourquoi pas *Satî?* et pourquoi écrire dans la même page un même mot avec ou sans *h?*

Darbar ne doit pas être confondu avec *sarkar*; il ne signifie proprement ni « Gouvernement, administration », ni « hôtel du gouvernement », mais « Cour plénière », comme celle de 1910 où George V a transféré la capitale de Calcutta à Delhy (*Dehli* ou *Dilli*). P. 86, *Manjuçrî* n'est pas et ne peut pas être le nom chinois du Bouddha; notre *poussah*, en revanche, est la transcription à peu près exacte de la forme chinoise de *Bodhisatva*; même page, *tchandan* n'est pas une « poudre rouge », c'est « sandal » : Chandernagor est proprement *Candannagar*, « ville du Sandal ». P. 69, (Ram)eshvara (corriger *Râmêçvara*; tamoul *Râmâçuram*, dont les Anglais ont fait *Ramisseram*) n'est pas au nord de Ceylan, mais sur le continent indien.

Dans les dernières pages, l'auteur énumère avec

une certaine complaisance le voyage qu'elle a fait en Orient, pendant une vingtaine d'années, de l'Asie antérieure à la Chine ; je n'ai pu m'empêcher de songer, en lisant ces pages, au voyageur professionnel, dont parle un de nos écrivains du dernier siècle, de même que les comptes rendus de certaines missions scientifiques me rappellent toujours le grand Trottemard de Louis Reybaud.

Julien VINSON.

My visit to the West, by T. RAMAKRISHNAPILLAY. Madras, 1916, in-12, 114 pp. et portrait.

J'ai parlé plusieurs fois de l'éminent Directeur de l'Enseignement indigène dans la Présidence de Madras. En 1911, à l'occasion du couronnement de George V, il put réaliser le rêve longtemps caressé de voir l'Europe. Il nous rend compte aujourd'hui de son voyage en un élégant petit volume fort bien imprimé, orné de son portrait, et écrit avec humour et esprit.

Voici comment il raconte son passage en France :

I first set fort on the morning of the 3rd June 1911. The young Indians who met me on board the steamer took me to their comfortable lodging in a central part of Marseilles. After an early meal, we set out sight seeing. We saw the fine Roman Catholic Church on the top of a little hill, the public museum with many notable oil paintings, and the principal streets which we passed through on a tram car. In the evening, we took train and reached Paris the next day. Here

again, some young Indians, natives of Pondicherry studying in the University of Paris, received us at the railway station. Later in the day, they took us to the Eiffel Tower and other interesting places. After supper we went to what we were told was the best opera house in the city; the lavish scale on which it was run, the number of persons who took part in the performance, their dresses, the richness and variety of the scenes, the lights growing dim and all on a sudden blazing out to suit the parts acted, and the repeated *encores* of the appreciative audience—these were all interesting experiences. Other places of amusement were also visited where there were dancing and music, mirth and frolic, and songs and light-hearted conversation. It appeared to revolting some aspects of Paris life may appear to be, the aesthetic taste of the people must compel the admiration of even the most stern and unrelenting moralist.

While in Paris, I saw my old friend Mons. Julien Vinson, professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes, the only living authority on the Dravidian languages in France. He received me most cordially. His extensive library contains a valuable collection of books on oriental subjects. It was an object lesson to me, the figure of this venerable French *savant* bowed down with age, his eyes so dim that he was able to use them only with the aid of powerful glasses receiving me with a sprightliness and a vivacity remarkable at his age. It was an interesting sight moreover, the little party of Frenchmen who

were present at our interview gazing on one of their own countrymen and an Indian in his national costume conversing with each other in that quiet study in the Rue de l'Université in a language which was quite unintelligible to them, but which they vaguely knew the most recent sojourner in Paris, as if that wondrous city of pleasure had no other avocation to pursue than that of spending its days and nights in revelry, and was for that purpose using its highest ingenuity in ever setting up fresh forms of pleasure and inviting the other countries of the Continent to look for the latest novelty. It appeared to me also that if it were suddenly ordained that each day of human life should be of thirty hours' duration, Paris would even then be equal to the occasion and set to work at once to invent new forms of enjoyment, and, in order to whet the senses to stand the further stretch, introduce new sources of energy for the lassitude consequent on human limitations.

But thoughts like these apart, I must candidly own that I was much impressed by the beauty of Paris, when I saw its parks and gardens, its paintings, sculptures, and other works of art; my admiration for the French people's keen perception of the beautiful in all that I saw was intense; and I was moved beyond measure by their ceaseless desire to attain perfection in regard to everything that pleases the higher senses of man. Homefelt was spoken in a far-off part of the globe. After a half hour's stay I took leave of my friend. A few days after, he contributed an article to the Revue de Linguistique et de Phi-

lologie Comparative on the visit to France, of « Le savant T. Rama-krsna Pillei (on prononce Rama Kichnapoulle) », in which he said flattering things about myself and my kinsfolk. Later on, he was kind enough to compose in my honour a poem in the Tamil language in the *agaval* metre, the metre in which some of the best works in that language are written. The classical diction of the poem, and the exclusively oriental flavour of the subject matter have caused surprise to many à Tamil scholar; some have even doubted whether it was composed by a Frenchman. But the Frenchman did write it.

Ramakrichnappoulé, — j'écris le nom à la française et je supprime le « Monsieur » qui va mal aux noms indiens, — n'est pas seulement un haut fonctionnaire; il se ratache à la France par son ancêtre Anandarangapoullé qui fut, de 1736 à 1761, le *divan* ou le courtier de la Compagnie des Indes à Pondichéry et devint ainsi le confident de Dupleix et le témoin quotidien de sa vie. Il avait succédé à son père Tirunvengadapoullé qui avait remplacé un certain Gourouvappoulé, dont je raconterai quelque jour l'histoire; persécuté, poursuivi, arrêté par ordre du gouverneur Hébert, il vint en France, embrassa le catholicisme, se fit rendre justice et fut fait chevalier de St-Michel : par un juste retour des choses d'ici-bas, Hébert fut à son tour emprisonné et renvoyé en Europe.

La visite du distingué voyageur a été pour moi comme un rayon éclatant qui a illuminé ma bibliothèque et ravivé tous les souvenirs de mon enfance. Mon savant ami m'a fait, en plus, un cadeau très pré-

cieux; il m'a donné un stylet de fer ornementé, un *ejuttâṇi* « clou à lettres » dont se servait Anandarangapoullé; je l'en ai remercié en lui envoyant le lendemain le quatrain suivant :

Anandaranganameindavējuttâ.....ni
Maṇilavenkaiyilvandaneiyê....yânâlu
Nanmakkatkanḍunalamikkéjudineyâ..
Lunmugattilennâmula.....gu

« O stylet dont se servit Anandaranga te voilà dans ma main indigne; mais puisque tu as vu tant de grands hommes et écrit tant de belles choses, qu'est le monde au regard de toi ? »

Sans avoir la fatuité de l'évêque de Grenade, il me semble que mon aimable visiteur a un peu exagéré en moi l'effet de l'âge. Je lui rappellerai que ce n'est pas seulement sous le poids des ans que les travailleurs baissent la tête, ainsi que le dit la belle strophe du *Sindâmaṇi* : « Le germe du grain, difficile à décrire, donne sur place des pousses délicates qui apparaissent comme de verts serpents, se développent et dressent la tête comme les riches orgueilleux, puis mûrissent en s'inclinant à la manière des hommes pleins de la science du livre qu'ils ont étudié. » (I, 64.)

Julien Vinson.

Ernest Labadie. Bibliographie gasconne et languedocienne, collection de plus de cinq cents ouvrages avec 60 fac-similés. Bibliothèque de l'auteur. Bordeaux, 1915, in-8°, xiv-82 pp.

Pour un bibliophile, le plus grand plaisir est de

parler de ses livres, de les montrer, d'en faire le catalogue en s'arrêtant à chaque volume, chaque brochure, chaque plaquette. Mais sa suprême satisfaction est de faire imprimer ce catalogue et de le distribuer à des amis et à quelques amateurs de choix. Quand mon père dut partir pour l'Inde où il resta dix ans, il lui fallut laisser tous ses livres en France, mais il en emporta le catalogue qu'il fit imprimer à Pondichéry et tirer à un petit nombre d'exemplaires.

C'est pourquoi je suis très reconnaissant à M. Labadie d'avoir bien voulu m'envoyer son catalogue élégamment imprimé, avec des notes intéressantes et des fac-similés fort bien faits.

Bordeaux n'est pas une ville très littéraire, mais la bibliographie bordelaise est abondante et instructive. Les travaux qui ont précédé celui de M. Labadie sont insuffisants et médiocres. Francisque Michel y a apporté sa légèreté ordinaire : n'est-ce pas lui qui a lu Duhart-Fauvet sur un livre basque de 1677 où le prénom Antoine de l'imprimeur avait disparu, alors qu'il n'y a eu de Duhart-Fauvet ou Fauvet-Duhart qu'après 1764 ? N'est-ce pas lui également qui a affirmé que la seconde édition de la *Notitia* d'Oihenart n'aurait été qu'une utilisation des exemplaires invendus de la première édition dont on n'aurait refait que le titre et les deux derniers feuillets ? Pierquin de Gembloux a fait un inventaire incomplet et incorrect, où j'ai pourtant trouvé, tout au long, les titres de deux ouvrages basques inconnus qu'il avait certainement vus, mais il ne dit pas où. Quant à Gustave Brunet, qui a bénéficié d'une synonymie heureuse, on trouve trop souvent sur

des livres d'occasion, des mots de sa main qui ne sont que de vulgaires réclames mercantiles.

Ce qui augmente l'intérêt ou la valeur du livre de M. Labadie, c'est la préface qu'y a mise M. Boursier, l'éminent professeur de la Faculté des Lettres.

M. Labadie a recherché surtout les livres imprimés à Bordeaux et les ouvrages relatifs aux patois gascons et languedociens. Comme toutes les collections spéciales, celle-ci est incomplète. Elle comprend des choses rares et précieuses, mais il lui manque des joyaux comme le Salettes et le Garros que M. Labadie n'a pas pu encore se procurer. C'est qu'ils sont rarissimes. Depuis cinquante ans un seul Garros a été vendu publiquement, fort cher, à Bordeaux même. Quant au Salettes j'en ai vu deux : un a été acheté à la librairie Claudin par la Bibliothèque de Pau, l'autre, qui avait appartenu à M. le pasteur Luthroth, a été adjugé pour 107 francs à la Bibliothèque du Conservatoire.

M. Labadie possède un très bel exemplaire des *Fables causides* que j'ai appelé le chef-d'œuvre de la typographie bayonnaise. Un érudit de mes amis en prépare une réimpression fidèle à laquelle il ajoutera les variantes et les pièces inédites des deux manuscrits de Biarritz et de Rouen. Il pourra y remettre les planches originales qui existent encore : je les ai vues à Bayonne et j'ai même constaté qu'elles commençaient à se couvrir de vert-de-gris. Le livre, sans être courant, n'est pas rare, car j'ai pu m'en procurer trois exemplaires dont un, il est vrai, est incomplet du portrait de La Fontaine, mais un autre est broché avec ses marges entières.

M. Labadie a, si j'ose m'exprimer ainsi, annexé à sa collection la langue basque et il a bien fait. La série est peu nombreuse. L'ouvrage le plus important est la seconde édition du célèbre livre d'Axular, qui porte le titre de *Gurroco Guero* et la firme G. Milanges, mais il suffit de comparer cette édition avec la première pour se convaincre qu'elle n'est pas sortie des presses du grand atelier bordelais. C'est une contrefaçon faite quelques soixante ou soixante-dix ans plus tard dans une imprimerie inférieure. Si la première édition est à peu près introuvable, — on n'en connaît que onze exemplaires, — la seconde se rencontre un peu partout dans le pays. J'en ai eu pour ma part, entre les mains, jusqu'à cinq exemplaires plus ou moins propres et complets.

Mais il faut s'arrêter dans cette excursion bibliographique. Je ferme le joli volume et je le mets en bonne place sur mes rayons à côté du catalogue James de Rotschild, qui s'y connaissait et qui aimait les livres.

Julien Vinson.

M. Labadie me permettra une légère critique. Comment, lui, qui est homme de goût, a-t-il laissé mettre à son livre un si vilain titre. Je n'aime point du tout à voir le nom de l'auteur en première ligne, comme sur un prospectus. Je n'aime pas non plus ces lignes arrondies en demi-cercles qui ne conviennent pas à des ouvrages savants. Le titre est trop chargé ; il y a trop de choses. Je tiens à la forme traditionnelle de l'urne antique à lignes inégales symétriquement disposées, en capitales, rarement en minuscules italiques ou ro-

maines, — un fleuron en haut de la moitié inférieure; — la date au bas, sous un tiret, en chiffres romains. C'est du bon conservatisme.

Kamban and his art, by VENKATA RAMA AIYAR. *Madras*, 1913, pet. in-8°, 110 pp.

Voilà un titre qu'il n'est pas facile de traduire, car pour nous « art » ne signifierait rien et « talent » n'exprimerait pas exactement l'idée de l auteur, « manière » serait préférable, mais ne conviendrait pas à un travail littéraire. Le savant brahmane qui l'a composé s'est proposé de faire connaître au public européen le grand poète tamoul qui a traduit ou plutôt imité le Râmâyana de Vâlmîki. Il signale la puissance et la richesse de son imagination, l'exactitude de ses descriptions, sa juste expression des sentiments, la qualité de son style et le charme de sa poésie dont il analyse quelques spécimens. J'ai été d'autant plus intéressé par cette monographie que je suis peut-être aujourd'hui l'européen qui connait le mieux le poème de Kamban. Quand j'ai commencé à étudier à Karikal ce qu'on appelle le haut tamoul, le Râmâyana est le premier livre que me fit lire mon maître regretté Aiyâçâmi, et le premier de mes ouvrages qui a paru a Pondichéry, en février 1861, est une traduction de l'épisode d'Ahalyâ, dans le premier livre. On connaît la légende : la femme de Gautamâ séduite par le prince des dieux ; Indra et elle surpris par l'ermite qui, plus sévère que Vulcain et plus puissant par ses mérites, changea Ahalyâ en une statue de pierre à

laquelle Rama seul pouvait rendre, en passant, son premier état ; quant à Indra, il lui appliqua sur tout le corps le *pudendum muliebre,* dont le roi des Suras eut beaucoup de peine à se débarrasser.

A cette époque je prenais des leçons de sanskrit avec un savant brahmane télinga, Lakṣmana aiyar ; je lui demandai de me faire lire et expliquer le passage correspondant de Vâlmîki. Et je conçus alors le projet qu'un indianiste devrait essayer de réaliser et qui devrait tenter les folk-loristes : comparer entre elles toutes les versions dans les différents idiomes de l'Inde du Râmâyana, au moins ceux de Vâlmîki, de Tulsidâs et de Kamban. On pourrait ainsi établir le développement complet de la légende, en suivre l'évolution et en rechercher les éléments primitifs et les annexes successifs. Il y a d'ailleurs bien des variantes locales. On m'a donné, en 1860, un vieux manuscrit tamoul incomplet et défectueux, qui contient des fragments des trois premiers livres du Râmâyana. J'ai eu la patience de collationner le texte du premier livre avec l'édition imprimée que je possédais déjà. J'y ai trouvé des strophes inédites et, entre autres, tout un épisode en sept strophes qui manque à ce qu'on peut appeler l'édition vulgaire imprimée. Mon manuscrit est fort ancien. L'avant-dernière consonne qui se prononce *r* fort, *t* et *d* dento-palatales, y est représentée par un signe qui n'est qu'un *r* ordinaire redoublé.

Mais puisque j'en suis à une question d'écriture, pourquoi l'auteur de cette intéressante plaquette écrit-il son nom « Venkata-Rama » ? C'est une mauvaise habitude que les Anglais ont donnée au Tamoul de

transcrire leurs lettres par un seul signe. Les six explosives ont chacune deux ou trois prononciations régulières et normales, *k* et *g*, *ç*, *ch*, *t* et *d*, *j* (dj), *ṭ* et *ḍ*, *t* et *d*; *p* et *b*; r', t' et d'. Il fallait donc écrire comme on prononce, « Vengada », d'autant plus que c'est un nom topographique qui marque la limite septentrionale du pays tamoul.

Julien Vinson.

The private diary of Anandarangapillai, translated by F. Price, annoted by Ras Ranga Achari. *Madras*, gov. pr., 1916, in-8°, xl-468 pp. et un plan.

Ce nouveau volume, qui va d'octobre 1746 à mars 1747, correspond à ce qu'on peut appeler la période d'accalmie entre la prise de Madras et le siège de Pondichéry. Le départ de Labourdonnais laissait Dupleix à ses seules forces, et après une vaine tentative sur Goudelour[1], il ne put que se préparer à soutenir l'attaque des ennemis.

M. Price ne paraît pas avoir vu la note que j'ai donnée ici-même sur le mot *evupolagumuit* par lequel Dupleix termine une conversation avec des chefs indigènes. Il faut corriger *polgu* et *muyittu*; c'est en effet une phrase portugaise bien connue, *eu polgo muito* « je me réjouis beaucoup ». On peut en conclure

1. Le fort St-David à Goudelour fut pris et détruit par Lally en 1758 : j'en ai un plan fort joli. C'est en s'appuyant sur ce précédent que les Anglais voulurent justifier la destruction de Pondichéry en 1763.

qu'au milieu du XVIIIe siècle le portugais servait encore de moyen de communication sur la côte de Coromandel et que Dupleix le parlait couramment.

M. Price ne semble pas non plus avoir connu mon compte rendu de son tome Ier dans le *Malabar Quaterly Review*. J'y signalais l'importance de la copie que nous avons à la Bibliothèque nationale. Cette copie, exécutée à Pondichéry par les soins d'Ariel il y a trois quarts de siècle, est partout très claire et très nette. On y retrouve, — j'en ai donné des exemples, — des passages devenus illisibles dans l'original. Elle permettrait donc à M. Price de compléter sa traduction.

J. V.

Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin 46. *A Dictionary of the Choktaw language*, by Cyrus Byington. Washington, 1915, in-8° (vj-611 p.), planches.

— Bulletin 57. *An Introduction to the study of the maya hieroglyphs*, by Sylvanus Griswold-Morley. Washington, 1915, in-8°, (vj-211-vj) pp. 32 planches.

Voici deux bons livres de linguistique très bien faits, très intéressants, très utiles et bien imprimés. Heureux ceux qui ne sont pas engagés par eux-mêmes ou par leurs proches au grand conflit qui ensanglante l'Europe. Mais le Nouveau Monde ne saurait s'abstenir indéfiniment de la lutte qui a pour enjeu l'avenir de l'humanité.

J. V.

Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin 62. *Anthropology of the Lenape on Delaware, and Eastern Indian,* by Ales Hrdlicka. Washington, 1916, in-8°, 178 pp. Gravures et cartes.

Intéressante contribution, dont le nom de l'auteur garantit le mérite, à l'étude des races anciennes du Nord de l'Amérique, dans une région où la France a joué un rôle important et a laissé de si puissants souvenirs.

J. V.

VARIA

I. **Poilu**, **Boche** (suite).

A propos de « Boche », j'ai dit que quelques personnes y voyaient une altération de « Deutsch » où, comme on sait, *eu* se prononce à peu près *oï*. J'ai rappelé aussi la forme *tiche*, employée dans la Lorraine septentrionale ; cf. les deux villages Audun-le-Roman et Audun-le-Tiche. Dans une lettre du P. Cœurdoux, de Pondichéry, adressée en 1767 à Anquetil du Perron, il est question des Missionnaires « Tusque » de Tranquebar : il s'agit des pasteurs allemands envoyés depuis 1706 par les rois de Danemark.

Quant à « Poilu », voici ce qu'en dit Balzac, dans le *Médecin de campagne,* où le mot apparaît pour la première fois : « Le général Eblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage. »

Ainsi, le mot « poilu », adjectif, avec le sens de « brave, vaillant, hardi », date du premier Empire ; mais c'est en 1916 qu'on en a fait un substantif.

II. **Pédantisme inconscient.**

La ville d'Arcachon n'était qu'un tout petit village de pêcheurs, indiqué sur les anciennes cartes avec cette orthographe intéressante : Arcaxon. La construction du chemin de fer de Bordeaux en Espagne l'a transformée et en a fait une station balnéaire importante, au grand détriment de La Teste (La teste de Buch, « tête du bois »), où les Bordelais allaient en villégiature, surtout depuis que le petit chemin de fer, construit en 1842, les y transportait en quelques heures.

Arcachon, agrandi et transformé, a voulu avoir son écusson, ses armes et sa devise. Mais toute devise qui se respecte doit, parait-il, être en latin. Le Maire était un peu brouillé avec les études classiques et fabriqua, non sans peine, une traduction de l'épigraphe peu modeste : hier désert, aujourd'hui bourg, demain grande ville. Le traducteur improvisé se mit à l'œuvre, en consultant le dictionnaire, et produisit cette phrase surprenante, où pas un mot n'a la signification qu'on a voulu lui attribuer : *heri solitudo, hodie vicus, cras civitas.*

Devant des phrases de ce genre, je me rappelle toujours l'observation de Virginie au vieil ami de sa famille qui avait inscrit je ne sais quel vers d'Horace sur la girouette installée par Paul : « Pourquoi n'avez-vous pas mis simplement en bon français : « toujours agitée, toujours constante. »

J. V.

III. **Le Basque à Verdun.**

Le journal *Le Temps*, dans son numéro du 20 mars 1916, donne un extrait de la lettre d'un soldat de l'armée de Verdun où les Allemands sont traités de *cherriac*, « mot basque qui veut dire cochons ».

C'est parfaitement exact, mais le mot *cherri* (sans l'article *a, ac*) s'applique surtout aux cochons de petite taille : les grands, les vieux porcs, s'appellent *urde,* d'où *basurde* « sanglier, porc sauvage ».

Le préfixe *bas* se retrouve dans *basayaun* ou *basojaun* « seigneur sauvage » qui joue un rôle important dans le folk-lore basque ; et dans *Basanabarra* « la Basse-Navarre ». Ce dernier nom, formé par équivoque, n'indique pas du tout en effet la région inférieure de moindre altitude de la Navarre , le nom de Haute-Navarre, appliqué au reste de la province, n'est pas plus exact.

Nabar ou *ñabar* a le sens de « bigarré, chatoyant » ; c'est un nom singulier pour un pays. Les autres noms des provinces basques : Alava, Guipuzcoa, Biscaye, Soule (Zubero) ne s'expliquent pas mieux. Le Dr T. Etcheberri de Sare, a donné, en 1718, au

pays de Labourd, *laburdi*, l'orthographe *lau-urdi*, qui s'expliquerait par l'étymologie « région des quatre cours d'eau » : Bidassoa, Nivelle, Nive et Bidouze.

IV. Inharmonie allemande

On dit que la musique adoucit les mœurs ; l'Allemagne, qui a produit de grands musiciens, nous prouve en ce moment le contraire. En tout cas, leur langue ne convient guère à la musique.

J'avais remarqué, dans le recueil *Echo d'Allemagne*, une romance, appelée *Ombre adorée*, dont l'air est intéressant et expressif. Une jeune bavaroise, demoiselle de compagnie dans une famille en villégiature à Biarritz, me dicta, au mois de septembre 1875, les paroles originales qui ne sont pas en allemand classique, mais en un dialecte populaire. Le titre est *Mädchens Klage* « plainte de la jeune fille » ; mais les paroles, qui devraient exprimer la tristesse et la douleur, donnent plutôt l'idée d'une explosion, d'un arrachement, d'une déchirure brutale ; on en jugera, les voici :

Den liben langen tag,
Hab' i' nur schmerz and plag ;
Und nun am abend noch nur weina,
Wenn i' am fenster steh'
Und in di nacht 'naus seh',
Da muss i' weina,
Bin i' allaina.

Er hat mir's oft gesagt
Wen i' ihn hab' geplagt :
Wirst du noch ofte nun mi' weina,
Wenn i' gegangen bin.
Ganz weit in ausland hin ;
Da wirst du weina,
Du libe kleina.

Ach Gott, mein liber Gott !
Doch besser dort als todt ;

I' will ja genne nun ihn weina,
Wenn er nur wider kam,
In seinen arm mi' nam,
Und sprache bist meina,
Du libe kleina.

Ach Gott! mein lib ist todt,
Ist bei dem liben Gott!
Er war mit herz und sele meina,
I' seh' ihn nimmer mer,
Das schmerzt mi' gar zu ser;
Da muss i weina,
Bin i' alleina.

« Le long cher jour, — je n'ai que de la peine et du chagrin, — et, le soir, je ne dois encore que pleurer; quand je me mets à la fenêtre — et regarde dans la nuit, — alors je dois pleurer : — Je suis toute seule!

» Il me l'a souvent dit — quand je l'ai plaint : — tu me pleureras maintenant encore — quand je m'en serai allé — très loin en pays étranger; — alors tu pleureras, — toi, petite aimée.

» Ah! Dieu, mon bon Dieu! pourtant mieux là que mort; je consens bien volontiers à le pleurer; — si seulement il revenait, — me prenait dans ses bras — et disait : tu es à moi, — toi, petite aimée.

» Ah! Dieu! mon amour est mort — est auprès du bon Dieu; — il était à moi de cœur et d'âme; — je ne le verrai jamais plus; — cela me fait vraiment trop de peine; — aussi faut-il que je pleure; — je suis toute seule. »

La fameuse *Wacht am Rhein*, dont on veut faire le chant national de l'Allemagne, est une sorte de cantique banalement solennel, dont les paroles sont plus dures qu'énergiques. On n'a pas d'ailleurs assez remarqué que cet hymne va implicitement contre la théorie pangermanique; pourquoi, en effet, garder spécialement le Rhin s'il ne forme pas la limite naturelle de l'Allemagne, et si le territoire allemand s'étend sur les deux rives du grand fleuve? Il faut reconnaître, du reste, que le Rhin coule

tout entier dans des pays de langue allemande ; mais les nationalités ne correspondent plus aujourd'hui aux races, aux langues et aux limites géographiques, comme Hovelacque l'a démontré en 1873.

V. La hyène ou l'hyène ?

La question a été discutée dans le journal *Le Temps* en juillet 1916. M. Loti (Julien Viaud) avait écrit « la hyène » et M. Clédat, l'éminent professeur de l'Université de Lyon, l'avait approuvé. *Le Temps* affirme qu'il aurait fallu « l'hyène » parce que *h* n'est pas aspiré dans ce mot. La raison est mauvaise : il n'y a pas d'aspiration en français, et le *h*, soi-disant aspiré, est seulement le signe d'un hiatus. l'indication que la voyelle finale du mot précédent ne doit pas être élidée.

C'est la prononciation qui doit donner la solution du problème. Si l'on prononce *yène,* deux syllabes, il faut dire la hyène ; si l'on prononce *i-ène,* trois syllabes, il faut élider l'*a*, l'hyène.

C'est le cas de rappeler que nous avons en français les deux semi-voyelles *y* et *w*, méconnues par les grammairiens.

La première est représentée par *y* et *i* : yacht, yole, youyou, hyène, piano, bien, fier, fiole, vieux. Beaucoup de ces mots ont deux prononciations, suivant que *y* reste semi-voyelle et se joigne à la voyelle suivante ou qu'il devienne voyelle ferme, et alors fasse entende après lui un *y* faible. Victor Hugo a fait figurer les deux prononciations dans les vers bien connus d'Hernani :

« Et reçoit tous les jours, malgré les envi-eux,
» Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux ! »

Le cas est exactement le même dans le madrigal de Trissotin :

« L'amour si chèrement m'a vendu son li-en
» Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien. »

Les poètes font de « hier » tantôt un monosyllabe (*yer*) et tantôt un disyllabe (*i-yer*).

Quant à *w*, nous l'écrivons *ou*, *u*, *oi*. C'est avec raison que Victor Hugo a parlé d'une femme

« Dont la voix dise non, dont le cœur dise oui »

sans élider l'*e* de « dise ». Aussi faut-il prononcer « que oui » et non « qu'oui », et je suis très choqué quand j'entends dire : l'ouate. pour la ouate.

On m'objecte « l'oie, l'oiseau » d'une part, et de l'autre : « loi, moi, soi, voir » C'est comme « bien, mienne, violence. » Je répondrais que c'est surtout une question d'euphonies, ces mots ne contenant pas d'explosives.

P.-S. — Dans mon jeune âge. les professeurs de collège nous faisaient prononcer, au deuxième vers de l'Enéide, *lavinjaque,* avec *j* français sans penser que *ia* ne pouvait faire qu'une syllabe. Il n'est pourtant pas plus difficile de prononcer *lavinia* que *viande* ou *Marius*. Ce dernier nom n'a que deux syllabes ; *Maria* en a plutôt trois que deux ; *cria* et *plia* ne sont jamais mono syllabes. *Lyon* n'est prononcé *Li-yon* que par ses habitants.

VI. Règle et modèle : le Sonnet.

Madeleine me dit : « qu'est-ce donc qu'un sonnet,
Puisqu'un sonnet parfait vaut seul un long poème ? »
Je réponds aussitôt : « c'est un genre que j'aime ;
» Aussi j'en ai toujours un là, sur mon carnet.

» Voyez : » — je prends le ton d'un docteur en bonnet —
« Deux quatrains, exposant le sujet ou le thème,
» Sur deux rimes (chacune est quatre fois la même)
» Se présentent d'abord, texte précis et net.

» Puis, pour interpréter l'idée et pour conclure,
» Arrivent deux tercets, sur deux rimes ou trois,
» En tout, quatorze vers d'une même mesure.

» Si la rime est exacte et les mots de bon choix,
» Dans ce cadre restreint les vers ont grande allure :
» Telles sont du sonnet les rigoureuses lois. »

J. V.

TABLE DU TOME QUARANTE-HUITIÈME

I. — SUJETS

Observations sur le développement du langage chez l'enfant, par J. Vinson 1, 97
Les mots arabes et hispano-morisques du « Don Quichotte ». Errata, par P. Ravaisse..... 40, 136
L'Écriture (Les Manuscrits, les Livres, la Bibliothèque), par J. Vinson..... 45
Un appel allemand aux Cipayes de l'armée anglaise, par Mlle M. B..... 78
Remarques sur les dialectes dioscuriens, par H. de Charencey 116
Études ibériennes (Illiberi et Narbonne), par J. Vinson... 126
Le poème du renard, traduit du tamoul, par J. Vinson. . 148
Nécrologie (Ch. Beauquier, G. Maspero, M. Bréal, A. Barth, H. de Charencey) 160

Varia. I. Mots spéciaux et expressions particulières.... 90
— II. Vers singuliers (suite) 91
— III. Une habanera franco-italianisée 95
— I. Mots nouveaux : Poilu, Boche (suite)..... 179
— II. Pédantisme inconscient..... 179
— III. Le basque à Verdun 180
— IV. Inharmonie allemande..... 181
— V. La hyène ou l'hyène..... 183
— VI. Règle et modèle : le sonnet..... 184

II. — BIBLIOGRAPHIES

Maurice Courant. *La langue chinoise parlé*, grammaire du Kwan-hwa septentrional 82
Smithsonian Institute. Bureau of American Ethnology, bul. 56 85
110th Report of the british and foreign Bible Society.... 85
Suomalais-ugrilaisen Seuran Toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne..... 86
Ernest Labadie. *L'imprimerie bordelaise et les livres basques* 87
Isabelle Massieu. *Le Népal* et pays himalayens..... 163
T. Ramakrishnapillay. *My visit to the West* 166
Ernest Labadie. Bibliographie gasconne et languedocienne. 170
Venkata Rama Aiyab. *Kamban* and his art..... 174
F. Price et Ras Ranga Achari. *The private diary* of Anandarangapillai 176
Cyrus Byington. *Smithsonian Institution.* Bureau of American Ethnology. Bulletin 46. *A Dictionary of the Chokiaw language*.... 177
Sylvanus Griswold-Morley. Bulletin 47. *An Introduction to the study of the maya hieroglyphs*..... 177
Id. Bulletin 62..... 178

III. — LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale..... ... 1, 45, 85, 97
Chinois..... 82
Langues américaines..... ..... 85, 177, 178
Fino-Ougrien 86
Ibère 126
Basque 87, 126, 170, 180
Tamoul. 148, 166, 174, 176
Arabe 40, 136

Latin..... 116, 179
Espagnol..... 40, 95, 136, 170
Français..... 90, 91, 179, 183, 184
Allemand..... 181
Hindoustani..... 78, 163

IV. — AUTEURS

Mlle M. B..... 78
H. de Charencey..... 116
P. Ravaisse..... 40, 136
J. Vinson.. 1, 45, 82-87, 90-95, 97, 126, 148, 160, 163-178, 179-184

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-S-SAÔNE. — IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND. 848

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU